



Notes du mont Royal

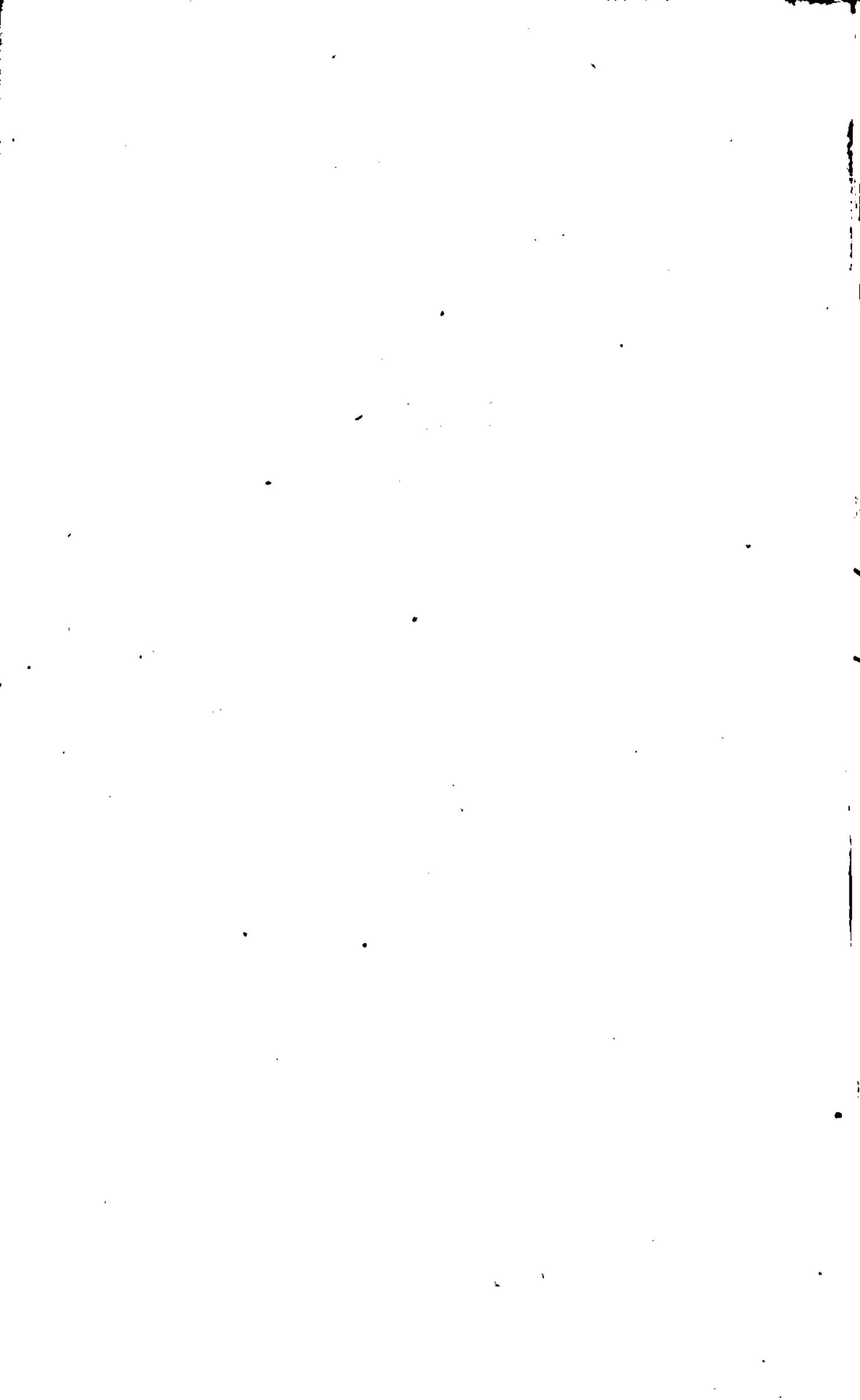
WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

TOME CINQUIEME.



LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES,
TRADUITS EN FRANÇOIS
PAR M. GALLAND.
NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

KC 17340 (5)





LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.



LA sultane Scheherazade venoit de raconter l'histoire de Ganem avec tant d'agrémens, que le sultan des Indes, son époux, ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il l'avoit entendue avec un très-grand plaisir. Sire, lui dit la sultane, je ne doute pas que votre majesté n'ait eu bien de la satisfaction d'avoir vu le calife Haroun Atraschid changer de sentiment en faveur de Ganem, de sa mere & de sa sœur Force des cœurs, & je crois qu'elle doit avoir été touchée sensiblement des disgrâces des uns & des mauvais traitemens faits aux autres; mais je suis persuadée que si votre majesté vouloit bien entendre l'histoire du *Dormeur éveillé*, au-lieu de tous ces mouvemens d'indignation & de compassion que celle de Ganem doit avoir excités

dans son cœur, & dont il est encore ému, celle-ci au contraire ne lui inspireroit que de la joie & du plaisir.

Au seul titre de l'histoire dont la sultane venoit de lui parler, le sultan, qui s'en promettoit des aventures toutes nouvelles & toutes réjouissantes, eut bien voulu en entendre le récit dès le même jour; mais il étoit temps qu'il se levât; c'est pourquoi il remit au lendemain à entendre la sultane Scheherazade, à qui cette histoire servit à se faire prolonger la vie encore plusieurs nuits & plusieurs jours. Ainsi, le jour suivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette manière :

HISTOIRE

Du Dormeur éveillé.

Sous le regne du calife Haroun Alrafchid, il y avoit à Bagdad un marchand fort riche, dont la femme étoit déjà vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été élevé dans une grande retenue de toutes choses.

Le marchand mourut, & Abou Hassan,

qui se vit seul héritier, se mit en possession des grandes richesses que son pere avoit amassées pendant sa vie avec beaucoup d'épargne & avec un grand attachement à son négoce. Le fils, qui avoit des vues & des inclinations différentes de celles de son pere, en usa aussi tout autrement. Comme son pere ne lui avoit donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisoit précisément pour son entretien, & qu'il avoit toujours porté envie aux jeunes gens de son âge qui n'en manquoient pas, & qui ne se refusoient aucun des plaisirs auxquels la jeunesse ne s'abandonne que trop aisément, il résolut de se signaler à son tour en faisant des dépenses proportionnées aux grands biens dont la fortune venoit de le favoriser. Pour cet effet, il partagea son bien en deux parts; l'une fut employée en acquisition de terres à la campagne, & de maisons dans la ville, dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise, avec promesse de ne point toucher aux sommes qui en reviendroient, mais de les amasser à mesure qu'il les recevroit; l'autre moitié qui consistoit en une somme considérable en argent comptant, fut destinée à réparer tout le temps qu'il croyoit avoir perdu sous la dure contrainte où son pere l'avoit retenu jusqu'à sa mort, mais il se fit une loi indispensable, qu'il se promit à lui-mê-

me de garder inviolablement, de ne rien dépenser au-delà de cette somme, dans le dérèglement de vie qu'il s'étoit proposé.

Dans ce dessein, Abou Hassan se fit en peu de jours une société de gens à-peu-près de son âge & de sa condition, & il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps très agréablement. Pour cet effet, il ne se contenta pas de les bien régaler les jours & les nuits, & de leur faire des festins splendides où les mets les plus délicieux & les vins les plus exquis étoient servis en abondance, il y joignit encore la musique en y appelant les meilleures voix de l'un & de l'autre sexe. La jeune bande de son côté le verre à la main, mêloit quelquefois ses chansons à celles des musiciens, & tous ensemble ils sembloient s'accorder avec tous les instruments de musique dont ils étoient accompagnés. Ces fêtes étoient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danseurs & baladins de l'un & de l'autre sexe de la ville de Bagdad étoient appelés. Tous ces divertissements, renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetterent Abou Hassan dans des dépenses si prodigieuses, qu'il ne put continuer une si grande profusion au-delà d'une année. La grosse somme qu'il avoit consacrée à cette prodigalité, & l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, ses amis

disparurent ; il ne les rencontroit pas même en quelqu'endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyoient dès qu'ils l'appercevoient ; & si par hasard il en joignoit quelqu'un & qu'il voulût l'arrêter, il s'exculoit sur différents prétextes.

Abou Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis qui l'abandonnoient avec tant d'indignité & d'ingratitude, après toutes les démonstrations & les protestations d'amitié qu'ils lui avoient faites, & d'avoir pour lui un attachement inviolable, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépensé avec eux si mal à propos. Triste, rêveur, la tête baissée & avec un visage sur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il entra dans l'appartement de sa mère, & il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle.

Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda sa mère en le voyant en cet état ? Pourquoi êtes-vous si changé, si abattu & si différent de vous-même ? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne seriez pas fait autrement. Je fais la dépense effroyable que vous avez faite ; & depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien ; & si je ne me suis point opposée à votre conduite déréglée, c'est que je sa-

vois la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie.

Abou Hassan fondit en larmes à ces paroles; & au milieu de ses pleurs & de ses soupirs : Ma mere, s'écria-t-il, je connois enfin par une expérience bien douloureuse, combien la pauvreté est insupportable. Ouf, je sens vivement que comme le coucher du soleil nous prive de la splendeur de cet astre, de même la pauvreté nous ôte toute sorte de joie. C'est elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnoit & tout le bien que l'on disoit de nous avant d'y être tombés; elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des mesures pour ne pas être remarqués, & à passer les nuits en versant des larmes de sang. En un mot, celui qui est pauvre n'est plus regardé, même par ses parents & par les amis, que comme un étranger. Vous savez, ma mere, poursuivit-il, de quelle maniere j'en ai usé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chere que j'ai pu imaginer, jusqu'à m'épuiser; & aujourd'hui que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'apperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chere, j'entends parler de l'argent que j'avois mis

à part pour l'employer à l'usage que j'en ai fait. Pour ce qui est de mon revenu, je rends graces à Dieu de m'avoir inspiré de le réserver, sous la condition & sous le serment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le dissiper si follement. Je l'observerai ce serment, & je fais le bon usage que je ferai de ce qui me reste si heureusement. Mais auparavant, je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appelés de ce nom, pousseront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre; & quand je leur aurai représenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les solliciterai de me faire entr'eux une somme qui serve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me suis réduit pour leur faire plaisir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit, que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnoissance.

Mon fils, reprit la mere d'Abou Hassan, je ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein; mais je puis vous dire par avance, que votre espérance est mal fondée. Croyez-moi, quoique vous puissiez faire, il est inutile que vous en veniez à cette épreuve; vous ne trouverez de secours qu'en ce que vous vous êtes réservé pardevers vous. Je vois bien que vous ne connoissiez pas encore ces amis qu'on ap-

pelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte ; mais vous allez les connoître : Dieu veuille que ce soit de la manière que je le souhaite, c'est-à-dire, pour votre bien. Ma mere, répartit Abou Hassan, je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous me dites ; je serai plus certain d'un fait qui me regarde de si près, quand je me serai éclairci par moi-même de leur lâcheté & de leur insensibilité.

Abou Hassan partit à l'heure même, & il prit si bien son temps, qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta le grand besoin où il étoit, & il les pria de lui ouvrir leur bourse pour le secourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les sommes qu'ils lui auroient prêtées, dès que ses affaires seroient rétablies, sans néanmoins leur faire connoître que c'étoit en grande partie à leur considération qu'il s'étoit si fort incommodé, afin de les piquer davantage de générosité. Il n'oublia pas de les leurrer aussi de l'espérance de recommencer un jour avec eux la bonne chere qu'il leur avoit déjà faite.

Aucun de ses amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs lui dirent nettement

qu'ils ne le connoissoient pas, & qu'ils ne se souvenoient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur & d'indignation. Ah ! ma mere, s'écria-t-il en rentrant dans son appartement, vous me l'aviez bien dit ; au-lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats & des méchants, indignes de mon amitié. C'en est fait, je renonce à la leur, & je vous promets de ne les revoir jamais.

Abou Hassan demeura ferme dans la résolution de tenir sa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occasions ; & afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec serment de ne donner à manger de sa vie à aucun homme de Bagdad. Ensuite il tira le coffre-fort où étoit l'argent de son revenu, du lieu où il l'avoit mis en réserve, & il le mit à la place de celui qu'il venoit de vider. Il résolut de n'en tirer pour sa dépense de chaque jour qu'une somme réglée & suffisante pour régaler honnêtement une seule personne avec lui à souper. Il fit encore serment que cette personne ne seroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y seroit arrivé le même jour, & qu'il le renverroit le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit seulement.

Selon ce projet, Abou Hassan avoit soin lui-même chaque matin de faire la provi-

tion nécessaire pour ce régal, & vers la fin du jour, il alloit s'asseoir au bout du pont de Bagdad, & dès qu'il voyoit un étranger, de quelque état ou condition qu'il fût, il l'abordoit civilement, & l'invitoit de même à lui faire l'honneur de venir souper & loger chez lui pour la première nuit de son arrivée; & après l'avoir informé de la loi qu'il s'étoit faite, & de la condition qu'il avoit mise à son honnêteté, il l'emmenoit en son logis.

Le repas dont Abou Hassan régaloit son hôte, n'étoit pas somptueux; mais il y avoit suffisamment de quoi se contenter. Le bon vin sur-tout n'y manquoit pas. On faisoit durer le repas jusques bien avant dans la nuit; & au-lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce, comme il arrive fort souvent, il affectoit au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables & réjouissantes. Il étoit naturellement plaisant, de belle humeur & fort divertissant; & sur quelque sujet que ce fût, il savoit donner un tour à son discours capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin: En quelque lieu que vous puissiez aller, lui disoit Abou Hassan, Dieu vous préserve de tout sujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez

moi, je vous informai de la loi que je me suis imposée ; ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis que nous ne boirons plus ensemble, & même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs ; j'ai mes raisons pour en user ainsi : Dieu vous conduise.

Abou Hassan étoit exact dans l'observation de cette règle ; il ne regardoit plus les étrangers qu'il avoit une fois reçus chez lui, & il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les rues, dans les places ou dans les assemblées publiques, il faisoit semblant de ne les pas voir ; il se détournoit même, pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder : enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du temps qu'il se gouvernoit de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil, comme il étoit assis à son ordinaire au bout du pont, le calife Haroun Alraschid vint à paroître, mais déguisé de manière qu'il ne pouvoit pas le reconnoître.

Quoique ce monarque eût des ministres & des officiers chefs de justice d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur devoir, il vouloit néanmoins prendre connoissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il alloit souvent déguisé en différentes manières par la ville de Bagdad. Il ne né-

gligeoit pas même les dehors; & à cet égard, il s'étoit fait une coutume d'aller chaque premier jour du mois, sur les grands chemins par où on y abordoit, tantôt d'un côté; tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguisé en marchand de Moussoul qui venoit de se débarquer de l'autre côté du pont, & suivi d'un esclave grand & puissant.

Comme le calife avoit dans son déguisement un air grave & respectable, Abou Haffan, qui le croyoit marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il étoit assis; & après l'avoir salué d'un air gracieux, & lui avoir baisé la main: Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, & de passer cette nuit en ma maison, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grace qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui seroit possible, & pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenteroit à lui.

Le calife trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Haffan, que l'envie lui prit de le connoi-

tre à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une si grande honnêteté à laquelle il ne s'étoit pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venoit de lui faire; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, & qu'il étoit tout prêt de le suivre.

Abou Haffan, qui ne favoit pas que l'hôte que le hasard venoit de lui présenter, étoit infiniment au-dessus de lui, en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison & le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, l'endroit le plus honorable. Le souper étoit prêt, & le couvert étoit mis. La mere d'Abou Haffan, qui entendoit fort bien la cuisine, servit trois plats: l'un au milieu garni d'un bon chapon, cantonné de quatre gros poulets; & les deux autres à côté qui servoient d'entrée, l'un d'une oye grasse, & l'autre de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choisies & d'un goût délicieux.

Abou Haffan se mit à table vis-à-vis de son hôte, & le calife & lui commencèrent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui étoit de son goût, sans parler & même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de man-

ger, l'esclave du calife leur donna à laver, & cependant la mere d'Abou Hassan deservit, & apporta le dessert qui consistoit en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires & plusieurs sortes de pâtes d'amandes seches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles & les tasses près de lui, & prit soin que la mere fît souper l'esclave du calife.

Quand le feint marchand de Mouffoul, c'est-à-dire le calife, & Abou Hassan se furent remis à table, Abou Hassan avant de toucher au fruit, prit une tasse, se versa à boire le premier, & en la tenant à la main : Seigneur, dit-il au calife, qui étoit selon lui un marchand de Mouffoul, vous savez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à suivre mon exemple. Je ne fais ce que vous en pensez ; pour moi il me semble qu'un homme qui hait le vin & qui veut faire le sage, ne l'est pas. Laissons-là ces sortes de gens avec leur humeur sombre & chagrine, & cherchons la joie ; elle est dans la tasse, & la tasse la communique à ceux qui la vident.

Pendant qu'Abou Hassan buvoit : Cela me plaît, dit le calife en se saisissant de la

tasse qui lui étoit destinée, & voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, & avec cette gaieté j'attends que vous m'en versiez autant.

Abou Hassan n'eut pas plutôt bu, qu'en remplissant la tasse que le calife lui présentoit : Goûtez, seigneur, dit-il, vous le trouverez bon.

J'en suis bien persuadé, reprit le calife d'un air riant ; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire le choix des meilleures choses.

Pendant que le calife buvoit : Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'appercevoir du premier coup-d'œil, que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde & qui savent vivre. Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes, étoit capable de sentiment, & qu'elle fût sensible au sujet de joie qu'elle a de vous posséder, elle le marqueroit hautement ; & en se prosternant devant vous, elle s'écrieroit : Ah ! quel plaisir, quel bonheur de me voir honorée de la présence d'une personne si honnête & si complaisante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi ! Enfin, seigneur, je suis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite.

Ces faillies d'Abou Hassan divertissoient fort le calife, qui avoit naturellement l'es-

prit très-enjoué, & qui se faisoit un plaisir de l'exciter à boire, en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connoître dans son entretien, par la gaieté que le vin lui inspiroit. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appelloit, à quoi il s'occupoit, & de quelle maniere il passoit la vie. Seigneur, répondit-il, mon nom est Abou Haffan. J'ai perdu mon pere qui étoit marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivoient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laissa une succession plus que suffisante pour vivre sans ambition selon mon état. Comme sa conduite à mon égard avoit été fort sévère, & que jusqu'à sa mort j'avois passé la meilleure partie de ma jeunesse dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon temps que je croyois avoir perdu.

En cela néanmoins, poursuivit Abou Haffan, je me gouvernois d'une autre maniere que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils se livrent à la débauche sans considération, & ils s'y abandonnent jusqu'à ce que réduits à la dernière pauvreté, ils fassent malgré eux une pénitence forcée pendant le reste de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une

en fonds, & l'autre en argent comptant. Je destinai l'argent comptant pour les dépenses que je méditois, & je pris une ferme résolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une société de gens de ma connoissance & à peu près de mon âge; & sur l'argent comptant que je dépensois à pleine main, je les régalois splendidement chaque jour, de maniere que rien ne manquoit à nos divertissemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma cassette à la fin de l'année, & en même-temps tous mes amis de table disparurent: je les vis l'un après l'autre, je leur représentai l'état malheureux où je me trouvois; mais aucun ne m'offrit de quoi me soulager. Je renonçai donc à leur amitié, & en me réduisant à ne plus dépenser que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de société qu'avec le premier étranger que je rencontrerois chaque jour à son arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce seul jour-là. Je vous ai informé du reste, & je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite.

Le calife fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou Hassan: Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris d'avoir agi avec tant de prudence en

vous jettant dans la débauche, & de vous être conduit d'une manière qui n'est pas ordinaire à la jeunesse : je vous estime encore d'avoir été fidele à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas étoit bien glissant, & je ne puis assez admirer comment, après avoir vu la fin de votre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu, & même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je tiens que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose est arrivée, & à qui elle n'arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir si agréablement, & à qui vous donnez lieu de publier par-tout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous, ni moi, nous ne nous appercevons pas que c'est parler trop long-temps sans boire : buvez, & versez-m'en ensuite. Le calife & Abou Hassan continuerent de boire long-temps en s'entretenant de choses très-agréables.

La nuit étoit déjà fort avancée, & le calife en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit à Abou Hassan qu'il avoit besoin de repos. Je ne veux pas

aussi de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre, pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je parti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à votre honnêteté, à votre bonne chère, & à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fait de la peine, c'est que je ne fais par quel endroit vous en témoigner ma reconnaissance. Je vous supplie de me le faire connoître, & vous verrez que je ne suis pas un ingrat. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, & ne souhaite enfin quelque chose qui lui feroit plaisir. Ouvrez votre cœur; & parlez-moi franchement. Tout marchand que je suis, je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremise de mes amis.

A ces offres du calife, qu'Abou Hassan ne prenoit toujours que pour un marchand: Mon bon seigneur, reprit Abou Hassan, je suis très-persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances si généreuses. Mais, foi d'honnête homme, je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni desir, & que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la

moindre ambition, comme je vous l'ai déjà dit, & je suis très-content de mon sort. Ainsi, je n'ai qu'à vous remercier non-seulement de vos offres si obligeantes, mais même de la complaisance que vous avez eue de me faire un si grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi.

Je vous dirai néanmoins, poursuivit Abou Hassan, qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers, & que dans chaque quartier il y a une mosquée avec un iman pour faire la prière aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y assemble. L'iman est un grand vieillard, d'un visage austère & parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conseil, il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à-peu-près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui régulièrement chaque jour. Et dans leur conciliabule, il n'y a médifance, calomnie & malice qu'ils ne mettent en usage contre moi & contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité & y faire régner la dissention. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent enfin se rendre les maîtres, & que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne savent pas se gouverner

eux-mêmes. Pour dire la vérité , je souffre de voir qu'ils se mêlent de toute autre chose que de leur alcoran, & qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix.

Hé bien , reprit le calife vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre ? Vous l'avez dit , repartit Abou Hassan ; & la seule chose que je demanderois à Dieu pour cela , ce seroit d'être calife à la place du commandeur des croyans , Haroun Alraschid , notre souverain seigneur & maître , seulement pour un jour. Que feriez-vous si cela arrivoit , demanda le calife ? Je ferois une chose d'un grand exemple , répondit Abou Hassan , & qui donneroit de la satisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferois donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards , & quatre cents à l'iman , pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler & de chagriner ainsi leurs voisins.

Le calife trouva la pensée d'Abou Hassan for plaisante ; & comme il étoit né pour les aventures extraordinaires , elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertissement tout singulier. Votre souhait me plaît d'autant plus , dit le calife , que je vois qu'il part d'un cœur droit , & d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchants demeure impunie. J'aurois un grand plaisir

d'en voir l'effet; & peut-être n'est-il pas aussi impossible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le calife se dépouilleroit volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il étoit informé de votre bonne intention, & du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laisse pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer en quelque chose.

Je vois bien, repartit Abou Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, & le calife s'en moqueroit aussi s'il avoit connoissance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'est qu'il se feroit informer de la conduite de l'iman & de ses conseillers, & qu'il les feroit châtier.

Je ne me moque pas de vous, repiqua le calife; Dieu me garde d'avoir une pensée si déraisonnable pour une personne comme vous qui m'avez si bien régalé, tout inconnu que je vous suis; & je vous assure que le calife ne s'en moqueroit pas. Mais laissons-là ce discours: il n'est pas loin de minuit, & il est temps de nous coucher.

Brisons donc-là notre entretien, dit Abou Hassan, je ne veux pas apporter d'obstacle à votre repos. Mais comme il

reste encore du vin dans la bouteille , il faut s'il vous plaît que nous la vuidions , après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande , c'est qu'en sortant demain matin au cas que je ne sois pas éveillé , vous ne laissiez pas la porte ouverte , mais que vous preniez la peine de la fermer ; ce que le calife lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant qu'Abou Hassan parloit , le calife s'étoit saisi de la bouteille & des deux tasses. Il se versa du vin le premier en faisant connoître à Abou Hassan , que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bu , il jetta adroitement dans la tasse d'Abou Hassan une pincée d'une poudre qu'il avoit sur lui , & versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou Hassan : Vous avez , dit-il , pris la peine de me verser à boire toute la soirée ; c'est bien la moindre chose que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la dernière fois : je vous prie de prendre cette tasse de ma main , & de boire ce coup pour l'amour de moi.

Abou Hassan prit la tasse ; & pour marquer davantage à son hôte , avec combien de plaisir il recevoit l'honneur qu'il lui faisoit , il but , & il la vuida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table que la poudre fit son effet. Il fut saisi d'un assoupissement si profond , que la tête

lui tomba presque sur ses genoux d'une manière si subite, que le calife ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'étoit fait suivre, étoit revenu dès qu'il avoit eu soupé, & il y avoit quelque temps qu'il étoit là tout prêt à recevoir ses commandements. Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le calife; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai.

Le calife suivit de l'esclave qui étoit chargé d'Abou Hassan, sortit de la maison, mais sans fermer la porte comme Abou Hassan l'en avoit prié; & il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrète, & il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendoient. Déshabillez cet homme, leur dit-il, & couchez-le dans mon lit, je vous dirai ensuite mes intentions.

Les officiers déshabillèrent Abou Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife, & le couchèrent selon son ordre. Personne n'étoit encore couché dans le palais. Le calife fit venir tous ses autres officiers & toutes les dames; & quand ils furent tous en sa présence: Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever, ne manquent pas de se
se

se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, & que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne, & qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refusera rien de tout ce qu'il pourra demander, & on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire ou souhaiter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le temps qu'on sera près de lui, que s'il étoit véritablement ce que je suis, c'est-à-dire le calife & le commandeur des croyans. Sur toutes choses, qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance.

Les officiers & les dames qui comprirent d'abord que le calife vouloit se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination; & dès-lors chacun de son côté se prépara à contribuer de tout son pouvoir, en tout ce qui seroit de sa fonction, à se bien acquitter de son personnage.

En rentrant dans son palais, le calife avoit envoyé appeler le grand-visir Giafar,

par le premier officier qu'il avoit rencontré : & ce premier ministre venoit d'arriver. Le calife lui dit : Giafar , je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu versas demain en entrant à mon audience , l'homme que voilà couché dans mon lit , assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards & le même respect que tu as coutume de me rendre , en le traitant aussi de commandeur des croyans. Ecoute , & exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera , comme si je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des libéralités , & de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus , quand même il s'agiroit d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs , mes huissiers , & tous les autres officiers du dehors de mon palais , de lui rendre demain à l'audience publique les mêmes honneurs qu'à ma personne , & de dissimuler si bien , qu'il ne s'apperçoive pas de la moindre chose , qui puisse troubler le divertissement que je veux me donner. Va , retire-toi , je n'ai rien à t'ordonner davantage , & donne-moi la satisfaction que je te demande.

Après que le grand-visir se fut retiré , le calife passa à un autre appartement ; & en se couchant , il donna à Mesrour , chef des

eunuques les ordres qu'il devoit exécuter de son côté, afin que tout réussit de la manière qu'il l'entendoit, pour remplir le souhait d'Abou Hassan, & voir comment il useroit de la puissance & de l'autorité de calife, dans le peu de temps qu'il l'avoit désiré. Sur toutes choses, il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, & avant qu'on éveillât Abou Hassan, parce qu'il vouloit y être présent.

Mefrour ne manqua pas d'éveiller le calife dans le temps qu'il lui avoit commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormoit, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jaloufie tout ce qui s'y passoit sans être vu. Tous les officiers & toutes les dames qui devoient se trouver au lever d'Abou Hassan, entrèrent en même-temps, & se posterent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, & dans un grand silence, comme si c'eût été le calife qui eût dû se lever, & prêts à s'acquitter de la fonction à laquelle ils étoient destinés.

Comme la pointe du jour avoit déjà commencé de paroître, & qu'il étoit temps de se lever pour faire la priere d'avant le lever du soleil, l'officier qui étoit le plus près du chevet du lit, approcha du nez d'A-

bou Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Hassan éternua aussi-tôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux ; & avec un petit effort , il jetta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit bassin d'or , pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied & ne le gâtât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le calife lui avoit fait prendre , quand à proportion de la dose , elle cesse en plus ou en moins de temps de causer l'affoupissement pour lequel on la donne.

En remettant la tête sur le chevet, Abou Hassan ouvrit les yeux ; & autant que le peu de jour qu'il faisoit le lui permettoit , il se vit au milieu d'une grande chambre , magnifique & superbement meublée , avec un plafond à plusieurs enfoncements de diverses figures , peint à l'arabesque , ornée de grands vases d'or massif , de portieres , & d'un tapis de pied or & soie , & environné de jeunes dames ; dont plusieurs avoient différentes sortes d'instruments de musique , prêtes à en toucher , toutes d'une beauté charmante ; d'eunuques noirs , tous richement habillés & debout , dans une grande modestie. En jettant les yeux sur la couverture du lit , il vit qu'elle étoit de brocard d'or à fond rouge , rehaussée de perles & de diamants , & près du lit un ha-

bit de même étoffe & de même parure , & à côté de lui , sur un couffin , un bonnet de calife.

A ces objets si éclatants , Abou Hassan fut dans un étonnement & dans une confusion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un songe ; songe si véritable à son égard , qu'il desiroit que ce n'en fût pas un. Bon , disoit-il en lui-même , me voilà calife ; mais , ajoutoit-il un peu après en se reprenant , il ne faut pas que je me trompe , c'est un songe , effet du souhait dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte , & il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même-temps un eunuque s'approcha : Commandeur des croyans , lui dit-il respectueusement , que votre majesté ne se rendorme pas , il est temps qu'elle se leve pour faire sa priere ; l'aurore commence à paroître.

A ces paroles , qui furent d'une grande surprise pour Abou Hassan : Suis-je éveillé , ou si je dors , disoit-il encore en lui-même ? Mais je dors , continuoit-il en tenant toujours les yeux fermés ; je ne dois pas en douter.

Un moment après : Commandeur des croyans , reprit l'eunuque , qui vit qu'il ne répondoit rien , & ne donnoit aucune marque de vouloir se lever , votre majesté

aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se leve, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa priere du matin; le soleil va se lever, & elle n'a pas coutume d'y manquer.

Je me trompois, dit aussi-tôt Abou Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé; ceux qui dorment, n'entendent pas, & j'entends qu'on me parle. Il ouvrit encore les yeux; & comme il étoit grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avoit apperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition; & le calife qui l'observoit sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternerent la face contre terre devant Abou Hassan; & celles qui tenoient des instruments de musique, lui donnerent le bon jour par un concert de flutes douces, de hautbois, de téorbes, & d'autres instruments harmonieux dont il fut enchanté & ravi en extase, de maniere qu'il ne savoit où il étoit, & qu'il ne se possédoit pas lui-même. Il revint néanmoins à sa premiere idée, & il doutoit encore si tout ce qu'il voyoit & entendoit, étoit un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux; & en baissant la tête: Que veut dire tout

câci, disoit-il en lui-même ? où suis-je ? que m'est-il arrivé ? qu'est-ce que ce palais ? que signifient ces eunuques, ces officiers si bien faits & si bien mis ? ces dames si belles, & ces musiciennes qui m'enchantent ? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens ? Il ôte enfin les mains de devant ses yeux, les ouvre ; & en levant la tête, il vit que le soleil jettoit déjà ses premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment, Mefrour, chef des eunuques, entra, se prosterna profondément devant Abou Hassan, & lui dit en se relevant : Commandeur des croyans, votre majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, & qu'elle a laissé passer le temps de faire sa priere. A moins qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit, & qu'elle ne soit indisposée, elle n'a plus que celui d'aller monter sur son trône pour tenir son conseil & se faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ses armées, les gouverneurs de ses provinces, & les autres grands officiers de sa cour, n'attendent que le moment que la porte de la salle du conseil leur soit ouverte.

Au discours de Mefrour, Abou Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormoit pas, & que l'état où il se trouvoit, n'étoit pas

un songe. Il ne se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin il regarda Mesrour entre les deux yeux, & d'un ton sérieux : A qui donc parlez-vous, lui demanda-t-il, & qui est celui que vous appelez commandeur des croyans, vous que je ne connois pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre.

Tout autre que Mesrour se fût peut être déconcerté à la demande d'Abou Hassan ; mais instruit par le calife, il joua merveilleusement bien son personnage. Mon respectable seigneur & maître, s'écria-t-il, votre majesté me parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver ; votre majesté n'est-elle pas le commandeur des croyans, le monarque du monde de l'orient à l'occident, & le vicaire sur la terre du prophète envoyé de Dieu, maître de ce monde terrestre & du céleste ? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur & le bonheur de rendre ses respects & ses services à votre majesté. Il s'estimerait le plus malheureux des hommes, s'il avoit encouru votre disgrâce : il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer ; il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit.

Abou Hassan fit un si grand éclat de rire

à ces paroles de Mesrour, qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, avec une grande joie du calife, qui en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin, dès son commencement, à la plaisante scène qu'il avoit résolu de se donner.

Abou Haffan, après avoir ri long-temps en cette posture, se remit sur son séant; & en s'adressant à un petit eunuque noir comme Mesrour : Ecoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis. Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre majesté est le commandeur des croyans, & le vicaire en terre du maître des deux mondes. Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Haffan.

Abou Haffan appella ensuite une des dames qui étoit plus près de lui que les autres. Approchez-vous, la belle, dit-il, en lui présentant la main, tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si je dors ou si je veille.

La dame qui savoit que le calife voyoit tout ce qui se passoit dans la chambre, fut ravie d'avoir occasion de faire voir de quoi elle étoit capable quand il s'agissoit de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Haffan avec tout le sérieux possible; & en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : Je ne dors pas, dit aussi-tôt Abou Hassan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle suis-je donc devenu calife en une nuit ? Voilà la chose du monde la plus merveilleuse & la plus surprenante. En s'adressant ensuite à la même dame : Ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance aussi-bien que moi; est-il bien vrai que je sois le commandeur des croyans ? Il est si vrai, répondit la dame, que votre majesté est le commandeur des croyans, que nous avons sujet tous tant que nous sommes de vos esclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'est pas. Vous êtes une menteuse, reprit Abou Hassan, je fais bien ce que je suis.

Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou Hassan vouloit se lever, il lui présenta la main, & l'aïda à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, toute la chambre retentit du salut que tous les officiers & toutes les dames lui firent en même-temps par une acclamation en ces termes : Commandeur des croyans, que Dieu donne le bon jour à votre majesté.

Ah, ciel ! quelle merveille ! s'écria alors Abou Hassan ; j'étois hier au soir Abou Hassan, & ce matin je suis le commandeur des croyans ! je ne comprends rien à un

changement si prompt & si surprenant. Les officiers destinés à ce ministère l'habillerent promptement ; & quand ils eurent achevé ; comme les autres officiers, les eunuques & les dames s'étoient rangés en deux files jusqu'à la porte par où il devoit entrer dans la chambre du conseil, Mefrou marcha devant, & Abou Hassan le suivit. La portiere fut tirée, & la porte ouverte par un huissier. Mefrou entra dans la chambre du conseil, & marcha encore devant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier qui suivoit, l'aïdoit de même à monter de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaiterent toute sorte de bonheur & de prospérité ; & en se tournant à droite & à gauche, il vit les officiers des gardes rangés dans un bel ordre & en bonne contenance.

Le calife cependant qui étoit sorti du cabinet où il étoit caché au moment qu'Abou Hassan étoit entré dans la chambre du conseil, passa à un cabinet qui avoit aussi vue sur la même chambre, d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se passoit au conseil quand son grand-visir y présidoit à sa place, & que quelque incommodité l'empêchoit d'y être en personne. Ce qui lui

plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le représentoit sur son trône presque avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le grand-visir Giafar qui venoit d'arriver, se prosterna devant lui au pied du trône, se releva; & en s'adressant à sa personne: Commandeur des croyans dit-il, que Dieu comble votre majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive dans son paradis dans l'autre, & précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

Abou Hassan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit éveillé, & ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du grand-visir, ne douta plus qu'il ne fût calife, comme il avoit souhaité de l'être. Ainsi, sans examiner comment ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'étoit fait, il prit sur le champ le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand-visir, en le regardant avec gravité, s'il avoit quelque chose à lui dire.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir, les émirs, les visirs, & les autres officiers qui ont séance au conseil de votre majesté, sont à la porte; & ils n'attendent que le moment que votre majesté leur donne la permission d'entrer & de venir lui rendre leurs respects accoutumés. Abou Hassan dit aussi-tôt qu'on leur ouvrit,

& le grand-visir en se retournant & en s'adressant au chef des huissiers qui n'attendoit que l'ordre : Chef des huissiers , dit-il , le commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir.

La porte fut ouverte , & en même-temps les visirs , les émirs & les principaux officiers de la cour , tous en habits de cérémonie magnifiques , entrèrent dans un bel ordre , s'avancèrent jusqu'au pied du trône , & rendirent leurs respects à Abou Hassan , chacun à son rang , le genou en terre & le front contre le tapis de pied , comme à la propre personne du calife , & le saluerent en lui donnant le titre de commandeur des croyans , selon l'instruction que le grand-visir leur avoit donnée , & ils prirent chacun leur place à mesure qu'ils s'étoient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée , & qu'ils se furent tous placés , il se fit un grand silence.

Alors le grand-visir , toujours debout devant le trône , commença à faire son rapport de plusieurs affaires , selon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les affaires , à la vérité , étoient ordinaires & de peu de conséquence. Abou Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer même par le calife. En effet , il ne demeura pas court ; il ne parut pas même embar-

rassé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspiroit, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce que l'on demandoit.

Avant que le grand-vifir eût achevé son rapport, Abou Hassan apperçut le juge de police qu'il connoissoit de vue, assis en son rang. Attendez un moment, dit-il au grand-vifir en l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police.

Le juge de police qui avoit les yeux sur Abou Hassan, & qui s'apperçut qu'Abou Hassan le regardoit particulièrement, s'entendant nommer, se leva aussi-tôt de sa place, & s'approcha gravement du trône, au pied duquel il se prosterna la face contre terre. Juge de police, lui dit Abou Hassan après qu'il se fut relevé, allez sur l'heure & sans perdre de temps dans un tel quartier & dans une rue qu'il lui indiqua, il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'iman & quatre vieillards à barbe blanche; faisissez-vous de leurs personnes, & faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf, & quatre cents à l'iman. Après cela, vous les ferez monter tous cinq chacun sur un chameau, vêtus de haillons, & la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur

qui criera à haute voix : » Voilà le châti-
» ment de ceux qui se mêlent des affaires
» qui ne les regardent pas , & qui se font
» une occupation de jeter le trouble dans
» les familles de leurs voisins , & de leur
» causer tout le mal dont ils sont capa-
» bles ». Mon intention est encore que
vous leur enjoigniez de changer de quar-
tier , avec défense de jamais remettre le
pied dans celui d'où ils auront été chassés.
Pendant que votre lieutenant leur fera faire
la promenade que je viens de vous dire ,
vous reviendrez me rendre compte de l'exé-
cution de mes ordres.

Le juge de police mit la main sur sa tête , pour marquer qu'il alloit exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir , sous peine de la perdre lui-même s'il y manquoit. Il se prosterna une seconde fois devant le trône ; & après s'être relevé , il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté , fit au calife un plaisir d'autant plus sensible , qu'il connut par-là qu'Abou Hassan ne perdoit pas le temps de profiter de l'occasion pour châtier l'iman & les vieillards de son quartier , puisque la première chose à quoi il avoit pensé en se voyant calife , avoit été de les faire punir.

Le grand-vifir cependant continua de faire son rapport ; & il étoit prêt à finir , lorsque le juge de police de retour se pré-

senta pour rendre compte de sa commission. Il s'approcha du trône; & après la cérémonie ordinaire de se prosterner : Commandeur des croyans, dit-il à Abou Hassan, j'ai trouvé l'iman & les quatre vieillards dans la mosquée que votre majesté m'a indiquée; & pour preuve que je me suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avois reçu de votre majesté, en voici le procès-verbal signé de plusieurs témoins des principaux du quartier. En même-temps il tira un papier de son sein, & le présenta au calife prétendu.

Abou Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus; & quand il eut achevé : Cela est bien, dit-il au juge de police en souriant, je suis content & vous m'avez fait plaisir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de satisfaction, qui s'avisent de gloser sur mes actions, & qui trouvoient mauvais que je reçusse & que je réglassse d'honnêtes gens chez moi, méritoient bien cette avanie & ce châtiement. Le calife qui l'observoit, pénétra dans sa pensée, & sentit en lui-même une joie inconcevable d'une si belle expédition.

Abou Hassan s'adressa ensuite au grand-yisir : Faites-vous donner par le grand tré-

forier , lui dit-il , une bourse de mille piéces de monnoie d'or , & allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police , la porter à la mere d'un certain Abou Hassan surnommé *le Débauché*. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom ; il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez , & revenez promptement.

Le grand-visir Giafar mit la main sur sa tête , pour marquer qu'il alloit obéir ; & après s'être prosterné devant le trône , il sortit & s'en alla chez le grand trésorier qui lui délivra la bourse. Il la fit prendre par un des esclaves qui le suivoient , & s'en alla la porter à la mere d'Abou Hassan. Il la trouva , & lui dit que le calife lui envoyoit ce présent , sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise , qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoit avoir obligé le calife de lui faire une si grande libéralité , & qu'elle ignoroit ce qui se passoit au palais.

Pendant l'absence du grand-visir , le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires qui regardoient sa fonction , & ce rapport dura jusqu'au retour du visir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil , & qu'il eut assuré Abou Hassan qu'il s'étoit acquitté de l'ordre qu'il lui avoit donné , le chef des eunuques , c'est-à-dire Mesrour , qui étoit entré dans l'intérieur du palais après

avoir accompagné Abou Hassan jusqu'au trône, revint, & marqua par un signe aux visirs, émirs, & à tous les officiers, que le conseil étoit fini, & que chacun pouvoit se retirer; ce qu'ils firent après avoir pris congé, par une profonde révérence au pied du trône, dans le même ordre que quand ils étoient entrés. Il ne resta auprès d'Abou Hassan que les officiers de la garde du calife, & le grand-visir.

Abou Hassan ne demeura pas plus longtemps sur le trône du calife; il en descendit de la même manière qu'il y étoit monté, c'est-à-dire, aidé par Mesrour & par un autre officier des eunuques, qui le prirent par-dessous les bras, & qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il étoit sorti. Il y entra, précédé du grand-visir. Mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il témoigna avoir quelque besoin pressant. Aussi-tôt on lui ouvrit un cabinet fort propre qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il se trouvoit, étoit couvert de riches tapis de pied, ainsi que les autres appartements du palais. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or, qu'on avoit coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit; & comme il n'en savoit pas l'usage, il la mit dans une de ses manches qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit

plutôt d'une bagatelle que de quelque chose de conséquence , peu s'en fallut que le grand-visir , Mesrour & tous les officiers du palais qui étoient près de lui , ne fissent un éclat de rire , par l'envie qui leur en prit , & ne gâtassent toute la fête ; mais ils se retinrent , & le grand-visir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit la chauffer pour entrer dans ce cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Hassan étoit dans le cabinet , le grand-visir alla trouver le calife qui s'étoit déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans être vu , & lui raconta ce qui venoit d'arriver , & le calife s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du cabinet ; & Mesrour en marchant devant lui pour lui montrer le chemin , le conduisit dans l'appartement intérieur où le couvert étoit mis. La porte qui y donnoit communication , fut ouverte , & plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchoit. Aussi-tôt elles commencèrent un concert de voix & d'instruments des plus mélodieux avec tant de charmes pour Abou Hassan , qu'il se trouva transporté de joie & de plaisir , & ne savoit absolument que penser de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit. Si c'est un songe ; se disoit-il à lui-même , le songe est de lon-

gue durée. Mais ce n'est pas un songe, continuoit-il, je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à Dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le commandeur des croyans : il n'y a qu'un commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où je suis. Les honneurs & les respects que l'on m'a rendus & que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés & qui ont été exécutés, en font des preuves suffisantes.

Enfin Abou Haffan tint pour constant qu'il étoit le calife & le commandeur des croyans : il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il se vit dans un fallon très-magnifique & des plus spacieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brilloit de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouroient ce fallon ; & sept lustres d'or à sept branches pendoient de divers endroits du plafond, où l'or & l'azur ingénieusement mêlés faisoient un effet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de sept grands plats d'or massif qui embaumoient le fallon de l'odeur des épiceries & de l'ambre, dont les viandes étoient assaisonnées. Sept jeunes dames debout d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches & les plus éclatantes en

couleurs, environnoient cette table. Elles avoient chacune à la main un éventail, dont elles devoient se servir pour donner de l'air à Abou Hassan pendant qu'il seroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique fallon. A chaque pas qu'il y faisoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentoient à sa vue. Il se tournoit à tout moment de côté & d'autre avec un plaisir très-sensible de la part du calife qui l'observoit très-attentivement. Enfin il s'avança jusqu'au milieu & il se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étoient à l'entour, agiterent l'air toutes ensemble avec leurs éventails, pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardoit l'une après l'autre; & après avoir admiré la grace avec laquelle elles s'acquittoient de cet office, il leur dit avec un souris gracieux, qu'il croyoit qu'une seule d'entr'elles suffisoit pour lui donner tout l'air dont il auroit besoin; & il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite & les autres à sa gauche, pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, & Abou Hassan les fit placer tout autour, afin que de quelque côté qu'il jettât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables & tout divertissans.

Les six dames obéirent & se mirent à ta-

ble. Mais Abou Hassan s'aperçut bientôt qu'elles ne mangeoient point par respect pour lui. Ce qui lui donna occasion de les servir lui-même en les invitant & les pressant de manger dans des termes tout-à-fait obligeants. Il leur demanda ensuite comment elles s'appelloient, & chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étoient *Cou d'albâtre*, *Bouche de corail*, *Face de lune*, *Eclat du soleil*, *Plaisir des yeux*, *Délices du cœur*. Il fit aussi la même demande à la septième qui tenoit l'éventail, & elle lui répondit qu'elle s'appelloit *Canne de sucre*. Les douceurs qu'il leur dit à chacune sur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment d'esprit; & l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le calife, qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit sur ce sujet, avoit déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou Hassan ne mangeoit plus : le commandeur des croyans, dit l'une en s'adressant aux eunuques qui étoient présents pour servir, veut passer au fallon du dessert; qu'on apporte à laver. Elles se leverent toutes de table en même-temps, & elles prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguiere de même métal, & la troisième une serviette, & se présentèrent le genou en terre devant Abou Hassan qui étoit encore

assis, & lui donnerent à laver. Quand il eut fait, il se leva, & à l'instant un eunuque tira la portiere, & ouvrit la porte d'un autre salon où il devoit passer.

Mefrouz, qui n'avoit pas abandonné Abou Hassan, marcha devant lui & l'introduisit dans un salon de pareille grandeur à celui d'où il sortoit, mais orné de diverses peintures des plus excellents maîtres, & tout autrement enrichi de vases de l'un & de l'autre métal, de tapis de pied, & d'autres meubles plus précieux. Il y avoit dans ce salon sept troupes de musiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier salon, & ces sept troupes ou plutôt ces sept chœurs de musique commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou Hassan parut. Le salon étoit orné de sept autres grands lustres, & la table au milieu se trouva couverte de sept grands bassins d'or, remplis en pyramide de toutes sortes de fruits de la saison les plus beaux, les mieux choisis & les plus exquis; & à l'entour sept autres jeune dames, chacune avec un éventail à la main qui surpassoient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetterent Abou Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant, & firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus sensibles de sa surprise & de son étonnement. Il s'avança enfin jus-

qu'à la table ; & après qu'il s'y fut assis , & qu'il eut contemplé les sept dames à son aise l'une après l'autre , avec un embarras qui marquoit qu'il ne savoit à laquelle il devoit donner la préférence , il leur ordonna de quitter chacune leur éventail , de se mettre à table , & de manger avec lui , en disant que la chaleur n'étoit pas assez incommode pour avoir besoin de leur ministère.

Quand les dames se furent placées à la droite & à la gauche d'Abou Hassan , il voulut avant toutes choses savoir comment elles s'appelloient , & il apprit qu'elles avoient chacune un nom différent des noms des sept dames du premier salon , & que ces noms signifioient de même quelque perfection de l'ame ou de l'esprit qui les distinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement ; & il le fit connoître par les bons mots qu'il dit encore à cette occasion , en leur présentant l'une après l'autre des fruits de chaque bassin. Mangez cela pour l'amour de moi , dit-il à Chaîne des cœurs qu'il avoit à sa droite , en lui présentant une figue , & rendez plus supportables les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vue. Et en présentant un raisin à Tourment de l'ame : Prenez ce raisin , dit-il , à la charge que vous ferez cesser bientôt les tourments que j'endure pour l'amour de vous ; & ainsi des autres dames.

dames. Et par ces endroits Abou Hassan faisoit que le calife , qui étoit fort attaché à toutes ses actions & à toutes ses paroles , se favoit bon gré de plus en plus , d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissoit si agréablement , & qui lui avoit donné lieu d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou Hassan eut mangé de tous les fruits qui étoient dans les bassins , ce qui lui plut selon son goût , il se leva ; & aussitôt Mesrour , qui ne l'abandonnoit pas , marcha encore devant lui , & l'introduisit dans un troisieme salon , orné , meublé & enrichi aussi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Hassan y trouva sept autres chœurs de musique , & sept autres dames autour d'une table couverte de sept bassins d'or , remplis de confitures liquides de différentes couleurs & de plusieurs façons. Après avoir jetté les yeux de tout côté avec une nouvelle admiration , il s'avança jusqu'à la table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique qui cessa dès qu'il s'y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés par son ordre ; & comme il ne pouvoit leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avoit faite aux autres , il les pria de se choisir elles-mêmes les confitures qui seroient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs

noms qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité, & qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, & de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au calife qui ne perdoit rien de tout ce qu'il disoit.

Le jour commençoit à finir, lorsqu'Abou Hassan fut conduit dans le quatrième salon. Il étoit orné, comme les autres, des meubles les plus magnifiques & les plus précieux. Il y avoit aussi sept grands lustres d'or qui se trouverent remplis de bougies allumées, & tout le salon éclairé par une quantité prodigieuse de lumières qui y faisoient un effet merveilleux & surprenant. On n'avoit rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été besoin. Abou Hassan trouva encore dans ce dernier salon, comme il avoit trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciennes, qui concertoient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres salons, & qui sembloient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étoient debout autour d'une table aussi couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de confitures sèches & de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Hassan y apperçut, qu'il

n'avoit pas vu aux autres fallons, c'étoit un buffet de sept grands flacons d'argent pleins d'un vin des plus exquis, & de sept verres de crystal de roche d'un très-beau travail auprès de chaque flacon.

Jusques-là, c'est-à-dire dans les trois premiers fallons, Abou Hassan n'avoit bu que de l'eau, selon la coutume qui s'observe à Bagdad, aussi bien parmi le peuple & dans les ordres supérieurs, qu'à la cour du calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le soir. Tous ceux qui en usent autrement, sont regardés comme des débauchés, & ils n'osent se montrer de jour. Cette coutume est d'autant plus louable, qu'on a besoin de tout son bon sens dans la journée pour vaquer aux affaires; & que par-là, comme on ne boit du vin que le soir, on ne voit pas d'ivrognes en plein jour causer du désordre dans les rues de cette ville.

Abou Hassan entra donc dans ce quatrième fallon, & il s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il demeura un grand espace de temps comme en extase, à admirer les sept dames qui étoient autour de lui, & les trouva plus belles que celles qu'il avoit vues dans les autres fallons. Il eut envie de savoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la musique, & sur-tout les tambours de

basque, dont on jouoit à chaque chœur, ne lui permettoient pas de se faire entendre, il frappa des mains pour la faire cesser, & aussi-tôt il se fit un grand silence.

Alors en prenant par la main la dame qui étoit plus près de lui, à sa droite, il la fit asseoir; & après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appelloit: Commandeur des croyans, répondit la dame, mon nom est *Bouquet de Perles*. On ne pouvoit vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Hassan, & qui fît mieux connoître ce que vous valez; sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. Bouquet de perles, ajouta-t-il, puisque c'est votre nom, obligez-moi de prendre un verre & de m'apporter à boire de votre belle main.

La dame alla aussi-tôt au buffet, & revint avec un verre plein de vin qu'elle présenta à Abou Hassan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaisir; & la regardant passionnément: Bouquet de perles, lui dit-il, je bois à votre santé; je vous prie de vous en verser autant, & de me faire raison. Elle courut vite au buffet, & revint le verre à la main; mais avant de boire, elle chanta une chanson, qui ne le ravit pas moins par sa nouveauté que par les charmes

d'une voix qui le surprit encore davantage.

Abou Haffan, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins & le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom. Elle répondit qu'elle s'appelloit *Etoile du matin*. Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat & de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez & faites-moi le plaisir de m'apporter à boire : ce qu'elle fit sur le champ de la meilleure grace du monde. Il en usa de même envers la troisième dame, qui se nommoit *Lumière du Jour*, & de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire avec une satisfaction extrême du calife.

Quand Abou Haffan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avoit de dames, Bouquet de perles, la première à qui il s'étoit adressé, alla au buffet prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jetté une pincée de la poudre dont le calife s'étoit servi le jour précédent, & vint le lui présenter : Commandeur des croyans, lui dit-elle, je supplie votre majesté par l'intérêt que je prends à la conservation de sa santé, de prendre ce verre de vin, & de me faire la grace, avant de le boire, d'entendre une chanson, laquelle, si j'ose me flatter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que

d'aujourd'hui, & je ne l'ai encore chantée à qui que ce soit.

Je vous accorde cette grace avec plaisir, lui dit Abou Hassan en prenant le verre qu'elle lui présentait, & je vous ordonne en qualité de commandeur des croyans, de me la chanter, persuadé que je suis qu'une belle personne comme vous n'en peut faire que de très-agréables & pleines d'esprit. La dame prit un luth, & elle chanta la chanson en accordant sa voix au son de cet instrument avec tant de justesse, de grace & d'expression, qu'elle tint Abou Hassan comme en extase, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il la trouva si belle, qu'il la lui fit répéter un seconde fois, & il n'en fut pas moins charmé que la première fois.

Quand la dame eut achevé, Abou Hassan, qui vouloit la louer comme elle le méritoit, vuida le verre auparavant tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la dame comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre, qui fit son effet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussi-tôt ses yeux se ferment; & en laissant tomber sa tête jusques sur la table comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit aussi profondément qu'il avoit fait le jour précédent environ à la même heure, quand le calife lui eut fait prendre de la même poudre; & dans le

même instant une des dames qui étoit auprès de lui, fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le calife qui s'étoit donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, & qui avoit été spectateur de cette dernière scene, aussi bien que de toutes les autres qu'Abou Hassan lui avoit données, sortit de l'endroit où il étoit, & parut dans le fallon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit de calife dont on l'avoit revêtu le matin, & qu'on lui remit celui dont il étoit habillé il y avoit vingt-quatre heures, quand l'esclave qui l'accompagnoit l'avoit apporté en son palais. Il fit appeller ensuite le même esclave, & quand il se fut présenté : Reprends cet homme, lui dit-il, & reporte-le chez lui sur son sofa sans faire de bruit; & en te retirant, laisse de même la porte ouverte.

L'esclave prit Abou Hassan, l'emporta par la porte secrete du palais, le remit chez lui comme le calife lui avoit ordonné, & revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. Abou Hassan, dit alors le calife, avoit souhaité d'être calife pendant un jour seulement, pour châtier l'iman de la mosquée de son quartier & les quatre scheikhs ou vieillards dont la conduite ne

lui plaifoit pas ; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire, & il doit être content sur cet article.

Abou Haffan remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard, & il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avoit jettée dans le dernier verre qu'il avoit bu, eut fait tout son effet. Alors en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui. Bouquet de perles, Etoile du matin, Aube du jour, Bouche de corail, Face de lune, s'écria-t-il, en appelant les dames du palais qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en souvenir, où êtes vous ? venez, approchez.

Abou Haffan crioit de toute sa force. Sa mere qui l'entendit de son appartement, accourut au bruit ; & en entrant dans sa chambre : Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda-t-elle ? que vous est-il arrivé ?

A ces paroles, Abou Haffan leva la tête ; & en regardant sa mere fièrement & avec mépris : Bonne femme, lui demanda-t-il à son tour, qui est donc celui que tu appelles ton fils ?

C'est vous-même, répondit la mere avec beaucoup de douceur ; n'êtes-vous pas Abou Haffan mon fils ? Ce seroit la chose du monde la plus singuliere, que vous l'eussiez oublié en si peu de temps.

Moi ton fils ! vieille exécration ! reprit

Abou Hassan, tu ne fais ce que tu dis, & tu es une menteuse.

Je ne suis pas l'Abou Hassan que tu dis, je suis le commandeur des croyans.

Taisez-vous, mon fils, repartit la mere, vous n'êtes pas sage ; on vous prendroit pour un fou si l'on vous entendoit.

Tu es une vieille folle toi-même, repliqua Abou Hassan, & je ne suis pas fou comme tu le dis : je te répète que je suis le commandeur des croyans, & le vicaire en terre du maître des deux mondes.

Ah, mon fils ! s'écria la mere, est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit ? Quel malin génie vous obsède pour vous faire tenir un semblable discours ? Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, & qu'il vous délivre de la malignité de satan. Vous êtes mon fils Abou Hassan, & je suis votre mere.

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même, & lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur : Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes est la vôtre, & non pas la chambre d'un palais, digne d'un commandeur des croyans, & que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant inséparablement avec moi ?

Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis ; & ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choses qui ne sont pas & qui ne peuvent pas être : encore une fois, mon fils , pensez-y sérieusement.

Abou Hassan entendit paisiblement ces remontrances de sa mere , & les yeux baissés , & la main au bas du visage , comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit & de ce qu'il entend : Je crois que vous avez raison , dit-il à sa mere quelques moments après , en revenant comme d'un profond sommeil , sans pourtant changer de posture ; il me semble , dit-il , que je suis Abou Hassan , que vous êtes ma mere , & que je suis dans ma chambre. Encore une fois , ajouta-t-il en jettant les yeux sur lui & sur tout ce qui se présentoit à sa vue , je suis Abou Hassan , je n'en doute plus ; & je ne comprends pas comment je m'étois mis cette rêverie dans la tête.

La mere crut de bonne foi que son fils étoit guéri du trouble qui agitoit son esprit & qu'elle attribuoit à un songe. Elle se préparoit même à en rire avec lui & à l'interroger sur ce songe , quand tout-à-coup il se mit sur son séant ; & en la regardant de travers : Vieille sorciere , vieille magicienne , dit-il , tu ne fais ce que tu dis : je ne suis pas ton fils , & tu n'es pas ma mere. Tu te

trompes toi-même, & tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le commandeur des croyans, & tu ne me persuaderas pas le contraire.

De grace, mon fils, recommandez-vous à Dieu, & abstenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur; parlons plutôt d'autre chose, & laissez-moi vous raconter ce qui arriva hier dans notre quartier à l'iman de notre mosquée & à quatre scheikhs de nos voisins. Le juge de police les fit prendre; & après leur avoir fait donner en sa présence à chacun je ne sais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un crieur que c'étoit là le châtiment de ceux qui se mêloient des affaires qui ne les regardoient pas, & qui se faisoient une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite il les fit promener par tous les quartiers de la ville avec le même cri, & leur fit défense de remettre jamais le pied dans notre quartier.

La mere d'Abou Hassan qui ne pouvoit s'imaginer que son fils eût eu quelque part à l'aventure qu'elle lui racontoit, avoit exprès changé de discours, & regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impression fantastique où elle le voyoit, d'être le commandeur des croyans.

Mais il en arriva tout autrement; & ce

récit, loin d'effacer l'idée qu'il avoit toujours d'être le commandeur des croyans, ne servit qu'à la lui rappeler & à la lui graver d'autant plus profondément dans son imagination, qu'en effet elle n'étoit pas fantastique, mais réelle.

Aussi dès qu'Abou Hassan eut entendu ce récit : Je ne suis plus ton fils, ni Abou Hassan, reprit-il, je suis certainement le commandeur des croyans, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'est par mes ordres que l'iman & les quatre scheikhs ont été châtiés de la manière que tu m'as dit. Je suis donc véritablement le commandeur des croyans, te dis-je ; & cesse de me dire que c'est un rêve. Je ne dors pas, & j'étois aussi éveillé que je le suis en ce moment que je te parle. Tu me fais plaisir de me confirmer ce que le juge de police à qui j'en avois donné l'ordre, m'en a rapporté : c'est-à-dire, que mon ordre a été exécuté ponctuellement ; & j'en suis d'autant plus réjoui, que cet iman & ces quatre scheikhs sont de francs hypocrites. Je voudrois bien savoir qui m'a porté en ce lieu-ci. Dieu soit loué de tout : ce qu'il y a de vrai, c'est que je suis très-certainement le commandeur des croyans ; & toutes tes raisons ne me persuaderont pas le contraire.

La mere qui ne pouvoit deviner, ni mê-

me s'imaginer pourquoi son fils soutenoit si fortement & avec tant d'assurance, qu'il étoit le commandeur des croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'esprit en lui entendant dire des choses qui étoient dans son esprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles eussent leur fondement dans celui d'Abou Hassan. Dans cette pensée : Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous, & qu'il vous fasse miséricorde. Cessez, mon fils, de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu ; demandez lui qu'il vous pardonne, & vous fasse la grace de parler comme un homme raisonnable. Que diroit-on de vous, si l'on vous entendoit parler ainsi ? Ne savez-vous pas que les murailles ont des oreilles ?

De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou Hassan, ne servirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre sa mere avec plus de violence. Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire : si tu continues davantage, je me leverai & je te traiterai de maniere que tu t'en ressentiras tout le reste de tes jours. Je suis le calife, le commandeur des croyans, & tu dois me croire quand je le dis.

Alors la bonne dame qui vit qu'Abou Hassan s'égaroit de plus en plus de son bon sens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna

aux pleurs & aux larmes ; & en se frappant le visage & la poitrine , elle faisoit des exclamations qui marquoient son étonnement & sa profonde douleur de voir son fils dans une si terrible aliénation d'esprit.

Abou Haffan, au lieu de s'appaiser & de se laisser toucher par les larmes de sa mere , s'oublia lui-même au contraire jusqu'à perdre envers elle le respect que la nature lui inspiroit. Il se leva brusquement , il se saisit d'un bâton ; & venant à elle la main levée comme un furieux : Maudite vieille, lui dit-il dans son extravagance & d'un ton à donner de la terreur à tout autre qu'à une mere pleine de tendresse pour lui , dis-moi tout à l'heure qui je suis.

Mon fils , répondit la mere en le regardant tendrement , bien loin de s'effrayer , je ne vous crois pas abandonné de Dieu jusqu'au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde , & de vous méconnoître vous-même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou Haffan , & que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun Alraschid votre souverain seigneur & le mien ; pendant que ce monarque nous comble de bien , vous & moi , par le présent qu'il m'envoya hier. En effet il faut que vous sachiez que le grand-visir Giafar prit la peine de venir hier me trouver ; &

qu'en me mettant entre les mains une bourse de mille pieces d'or, il me dit de prier Dieu pour le commandeur des croyans qui me faisoit ce présent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi qui n'ai plus que deux jours à vivre ?

A ces paroles, Abou Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du calife que sa mere vénoit de lui raconter, lui marquoient qu'il ne se trompoit pas, & lui persuadoient plus que jamais qu'il étoit le calife, puisque le visir n'avoit porté la bourse que par son ordre. Hé bien, vieille forcierre, s'écria-t il, seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pieces d'or par mon grand-visir Giafar qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avois donné en qualité de commandeur des croyans ? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, & en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas long-temps ta malice impunie. En achevant ces paroles, dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mere qui n'avoit pas cru que son fils passeroit si promptement des menaces aux actions, se sentant frappée, se mit à crier de toute sa force au secours ; & jus-

qu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou Haffan ne cessoit de frapper, en lui demandant à chaque coup : Suis-je commandeur des croyans ? A quoi la mere répondoit toujours ces tendres paroles : Vous êtes mon fils.

La fureur d'Abou Haffan commençoit un peu à se rallentir quand les voisins arrivèrent dans sa chambre. Le premier qui se présenta, se mit aussi-tôt entre sa mere & lui ; & après lui avoir arraché son bâton de la main : Que faites-vous donc, Abou Haffan, lui dit-il ? Avez-vous perdu la crainte de Dieu & la raison ? Jamais un fils bien né comme vous, a-t-il osé lever la main sur sa mere ? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre, elle qui vous aime si tendrement ?

Abou Haffan encore tout plein de sa fureur, regarda celui qui lui parloit sans lui rien répondre ; & en jettant en même temps ses yeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnoient : Qui est cet Abou Haffan dont vous parlez, leur demanda-t-il ? Est-ce moi que vous appelez de ce nom ?

Cette demande déconcerta un peu les voisins. Comment, repartit celui qui venoit de lui parler, vous ne reconnoissez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé, & avec qui nous vous avons tou :

jours vu demeurer, en un mot, pour votre mere? Vous êtes des impertinents, repliqua Abou Haffan, je ne la connois pas, ni vous non plus, & je ne veux pas la connoître. Je ne suis pas Abou Haffan, je suis le commandeur des croyans; & si vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens.

A ce discours d'Abou Haffan, les voisins ne douterent plus de l'aliénation de son esprit. Et pour empêcher qu'il ne se portât à des excès semblables à ceux qu'il venoit de commettre contre sa mere, ils se faisirent de sa personne malgré sa résistance, & ils le lierent de maniere qu'ils lui ôterent l'usage des bras, des mains & des pieds. En cet état & hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugerent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mere. Deux de la compagnie se détacherent, & allerent en diligence à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui se passoit. Il y vint aussitôt avec les voisins, accompagné d'un bon nombre de ses gens, chargés de chaînes, de menotes & d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée, Abou Haffan qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un appareil si affreux, fit de grands efforts pour se débarasser; mais le concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf, le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups bien ap-

pliqués qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou Hassan, qu'il se contint, & que le concierge & ses gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargerent de chaînes & lui appliquèrent les menottes & les entraves ; & quand ils eurent achevé, ils le tirèrent hors de chez lui, & le conduisirent à l'hôpital des fous.

Abou Hassan ne fut pas plutôt dans la rue qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnoit un coup de poing, un autre un soufflet ; & d'autres le chargeoient d'injures, en le traitant de fou, d'insensé & d'extravagant.

A tous ces mauvais traitements : Il n'y a, disoit-il, de grandeur & de force qu'en Dieu très-haut & tout-puissant. On veut que je sois fou, quoique je sois dans mon bon sens ; je souffre cette injure & toutes ces indignités pour l'amour de Dieu.

Abou Hassan fut conduit de cette manière jusqu'à l'hôpital des fous. On l'y logea, & on l'attacha dans une cage de fer ; & avant de l'y enfermer, le concierge endurci à cette terrible exécution, le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules & sur le dos, & continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : Reviens en

ton bon sens , & dis si tu es encore le commandeur des croyans.

Je n'ai pas besoin de ton conseil , répondit Abou Haffan , je ne suis pas fou ; mais si j'avois à le devenir , rien ne seroit plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce , que les coups dont tu m'assomes.

Cependant la mere d'Abou Haffan venoit voir son fils réglément chaque jour ; & elle ne pouvoit retenir ses larmes , en voyant diminuer de jour en jour son embonpoint & ses forces , & l'entendant se plaindre & soupirer des douleurs qu'il souffroit. En effet , il avoit les épaules , le dos & les côtés noircis & meurtris ; & il ne savoit de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois , pendant le temps qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mere vouloit lui parler pour le consoler , & pour tâcher de sonder s'il étoit toujours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de calife & de commandeur des croyans. Mais toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque chose , il la rebutoit avec tant de furie , qu'elle étoit contrainte de le laisser , & de s'en retourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes & sensibles qu'Abou

Hassan avoit conservées dans son esprit, de s'être vu revêtu de l'habillement de calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéi & traité véritablement en calife, & qui l'avoient persuadé à son réveil qu'il l'étoit véritablement, & l'avoient fait persister si long temps dans cette erreur, commencerent insensiblement à s'effacer de son esprit.

Si j'étois calife & commandeur des croyans, se disoit-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serois-je trouvé chez moi en me réveillant, & revêtu de mon habit ordinaire? Pourquoi ne me serois-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques, & d'une si grosse foule de belles dames? Pourquoi le grand-visir Giafar que j'ai vu à mes pieds, tant d'émirs, tant de gouverneurs de provinces, & tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auroient-ils abandonné? Il y a long temps, sans doute, qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable où je suis, si j'avois quelque autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, & je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'iman & les quatre vieillards de son conseil; j'ai ordonné au grand-visir Giafar de porter mille pieces d'or à ma me-

re, & mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, & je n'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il que je ne comprends pas, & que je ne comprendrai jamais ? Je m'en remets donc entre les mains de Dieu qui fait & qui connoît tout.

Abou Hassan étoit encore occupé de ces pensées & de ces sentiments, quand sa mere arriva. Elle le vit si exténué & si défait, qu'elle en versa des larmes plus abondamment qu'elle n'avoit encore fait jusqu'alors. Au milieu de ses sanglots, elle le salua du salut ordinaire, & Abou Hassan le lui rendit, contre sa coutume depuis qu'il étoit dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure : Hé bien, mon fils, lui dit-elle, en essuyant ses larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle assiette est votre esprit ? Avez vous renoncé à toutes vos fantaisies & aux propos que le démon vous avoit suggérés ?

Ma mere, répondit Abou Hassan d'un sens raffiné & fort tranquille, & d'une manière qui peignoit la douleur qu'il ressentoit des excès auxquels il s'étoit porté contre elle, je reconnois mon égarement, mais je vous prie de me pardonner le crime exécrationnable que je déteste, & dont je suis coupable envers vous. Je fais la même priere à nos voisins, à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un

songe , mais un songe si extraordinaire & si semblable à la vérité , que je puis mettre en fait , que tout autre que moi , à qui il seroit arrivé , n'en auroit pas été moins frappé , & seroit peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. J'en suis encore si fort troublé , au moment que je vous parle , que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé , en soit un , tant il a de ressemblance à ce qui se passe entre des gens qui ne dorment pas.

Quoi qu'il en soit , je le tiens & le veux tenir constamment pour un songe & pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife & de commandeur des croyans , mais Abou Hassan votre fils , de vous , dis-je , que j'ai toujours honorée , jusqu'à ce jour fatal , dont le souvenir me couvre de confusion ; que j'honore & que j'honorerai toute ma vie comme je le dois.

A ces paroles si sages & si sensées , les larmes de douleur , de compassion & d'affliction que la mere d'Abou Hassan versoit depuis si long-temps , se changerent en larmes de joie , de consolation & d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvoit. Mon fils , s'écria-t-elle toute transportée de plaisir , je ne me sens pas moins ravie de contentement & de satisfaction à

vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venois de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre aventure, & que je vous fasse remarquer une chose à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé; & je crois que c'est ce qui a donné occasion au démon d'y entrer & de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré, & le prier de vous préserver de tomber davantage dans les pièges de l'esprit malin.

Vous avez trouvé la source de mon mal, répondit Abou Hassan, & c'est justement cette nuit-là que j'eus ce songe qui me renversa la cervelle. J'avois cependant averti le marchand expressément de fermer la porte après lui, & je connois à présent qu'il n'en a rien fait. Je suis donc persuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il est entré, & qu'il m'a mis toutes ces fantaisies dans la tête. Il faut qu'on ne sache pas à Mouffoul, d'où venoit ce marchand, comme nous sommes bien convaincus à Bagdad que le démon vient causer tous ces songes fâcheux qui nous in-

quietent la nuit quand on laisse les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mere, puisque par la grace de Dieu, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous supplie, autant qu'un fils peut supplier une aussi bonne mere que vous l'êtes, de me faire sortir au plutôt de cet enfer, & de me délivrer de la main du bourreau qui abrégera mes jours infailliblement, si j'y demeure davantage.

La mere d'Abou Hassan, parfaitement consolée & attendrie de voir qu'Abou Hassan étoit revenu entièrement de sa folle imagination d'être calife, alla sur le champ trouver le concierge qui l'avoit amené, & qui l'avoit gouverné jusqu'alors; & dès qu'elle lui eut assuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina, & le mit en liberté en sa présence.

Abou Hassan retourna chez lui, & il y demeura plusieurs jours, afin de rétablir sa santé par de meilleurs aliments que ceux dont il avoit été nourri dans l'hôpital des fous. Mais dès qu'il eut à-peu-près repris ses forces, & qu'il ne se ressentit plus des incommodités qu'il avoit souffertes par les mauvais traitements qu'on lui avoit faits dans sa prison, il commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le mê-

ne train de vie qu'auparavant ; c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qu'il renouvela la coutume d'aller , vers le coucher du soleil , au bout du pont de Bagdad , pour y arrêter le premier étranger qui se présenteroit , & le prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui , étoit le premier du mois , & le même jour , comme nous l'avons déjà dit , que le calife se divertissoit à aller déguisé hors de quelque une des portes par où on abordoit en cette ville , pour observer par lui-même s'il ne se passoit rien contre la bonne police , de la manière qu'il l'avoit établie & réglée dès le commencement de son règne.

Il n'y avoit pas long-temps qu'Abou Hassan étoit arrivé , & qu'il s'étoit assis sur un banc pratiqué contre le parapet , lorsqu'en jettant la vue jusqu'à l'autre bout du pont , il apperçut le calife qui venoit à lui déguisé en marchand de Mouffoul , comme la première fois , & suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avoit souffert , ne venoit que de ce que le calife , qu'il ne connoissoit que pour un marchand de Mouffoul , avoit laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre , il frémit en le voyant : Que Dieu veuille me préserver , dit-il en lui-même ! voilà , si je ne me trompe , le

magicien qui m'a enchanté. Il tourna aussitôt la tête du côté du canal de la rivière , en s'appuyant sur le parapet , afin de ne le pas voir , jusqu'à ce qu'il fût passé.

Le calife , qui vouloit porter plus loin le plaisir qu'il s'étoit déjà donné à l'occasion d'Abou Hassan , avoit eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'il avoit dit & fait le lendemain à son réveil , après l'avoir fait reporter chez lui , & de tout ce qui lui étoit arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit , & même du mauvais traitement qui lui avoit été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque étoit généreux & plein de justice , & qu'il avoit reconnu dans Abou Hassan un esprit propre à le réjouir plus long-temps ; & de plus , qu'il s'étoit douté , qu'après avoir renoncé à sa prétendue dignité de calife , il reprendroit sa maniere de vie ordinaire , il jugea à propos , dans le dessein de l'attirer près de sa personne , de se déguiser le premier du mois en marchand de Mouffoul , comme auparavant , afin de mieux exécuter ce qu'il avoit résolu à son égard. Il apperçut donc Abou Hassan , presque en même-temps qu'il fut apperçu de lui ; & à son action , il comprit d'abord combien il étoit mécontent de lui , & que son dessein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où étoit Abou Hassan , le

plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête, & il le regarda en face. C'est donc vous, mon frere Abou Hassan, lui dit-il, je vous salue; permettez-moi, je vous prie, de vous embrasser.

Et moi, répondit brusquement Abou Hassan, sans regarder le faux marchand de Mouffoul, je ne vous salue pas : je n'ai pas besoin ni de votre salut, ni de vos embrassades; passez votre chemin.

Hé quoi, reprit le calife, ne me reconnoissez-vous pas? Ne vous souvient-il pas de la soirée que nous passâmes ensemble il y a aujourd'hui un mois chez vous, où vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité? Non, repartit Abou Hassan sur le même ton qu'auparavant, je ne vous connois pas, & je ne fais de quoi vous voulez me parler; allez, encore une fois, & passez votre chemin.

Le calife ne se rebuta pas de la brusquerie d'Abou Hassan. Il savoit bien qu'une des loix qu'Abou Hassan s'étoit imposée à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il auroit une fois régale : Abou Hassan le lui avoit déclaré, mais il vouloit bien faire semblant de l'ignorer. Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoissiez pas; il n'y a pas assez long-temps que nous nous sommes vus, & il n'est pas possible que vous m'ayiez ou-

blé si facilement. Il faut qu'il vous soit arrivé quelque malheur qui vous cause cette aversion pour moi. Vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnaissance par mes bons souhaits ; & même que sur certaine chose qui vous tenoit au cœur , je vous ai fait offre de mon crédit , qui n'est pas à mépriser.

J'ignore , repartit Abou Hassan , quel peut être votre crédit , & je n'ai pas le moindre desir de le mettre à l'épreuve ; mais je fais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu , vous dis-je encore une fois , passez votre chemin , & ne me chagrinez pas davantage.

Ah , mon frere Abou Hassan , repliqua le calife en l'embrassant , je ne prétends pas me séparer avec vous de cette maniere. Puisque ma bonne fortune a voulu que je vous aie rencontré une seconde fois , il faut que vous exerciez aussi une seconde fois la même hospitalité envers moi , que vous avez fait il y a un mois , & que j'aie l'honneur de boire encore avec vous.

C'est de quoi Abou Hassan protesta qu'il fauroit fort bien se garder. J'ai assez de pouvoir sur moi , ajouta-t-il , pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous , qui porte le malheur avec soi. Vous savez le proverbe qu'à

dit : Prenez votre tambour sur les épaules, & délogez. Faites-vous en l'application : faut-il vous le répéter tant de fois ? Dieu vous conduise ; vous m'avez causé assez de mal, je ne veux pas m'y exposer davantage.

Mon bon ami Abou Hassan, reprit le calife en l'embrassant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me fusse pas attendu. Je vous supplie de ne me pas tenir un discours si offensant, & d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grace de me raconter ce qui vous est arrivé, à moi qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore, & qui voudrois trouver l'occasion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai causé, si véritablement il y a de ma faute. Abou Hassan se rendit aux instances du calife ; & après l'avoir fait asseoir auprès de lui : Votre incrédulité & votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout ; ce que je vais vous raconter vous fera connoître si c'est à tort que je me plains de vous.

Le calife s'assit auprès d'Abou Hassan, qui lui fit le récit de toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis son réveil dans le palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre ; & il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui étoit arrivé,

avec une infinité de circonstances que le calife favoit aussi-bien que lui, & qui renouvellement le plaisir qu'il s'en étoit fait. Il lui exagéra ensuite l'impression que ce songe lui avoit laissée dans l'esprit, d'être le calife & le commandeur des croyans ; impression, ajouta-t-il, qui m'avoit jetté dans des extravagances si grandes, que mes voisins avoient été contraints de me lier comme un furieux, & de me faire conduire à l'hôpital des fous, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeller cruelle, barbare & inhumaine ; mais ce qui vous surprendra, & à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la priere que je vous avois faite de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le souper. Vous ne l'avez pas fait ; au contraire, vous l'avez laissée ouverte, & le démon est entré, & m'a rempli la tête de ce songe qui, tout agréable qu'il m'avoit paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause par votre négligence, qui vous rend responsable de mon crime, que j'ai commis une chose horrible & détestable, en levant non seulement les mains contre ma mere, mais même qu'il s'en est peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'ame à mes pieds, en commet-

tant un parricide , & cela pour un sujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y pense , puisque c'étoit à cause qu'elle m'appelloit son fils , comme je le suis en effet , & qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour le commandeur des croyans , tel que je croyois l'être ; & que je lui soutenois effectivement que je l'étois. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins , quand accourus aux cris de ma pauvre mere , ils me surprirent acharné à la vouloir assommer ; ce qui ne seroit point arrivé , si vous eussiez eu soin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant , comme je vous en avois prié. Ils ne seroient pas entrés chez moi sans ma permission ; & , ce qui me fait plus de peine , ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les frapper , en me défendant contr'eux , & ils ne m'auroient pas maltraité & lié , comme ils ont fait , pour me conduire & me faire enfermer dans l'hôpital des fous , où je puis vous assurer que chaque jour , pendant tout le temps que j'ai été détenu dans cet enfer , on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf.

Abou Hassan racontoit au calife ses sujets de plaintes avec beaucoup de chaleur & de véhémence. Le calife savoit mieux que lui tout ce qui s'étoit passé , & il étoit ravi en

lui-même d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jeter dans l'égarement où il le voyoit encore ; mais il ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté, sans faire un grand éclat de rire.

Abou Hassan qui croyoit son récit digne de compassion, & que tout le monde devoit y être aussi sensible que lui, se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul. Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainsi au nez, ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très-sérieusement ? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance ? tenez, voyez & regardez vous-même ; vous me direz après cela si je me moque. En disant ces paroles il se baissa ; & en se découvrant les épaules & le sein, il fit voir au calife les cicatrices & les meurtrissures que lui avoient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçus.

Le calife ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou Hassan, & il fut très-fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussi-tôt en lui-même ; & en embrassant Abou Hassan de tout son cœur : Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frere, lui dit-il d'un grand sérieux : venez, & allons chez vous ; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous : demain, s'il plaît

à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde.

Abou Hassan, malgré sa résolution, & contre le serment qu'il avoit fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du calife, qu'il prenoit toujours pour un marchand de Moussoul. Je le veux bien, dit-il au faux marchand; mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez de tenir avec serment. C'est de me faire la grace de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la première fois. Le faux marchand promit tout. Ils se leverent tous deux, & prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou Hassan: Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez pas hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui vous souhaite toute sorte de biens & de prospérités, & dont vous verrez les effets.

Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Hassan en s'arrêtant tout court; je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous dispense de vos souhaits, & je vous supplie au nom de Dieu de ne m'en faire aucuns. Tout le mal qui m'est ar-

rivé jusqu'à présent, n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits.

Hé bien, repliqua le calife en riant en lui-même de l'imagination toujours blessée d'Abou Hassan, puisque vous le voulez ainsi, vous serez obéi, & je vous promets de ne vous en jamais faire. Vous me faites plaisir de me parler ainsi, lui dit Abou Hassan, & je ne vous demande autre chose; je serai trop content, pourvu que vous teniez votre parole, je vous tiens quitte de tout le reste.

Abou Hassan & le calife suivit de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchoient insensiblement du rendez-vous : le jour commençoit à finir lorsqu'ils arriverent à la maison d'Abou Hassan. Aussi-tôt il appella sa mere, & fit apporter de la lumiere. Il pria le calife de prendre place sur le sofa, & il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table qu'on avoit approchée près d'eux. Ils mangerent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mere d'Abou Hassan vint desservir, mit le fruit sur la table, & le vin avec les tasses près de son fils : ensuite elle se retira, & ne parut pas davantage.

Abou Hassan commença à se verser du vin le premier, & en versa ensuite au calife. Ils burent chacun cinq ou six coups, en

s'entretenant de choses indifférentes. Quand le calife vit qu'Abou Hassan commençoit à s'échauffer, il le mit sur le chapittre de ses amours, & il lui demanda s'il n'avoit jamais aimé.

Mon frere, repliqua familiérement Abou Hassan, qui croyoit parler à son hôte comme à son égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, si vous voulez, que comme une servitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me soumettre, & jusqu'à présent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table, la bonne chere, & sur-tout le bon vin; en un mot, qu'à me bien divertir, & à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse indifférent pour le mariage ni incapable d'attachement, si je pouvois rencontrer une femme de la beauté & de la belle humeur de celle que je vis en songe cette nuit fatale que je vous reçus ici la premiere fois, & que pour mon malheur vous laissâtes la porte de ma chambre ouverte; qui voulût bien passer les soirées à boire avec moi; qui sût chanter, jouer des instrumens & m'entretenir agréablement; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire & à me divertir. Je crois au contraire que je changerois toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle personne, & que je croirois vivre très-heureux avec elle.

Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du commandeur des croyans, chez le grand-visir Giafar, ou chez les seigneurs de la cour les plus puissants, à qui l'or & l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir ? J'aime donc mieux m'en tenir à la bouteille ; c'est un plaisir à peu de frais qui m'est commun avec eux. En disant ces paroles, il prit la tasse & il se versa du vin : Prenez votre tasse que je vous en verse aussi, dit-il au calife, & continuons de goûter un plaisir si charmant.

Quand le calife & Abou Hassan eurent bu : C'est grand dommage, reprit le calife, qu'un aussi galant homme que vous êtes, qui n'est pas indifférent pour l'amour, mène une vie si solitaire & si retirée.

Je n'ai pas de peine, repartit Abou Hassan à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène, à la compagnie d'une femme qui ne seroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, & qui d'ailleurs me causeroit mille chagrins par ses imperfections & par sa mauvaise humeur.

Ils poussèrent entr'eux la conversation assez loin sur ce sujet ; & le calife qui vit Abou Hassan au point où il le désiroit : Laissez-moi faire, lui dit-il, puisque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, & il ne vous

en coûtera rien. A l'instant il prit la bouteille & la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déjà servi, lui versa une rasade; & en lui présentant la tasse : Prenez, continua-t-il, & buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie; vous en serez content.

Abou Hassan prit la tasse en riant; & en branlant la tête : Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez; je ne saurois commettre une incivilité envers vous, ni désobliger un hôte de votre mérite, pour une chose de peu de conséquence: je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique, content de mon sort, je ne fasse aucun fondement sur votre promesse.

Abou Hassan n'eut pas plutôt bu la rasade, qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens, comme les deux autres fois, & le calife fut encore le maître de disposer de lui à sa volonté. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avoit amené, de prendre Abou Hassan, & de l'apporter au palais; l'esclave l'enleva; & le calife, qui n'avoit pas dessein de renvoyer Abou Hassan comme la première fois, ferma la porte de la chambre en sortant.

L'esclave suivit avec sa charge, & quand

le calife fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Hassan sur un sofa dans le quatrieme fallon, d'où il l'avoit fait reporter chez lui assoupi & endormi il y avoit un mois. Avant de le laisser dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avoit été revêtu par son ordre, pour lui faire faire le personnage de calife; ce qui fut fait en sa présence: ensuite il commanda à chacun de s'aller coucher, & ordonna au-chef & aux autres officiers des eunuques, aux officiers de la chambre, aux musiciennes & aux mêmes dames qui s'étoient trouvées dans ce fallon lorsqu'il avoit bu le dernier verre de vin qui lui avoit causé l'assoupissement, de se trouver sans faute le lendemain à la pointe du jour à son réveil, & il enjoignit à chacun de bien faire son personnage.

Le calife alla se coucher, après avoir fait avertir Mesrouf de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'étoit déjà caché.

Mesrouf ne manqua pas d'éveiller le calife précisément à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il se fit habiller promptement, & sortit pour se rendre au fallon, où Abou Hassan dormoit encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames & les musiciennes à la porte, qui attendoient son arrivée. Il leur dit en peu

de mots quelle étoit son intention , puis il entra , & alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour , tous les autres officiers , les dames & les musiciennes entrèrent après lui , & se rangerent autour du sofa sur lequel Abou Hassan étoit couché ; de maniere qu'ils n'empêchoient pas le calife de le voir , & de remarquer toutes les actions.

Les choses ainsi disposées , dans le temps que la poudre du calife eut fait son effet , Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux , & il jetta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit bassin d'or , comme la première fois. Dans ce moment , les sept chœurs de musiciennes mêlerent leurs voix toutes charmantes au son des hautbois , des flûtes douces & des autres instruments , & firent entendre un concert très-agréable.

La surprise d'Abou Hassan fut extrême , quand il entendit une musique si harmonieuse ; il ouvrit les yeux , & elle redoubla lorsqu'il apperçut les dames & les officiers qui l'environnoient , & qu'il crut reconnoître. Le salon où il se trouvoit , lui parut le même que celui qu'il avoit vu dans son premier rêve ; il y remarquoit la même illumination , le même ameublement & les mêmes ornements.

Le concert cessa , afin de donner lieu au calife d'être attentif à la contenance de

son nouvel hôte, & à tout ce qu'il pourroit dire dans sa surprise. Les dames, Messieurs & tous les officiers de la chambre, en gardant un grand silence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand respect. Hélas ! s'écria Abou Hassan en se mordant les doigts, & si haut que le calife l'entendit avec joie, me voilà retombé dans le même songe & dans la même illusion qu'il y a un mois : je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous & à la cage de fer. Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine providence : c'est un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au soir, qui est la cause de cette illusion, & des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître & le perfide qu'il est, m'avoit promis avec serment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; mais il ne l'a pas fait, & le diable y est entré, qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de commandeur des croyans, & par tant d'autres fantômes dont il me fascine les yeux. Que Dieu te confonde, satan, & puisses-tu être accablé sous une montagne de pierres.

Après ces dernières paroles, Abou Hassan ferma les yeux, & demeura recueilli en lui-même, l'esprit fort embarrassé. Un moment après, il les ouvrit ; & en les jettant

de côté & d'autre sur tous les objets qui se présentoient à sa vue : Grand Dieu, s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement & en souriant, je me remets entre les mains de votre providence, préservez-moi de la tentation de satan. Puis en refermant les yeux : Je fais, continua-t-il, ce que je ferai ; je vais dormir jusqu'à ce que satan me quitte & s'en retourne par où il est venu, quand je devrois attendre jusqu'à midi.

On ne lui donna pas le temps de se rendormir, comme il venoit de se le proposer. Force des cœurs, une des dames qu'il avoit vue la première fois, s'approcha de lui ; & en s'asseyant sur le bord du sofa : Commandeur des croyans, lui dit-elle respectueusement, je supplie votre majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire ses efforts pour se réveiller & se lever, parce que le jour commence à paroître. Retire-toi, satan, dit Abou Hassan en entendant cette voix ; puis en regardant Force des cœurs : Est-ce moi, lui dit-il, que vous appelez commandeur des croyans ? Vous me prenez pour un autre certainement.

C'est à votre majesté, reprit Force des cœurs, à qui je donne ce titre, qui lui appartient comme au souverain de tout ce

qu'il y a au monde de musulmans, dont je suis très-humblement esclave, & à qui j'ai l'honneur de parler. Votre majesté veut se divertir, sans doute, ajouta-t-elle, en faisant semblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne soit un reste de quelle songe fâcheux; mais si elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination, se dissipent, & elle verra qu'elle est dans son palais, environnée de ses officiers & de toutes tant que nous sommes de ses esclaves, prêtes à lui rendre nos services ordinaires. Au reste, votre majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans ce salon, & non pas dans son lit; elle s'endormit hier si subitement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire jusqu'à sa chambre, & nous nous contentâmes de la coucher commodément sur ce sofa.

Force des cœurs dit tant d'autres choses à Abou Hassan, qui lui parurent vraisemblables, qu'enfin il se mit sur son séant. Il ouvrit les yeux, & il la reconnut, de même que Bouquet de perles & les autres dames qu'il avoit déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes ensemble, & Force des cœurs en reprenant la parole: Commandeur des croyans & vicaire du prophète en terre, dit-elle, votre majesté aura pour agréable que nous l'avertissions encore qu'il

est temps qu'elle se leve ; voilà le jour qui paroît.

Vous êtes des fâcheuses & des importunes , reprit Abou Haffan en se frottant les yeux ; je ne suis pas le commandeur des croyans , je suis Abou Haffan , je le fais bien , & vous ne me persuaderez pas le contraire. Nous ne connoissons pas Abou Haffan dont votre majesté nous parle , reprit Force des cœurs ; nous ne voulons pas même le connoître ; nous connoissons votre majesté pour le commandeur des croyans , & elle ne nous persuadera jamais qu'elle ne le soit pas.

Abou Haffan jettoit les yeux de tout côté , & se trouvoit comme enchanté de se voir dans le même fallon où il s'étoit déjà trouvé : mais il attribuoit tout cela à un songe pareil à celui qu'il avoit eu , & dont il craignoit les suites fâcheuses. Dieu me fasse miséricorde , s'écria-t-il en élevant les mains & les yeux , comme un homme qui ne fait où il en est ; je me remets entre ses mains. Après ce que je vois , je ne puis douter que le diable qui est entré dans ma chambre , ne m'obsède & ne trouble mon imagination de toutes ces visions. Le calife qui le voyoit & qui venoit d'entendre toutes ses exclamations , se mit à rire de si bon cœur , qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Haffan cependant s'étoit couché, & il avoit refermé les yeux. Commandeur des croyans, lui dit aussi-tôt Force des cœurs, puisque votre majesté ne se leve pas après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, & qu'il est nécessaire qu'elle vaque aux affaires de l'empire, dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. En même-temps elle le prit par un bras, & elle appella les autres dames, qui lui aiderent à le faire sortir du lit, & le porterent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du fallon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, & elles danserent & sauterent autour de lui au son de tous les instruments & de tous les tambours de basque, que l'on faisoit retentir sur sa tête & autour de ses oreilles.

Abou Haffan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. Serois-je véritablement calife & commandeur des croyans, se disoit-il à lui-même ? Enfin dans l'incertitude où il étoit, il vouloit dire quelque chose, mais le grand bruit de tous les instruments l'empêchoit de se faire entendre. Il fit signe à Bouquet de perles & à Etoile du matin, qui se tenoient par la main en dansant autour de lui, qu'il vouloit parler. Aussi-tôt elles firent cesser

la danse & les instruments , & elles s'approcherent de lui : Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénument , & dites-moi dans la vérité qui je suis.

Commandeur des croyans , répondit Etoile du matin, votre majesté veut nous surprendre en nous faisant cette demande , comme si elle ne savoit pas elle-même qu'elle est le commandeur des croyans & le vicaire en terre du prophete de Dieu , maître de l'un & l'autre monde , de ce monde où nous sommes & du monde à venir après la mort. Si cela n'étoit pas , il faudroit qu'un songe extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourroit bien en être quelque chose , si l'on considère que votre majesté a dormi cette nuit plus long-temps qu'à l'ordinaire ; néanmoins si votre majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. Elle lui raconta donc son entrée au conseil , le châtiment de l'iman & des quatre vieillards par le juge de police ; le présent d'une bourse de pieces d'or envoyée par son visir à la mere d'un nommé Abou Hassan ; ce qu'il fit dans l'intérieur de son palais , & ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons , jusqu'au dernier où votre majesté , continua-t-elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table

94 *Les mille & une Nuits,*
à ses côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons & de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment que votre majesté s'endormit de la manière que Force des cœurs vient de le raconter. Depuis ce temps, votre majesté, contre sa coutume, a toujours dormi d'un profond sommeil jusqu'à présent qu'il est jour. Bouquet de perles, toutes les autres esclaves & tous les officiers qui sont ici, certifieront la même chose, ainsi, que votre majesté se mette donc en état de faire sa prière, car il en est temps.

Bon, bon, reprit Abou Hassan en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire si je voulois vous écouter. Et moi, continua-t-il, je vous dis que vous êtes toutes des folles, & que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies personnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi; que j'y ai fort maltraité ma mère; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté malgré moi plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerfs de bœuf, & vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe? Vous vous moquez.

Commandeur des croyans, repartit Etoile du matin, nous sommes prêtes, toutes

tant que nous sommes, de jurer par ce que votre majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce fallon depuis hier, & elle n'a pas cessé de dormir toute la nuit jusqu'à présent.

La confiance avec laquelle cette dame affuroit à Abou Haffan, que tout ce qu'elle lui disoit étoit véritable, & qu'il n'étoit point sorti du fallon depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il étoit & de ce qu'il voyoit. Il demeura un espace de temps abymé dans ses pensées. O ciel, disoit-il en lui-même, suis-je Abou Haffan ? Suis-je commandeur des croyans ? Dieu tout-puissant, éclairez mon entendement : faites-moi connoître la vérité, afin que je sache à quoi m'en tenir. Il découvrit ensuite ses épaules encore toutes livides des coups qu'il avoit reçus ; & en les montrant aux dames : Voyez, leur dit-il, & jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard, je puis vous assurer qu'elles ont été très-réelles, & la douleur que j'en ressens encore, m'en est un sûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'est arrivé en dormant, c'est la chose du monde la plus extraordinaire & la plus étonnante, & je vous avoue qu'elle me passe.

Dans l'incertitude où étoit Abou Hassan de son état, il appella un des officiers du calife, qui étoit près de lui : Approchez-vous, dit-il, & mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge si je dors ou si je veille. L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents, & le ferra si fort qu'Abou Hassan fit un cri effroyable.

A ce cri tous les instruments de musique jouèrent en même-temps, & les dames & les officiers se mirent à danser, à chanter & à sauter autour d'Abou Hassan avec un si grand bruit, qu'il entra dans une espee d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de calife dont on l'avoit revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il avoit sur la tête; & nud en chemise & en caleçon, il se leva brusquement, & se jeta entre deux dames qu'il prit par la main, & se mit à danser & à sauter avec tant d'action, de mouvement & de contorsions bouffonnes & divertissantes, que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il étoit. La plaisanterie subite d'Abou Hassan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il se laissa aller à la renverse, & se fit entendre par-dessus tout le bruit des instruments de musique & des tambours de basque. Il fut si long-temps sans pouvoir se retenir, que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé.

modé. Enfin il se releva , & il ouvrit la jalousie. Alors en avançant la tête & en riant toujours : Abou Hassan , Abou Hassan , s'écria-t-il , veux-tu donc me faire mourir à force de rire ?

A la voix du calife , tout le monde se tut , & le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme les autres , & tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le calife , & en même-temps le marchand de Mouffoul. Il ne se déconcerta pas pour cela ; au contraire , il comprit dans ce moment qu'il étoit bien éveillé , & que tout ce qui lui étoit arrivé étoit très-réel , & non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie & dans l'intention du calife : Ha , ha , s'écria-t-il en le regardant avec assurance , vous voilà donc , marchand de Mouffoul ! Quoi ! vous vous plaignez que je vous fais mourir , vous qui êtes cause des mauvais traitements que j'ai faits à ma mere , & de ceux que j'ai reçus pendant un si long temps à l'hôpital des fous : vous qui avez si fort maltraité l'iman de la mosquée de mon quartier , & les quatre scheikhs mes voisins ; car ce n'est pas moi , je m'en lave les mains ; vous qui m'avez causé tant de peines d'esprit & tant de traverses. Enfin , n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur , & ne suis-je pas l'offensé ?

Tu as raison , Abou Hassan , répondit le

calife en continuant de rire ; mais pour te consoler & pour te dédommager de toutes tes peines , je suis prêt , & j'en prends Dieu à témoin , de te faire à ton choix telle réparation que tu voudras m'imposer.

En achevant ces paroles , le calife descendit du cabinet , entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits , & commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre , & d'en revêtir Abou Haffan. Quand elles l'eurent habillé : Tu es mon frere , lui dit le calife en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui te peut faire plaisir , je te l'accorderai.

Commandeur des croyans , reprit Abou Haffan , je supplie votre majesté de me faire la grace de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau , & quel a été son dessein ; cela m'importe présentement plus que toute autre chose , pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire.

Le calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou Haffan. Tu dois savoir premièrement , lui dit-il , que je me déguise assez souvent , & particulièrement la nuit , pour connoître par moi-même si tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad ; & comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs , je me suis fixé un jour , qui est le premier de chaque mois ,

pour faire un grand tour au-dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & je reviens toujours par le pont. Je revenois de faire ce tour, le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien, tu me marquas que la seule chose que tu desirois, c'étoit d'être calife & commandeur des croyans l'espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'iman de la mosquée de ton quartier, & les quatre scheikhs ses conseillers. Ton desir me parut très-propre pour m'en donner un su, et de divertissement; & dans cette vue j'imaginai sur le champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu desirois. J'avois sur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se réveiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en apperçusses, j'en jettai une dose dans la dernière tasse que je te présentai, & tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, & je te fis enlever & emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil & pendant la journée jusqu'au soir, où après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves qui te servoit, jetta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta, & que tu

bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt, & je te fis reporter chez toi par le même esclave qui t'avoit apporté, avec ordre de laisser encore la porte de ta chambre ouverte en sortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'est arrivé le lendemain & les jours suivants. Je ne m'étois pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion; mais, comme je m'y suis déjà engagé envers toi, je ferai toutes choses pour te consoler & te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir, & demande-moi hardiment ce que tu souhaites.

Commandeur des croyans, reprit Abou Haffan, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire, du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur & maître. A l'égard de la générosité dont votre majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable; mais comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me donne cette liberté, la grace que j'ose lui demander, c'est de me donner assez d'accès près de sa personne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur.

Ce dernier témoignage de désintéresse-

ment d'Abou Hassan acheva de lui mériter toute l'estime du calife. Je te fais bon gré de ta demande, lui dit le calife; je te l'accorde, avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure, en quelque endroit que je me trouve. En même-temps il lui assigna un logement dans le palais. A l'égard de ses appointements, il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût affaire à ses trésoriers, mais à sa personne même; & sur le champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pieces d'or. Abou Hassan fit de profonds remerciements au calife, qui le quitta pour aller tenir conseil selon la coutume.

Abou Hassan prit ce temps-là pour aller au plutôt informer sa mere de tout ce qui se passoit, & lui apprendre sa bonne fortune.

Il lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un songe; qu'il avoit été calife, & qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, & reçu véritablement les honneurs; qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui disoit, puisqu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du calife même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guere à se répandre dans toute la ville de Bagdad; elle passa même dans les provinces voisines, & de-là dans les plus

éloignées, avec les circonstances toutes singulieres & divertissantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Haffan le rendoit extrêmement assidu auprès du calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, & qu'il faisoit naître la joie par-tout où il se trouvoit, par ses bons mots & par ses plaisanteries, le calife ne pouvoit guere se passer de lui, & il ne faisoit aucune partie de divertissement sans l'y appeller; il le menoit même quelquefois chez Zobéïde son épouse, à qui il avoit raconté son histoire, qui l'avoit extrêmement divertie. Zobéïde le goûtoit assez; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnoit le calife chez elle, il avoit toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhatoul-Aouadat (1); c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife. Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Haffan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhatoul-Aouadat, & qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle

(1) C'est-à-dire, divertissement qui rappelle, ou qui fait revenir.

ne le hait pas. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un & de l'autre.

Madame, reprit le calife, vous me faites souvenir d'une chose que je devois avoir déjà faite. Je fais le goût d'Abou Hassan sur le mariage, par lui-même, & je lui avois toujours promis de lui donner une femme, dont il auroit tout sujet d'être content. Je suis bien aise que vous m'en ayez parlé, & je ne fais comment la chose m'étoit échappée de la mémoire. Mais il vaut mieux qu'Abou Hassan ait suivi son inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puisque Nouzhatoul-Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un & l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consentent.

Abou Hassan se jetta aux pieds du calife & de Zobéïde, pour leur marquer combien il étoit sensible aux bontés qu'ils avoient pour lui. Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une épouse de meilleures mains; mais je n'ose espérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la sienne, d'aussi bon cœur que je suis prêt à lui donner la mienne. En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez de son côté par son silence respectueux, & par la rougeur qui lui mon-

toit au visage , qu'elle étoit toute disposée à suivre la volonté du calife , & de Zobéïde sa maîtresse.

Le mariage se fit , & les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouissances , qui durèrent plusieurs jours. Zobéïde se fit un point d'honneur de faire de riches présents à son esclave , pour faire plaisir au calife ; & le calife de son côté en considération de Zobéïde , en usa de même envers Abou Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le calife avoit assigné à Abou Hassan son mari qui l'attendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les instrumens de musique , & des chœurs de musiciens & de musiciennes du palais , qui faisoient retentir l'air du concert de leurs voix & de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passerent en fêtes & en réjouissances accoutumées dans ces sortes d'occasions , après lesquels on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan & sa nouvelle épouse étoient charmés l'un de l'autre. Ils vivoient dans une union si parfaite , que hors le temps qu'ils employoient à faire leur cour , l'un au calife , & l'autre à la princesse Zobéïde , ils étoient toujours ensemble , & ne se quittoient point. Il est vrai que Nouzhatoul-Aouadat avoit toutes les qualités d'une

femme capable de donner de l'amour & de l'attachement à Abou Hassan ; puisqu'elle étoit selon les souhaits sur lesquels il s'étoit expliqué au calife ; c'est-à-dire, en état de lui tenir tête à table. Avec ces dispositions, ils ne pouvoient manquer de passer ensemble leur temps très-agréablement. Aussi leur table étoit-elle toujours mise, couverte à chaque repas des mets les plus délicats & les plus friants qu'un traiteur avoit soin de leur apprêter & de leur fournir. Le buffet étoit toujours chargé de vin le plus exquis, & disposé de maniere qu'il étoit à la portée de l'un & de l'autre lorsqu'ils étoient à table. Là ils jouissoient d'un agréable tête-à-tête, & s'entrenoient de mille plaisanteries qui leur faisoient faire des éclats de rire, plus ou moins grands, selon qu'ils avoient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque chose capable de les réjouir. Le repas du soir étoit particulièrement consacré à la joie. Ils ne s'y faisoient servir que des fruits excellents, des gâteaux & des pâtes d'amandes ; & à chaque coup de vin qu'ils buvoient, ils s'excitoient l'un & l'autre par quelques chansons nouvelles, qui fort souvent étoient des impromptus faits à propos sur le sujet dont ils s'entrenoient. Ces chansons étoient aussi quelquefois accompagnées d'un luth, ou de quelqu'autre instrument

dont ils favoient toucher l'un & l'autre.

Abou Hassan & Nouzhatoul - Aouadat passerent ainsi un assez long espace de temps à faire bonne chere & à se bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de leur dépense de bouche ; & le traiteur qu'ils avoient choisi pour cela , avoit fait toutes les avances. Il étoit juste qu'il reçût quelque argent , c'est pourquoi il leur présenta le mémoire de ce qu'il avoit avancé. La somme se trouva très-forte. On y ajouta celle à quoi pouvoit monter la dépense déjà faite en habits de noces des plus riches étoffes pour l'un & pour l'autre , & en joyaux de très-grand prix pour la mariée ; & la somme se trouva si excessive , qu'ils s'apperçurent , mais trop tard , que de tout l'argent qu'ils avoient reçu des bienfaits du calife & de la princesse Zobéïde , en considération de leur mariage , il ne leur restoit précisément que ce qu'il falloit pour y satisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions sur le passé , qui ne remédioit point au mal présent. Abou Hassan fut d'avis de payer le traiteur , & sa femme y consentit. Ils le firent venir & lui payerent tout ce qu'ils lui devoient , sans rien témoigner de l'embarras où ils alloient se trouver sitôt qu'ils auroient fait ce paiement.

Le traiteur se retira fort content d'avoir été payé en belles pieces d'or , à fleur de

coin : on n'en voyoit pas d'autres dans le palais du calife. Abou Hassan & Nouzhatoul-Aouadat ne le furent guere d'avoir vu le fond de leur bourse. Ils demeurèrent dans un grand silence, les yeux baissés, & fort embarrassés de l'état où ils se voyoient réduits dès la premiere année de leur mariage.

Abou Hassan se souvenoit bien que le calife en le recevant dans son palais, lui avoit promis de ne le laisser manquer de rien. Mais quand il considéroit qu'il avoit prodigué en si peu de temps les largesses de sa main libérale, outre qu'il n'étoit pas d'humeur à demander, il ne vouloit pas aussi s'exposer à la honte de déclarer au calife le mauvais usage qu'il en avoit fait, & le besoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avoit abandonné son bien de patrimoine à sa mere, sitôt que le calife l'avoit retenu près de sa personne, & il étoit fort éloigné de recourir à la bourse de sa mere, à qui il auroit fait connoître par ce procédé, qu'il étoit retombé dans le même désordre qu'après la mort de son pere.

De son côté, Nouzhatoul-Aouadat, qui regardoit les libéralités de Zobéïde, & la liberté qu'elle lui avoit accordée en la mariant, comme une récompense plus que suffisante de ses services & de son attache-

ment, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Hassan rompit enfin le silence ; & en regardant Nouzhatoul-Aouadat avec un visage ouvert : Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, & que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle ci, où l'argent vient de nous manquer tout-à-coup, sans que nous l'ayons prévu. Je ne fais quel peut être votre sentiment ; pour moi, quoi qu'il puisse arriver, mon avis n'est pas de retrancher notre dépense ordinaire de la moindre chose, & je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir, sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au calife, ni vous à Zobéïde, & je crois l'avoir trouvé. Mais pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre.

Ce discours d'Abou Hassan plut beaucoup à Nouzhatoul-Aouadat, & lui donna quelque espérance. Je n'étois pas moins occupée que vous de cette pensée, lui dit-elle, & si je ne m'en expliquois pas, c'est que je n'y voyois aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture, que vous venez de me faire, me fait le plus grand plaisir du monde. Mais puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites, &

que mon secours vous est nécessaire pour y réussir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, & vous verrez que je m'y employerai de mon mieux.

Je m'attendois bien, reprit Abou Hassan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en sorte que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons, au moins pour quelque temps. Il consiste dans une petite tromperie que nous ferons, moi au calife, & vous à Zobéïde, & qui, je m'assure, les divertira, & ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous dire quelle est la tromperie que j'entends : c'est que nous mourions tous deux.

Que nous mourions tous deux, interrompit Nouzhatoul - Aouadat ! Mourez si vous voulez tout seul, pour moi, je ne suis pas lasse de vivre, & je ne prétends pas, ne vous en déplaise, mourir encore sitôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même, car je vous assure que je ne m'en mêlerai point.

Vous êtes femme, repartit Abou Hassan, je veux dire d'une vivacité & d'une promptitude surprenante, à peine me donnez-vous le temps de m'expliquer. Ecoutez-moi donc un moment avec patience, &

vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte.

Ah, bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul-Aouadat; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je suis à vous. Vous pouvez compter sur moi, vous serez témoin du zèle avec lequel je vous seconderai à mourir de cette manière; car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir sitôt de la manière que je l'entendois tantôt.

Hé bien, vous serez satisfaite, continua Abou Haffan; voici comme je l'entends, pour réussir en ce que je me propose. Je vais faire le mort: aussi-tôt vous prendrez un linceul, & vous m'ensevelirez, comme si je l'étois effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur le visage, & les pieds tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris & verserez les larmes ordinaires en de pareilles occasions, en déchirant vos habits, & vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, & vous irez toute en pleurs & les cheveux épars vous présenter

à Zobéïde. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes ; & dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots , elle ne manquera pas de vous plaindre , & de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles , & d'une piece de brocard pour me servir de drap mortuaire , afin de rendre mon enterrement plus magnifique , & pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Aussi-tôt que vous ferez de retour avec cet argent & cette piece de brocard , je me leverai du milieu de la chambre , & vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte ; & après vous avoir ensevelie , j'irai de mon côté faire auprès du calife le même personnage que vous aurez fait chez Zobéïde : & j'ose me promettre que le calife ne sera pas moins libéral à mon égard , que Zobéïde l'aura été envers vous.

Quand Abou Hassan eut achevé d'expliquer sa pensée sur ce qu'il avoit projeté : Je crois que la tromperie sera fort divertissante , reprit aussi-tôt Nouzhatoul-Aouadat , & je serai fort trompée si le calife & Zobéïde ne nous en savent bon gré. Il s'agit présentement de la bien conduire : à mon égard vous pouvez me laisser faire , je m'acquitterai de mon rôle , pour le moins , aussi-bien que je m'attends que

vous vous acquitterez du vôtre, & avec d'autant plus de zele & d'attention, que j'apperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de temps. Pendant que je prendrai un linceul, mettez vous en chemise & en caleçon : je fais ensevelir aussi-bien que qui que ce soit : car lorsque j'étois au service de Zobéide, & que quelque esclave de mes compagnes venoit à mourir, j'avois toujours la commission de l'ensevelir.

Abou Hassan ne tarda guere à faire ce que Nouzhatoul-Aouadar lui avoit dit. Il s'étendit sur le dos tout de son long sur le linceul qui avoit été mis sur le tapis de pied au milieu de la chambre, croisa ses bras, & se laissa envelopper de maniere qu'il sembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une biere, & l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mecque, lui couvrit le visage d'une mouffeline des plus fines, & mit son turban par-dessus, de maniere qu'il avoit la respiration libre. Elle se décoëffa ensuite, & les larmes aux yeux, les cheveux pendants & épars, en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frappoit les joues, & se donnoit de grands coup sur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle sortit, & traversa une cour fort spa-

cieuse , pour se rendre à l'appartement de la princesse Zobéïde.

Nouzhatoul-Aouadat faisoit des cris si perçants , que Zobéïde les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves qui étoient alors auprès d'elle , de voir d'où pouvoient venir ces plaintes & ces cris qu'elle entendoit. Elles coururent vîte aux jalousies , & revinrent avertir Zobéïde que c'étoit Nouzhatoul-Aouadat qui s'avançoit toute éplorée. Aussi-tôt la princesse impatiente de savoir ce qui pouvoit lui être arrivé , se leva , & alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut apperçu Zobéïde , qui tenoit elle-même la portiere de son antichambre entr'ouverte , & qui l'attendoit , elle redoubla ses cris en s'avançant , s'arracha les cheveux à pleines mains , se frappa les joues & la poitrine plus fortement , & se jetta à ses pieds , en les baignant de ses larmes.

Zobéïde étonnée de voir son esclave dans une affliction si extraordinaire , lui demanda ce qu'elle avoit ; & quelle disgrâce lui étoit arrivée.

Au-lieu de répondre , la fausse affligée continua ses sanglots quelque temps , en feignant de se faire violence pour les re-

tenir. Hélas ! ma très-honorée dame & maîtresse, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de sanglots, quel malheur plus grand & plus funeste pouvoit-il m'arriver, que celui qui m'oblige de venir me jeter aux pieds de votre majesté, dans la disgrâce extrême où je suis réduite ! Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très-respectable princesse, & vous donne de longues & heureuses années ! Abou Hassan, le pauvre Abou Hassan, que vous avez honoré de vos bontés, & que vous m'aviez donné pour époux, avec le commandeur des croyans, ne vit plus.

En achevant ces dernières paroles, Nouzhatoul-Aouadat redoubla ses larmes & ses sanglots, & se jeta encore aux pieds de la princesse. Zobéïde fut extrêmement surprise de cette nouvelle. Abou Hassan est mort, s'écria-t-elle, cet homme si plein de santé, si agréable & si divertissant ! en vérité, je ne m'attendois pas d'apprendre si tôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettoit une plus longue vie, & qui la méritoit si bien. Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves qui l'accompagnoient, & qui avoient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou Hassan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zo-

béïde & du calife, témoignèrent aussi par leurs pleurs, leurs regrets de sa perte, & la part qu'elles y prenoient.

Zobéïde, ses femmes esclaves & Nouzhatoul-Aouadat demeurèrent un temps considérable le mouchoir devant les yeux à pleurer & à jeter des soupirs de cette prétendue mort. Enfin la princesse Zobéïde rompit le silence : Méchante, s'écria-t-elle, en s'adressant à la fausse veuve, c'est peut-être toi qui es cause de sa mort. Tu lui auras donné tant de sujets de chagrin par ton humeur fâcheuse, qu'enfin tu seras venue à bout de le mettre au tombeau.

Nouzhatoul-Aouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobéïde lui faisoit. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, je ne crois pas avoir jamais donné à votre majesté pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être son esclave, le moindre sujet d'avoir une opinion si défavorable de ma conduite envers un époux qui m'a été si cher. Je m'estimerois la plus malheureuse de toutes les femmes, si vous en étiez persuadée. J'ai chéri Abou Hassan, comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime passionnément ; & je puis dire sans vanité que j'ai eu toute la tendresse qu'il méritoit que j'eusse pour lui, par toutes les complaisances raisonnables qu'il avoit pour moi, & qui m'étoient un témoi-

gnage qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifieroit pleinement là-dessus dans l'esprit de votre majesté, s'il étoit encore au monde. Mais, madame, ajouta-t-elle en renouvelant ses larmes, son heure étoit venue, & c'est la cause unique de sa mort.

Zobéïde en effet avoit toujours remarqué dans son esclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne se démentoit jamais, une grande docilité, & un zèle en tout ce qu'elle faisoit pour son service, qui marquoit qu'elle le faisoit plutôt par inclination que par devoir. Ainsi elle n'hésita point à l'en croire sur sa parole, & elle commanda à sa trésorier d'aller prendre dans son trésor une bourse de cent piéces de monnoie d'or, & une piéce de brocard.

La trésorier revint bientôt avec la bourse & la piéce de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobéïde entre les main de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau présent, elle se jeta aux piéds de la princesse, & lui en fit ses très-humbles remerciements, avec une grande satisfaction dans l'ame d'avoir bien réuffi. Va, lui dit Zobéïde, fais servir la piéce de brocard de drap mortuaire sur la biere de ton mari, & emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables & dignes

de lui. Après cela , modere les transports de ton affliction ; j'aurai soin de toi.

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plutôt hors de la présence de Zobéïde , qu'elle essuya ses larmes avec une grande joie, & retourna au plutôt rendre compte à Abou Haffan du bon succès de son rôle.

En rentrant Nouzhatoul-Aouadat fit un grand éclat de rire , en retrouvant Abou Haffan au même état qu'elle l'avoit laissé , c'est-à-dire , enseveli au milieu de la chambre. Levez-vous , lui dit-elle toujours en riant , & venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéïde. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui.

Abou Haffan se leva promptement , & se réjouit fort avec sa femme , en voyant la bourse & la piece de brocard.

Nouzhatoul-Aouadat étoit si aise d'avoir si bien réussi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la princesse , qu'elle ne pouvoit contenir sa joie. Ce n'est pas assez , dit-elle à son mari en riant : je veux faire la morte à mon tour , & voir si vous serez assez habile pour en tirer autant du calife que j'ai fait de Zobéïde.

Voilà justement le génie des femmes , reprit Abou Haffan ; on a bien raison de dire , qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles sont plus que les hommes , quoique le plus souvent elles ne fassent rien de

bien que par leur conseil. Il feroit beau voir que je n'en fisse pas au moins autant que vous auprès du calife, moi qui suis l'inventeur de la fourberie. Mais ne perdons pas le temps en discours inutiles : faites la morte comme moi, & vous verrez si je n'aurai pas le même succès.

Abou Hassan ensevelit sa femme, la mit au même endroit qu'il étoit, lui tourna les pieds du côté de la Mecque, & sortit de sa chambre tout en désordre, le turban mal accommodé, comme un homme qui est dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le calife qui tenoit alors un conseil particulier avec le grand-visir Giafar, & d'autres visirs en qui il avoit le plus de confiance. Il se présenta à la porte; & l'huissier qui savoit qu'il avoit les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laissoit couler en abondance, en se frappant la poitrine de l'autre à grands coups, avec des exclamations qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le calife, qui étoit accoutumé à voir Abou Hassan avec un visage toujours gai, & qui n'inspiroit que la joie, fut fort surpris de le voir paroître devant lui en un si triste état. Il interrompit l'attention qu'il donnoit à l'affaire dont on parloit dans son

conseil, pour lui demander la cause de sa douleur.

Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan, avec des sanglots & des soupirs réitérés, il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur, que celui qui fait le sujet de mon affliction: Que Dieu laisse vivre votre majesté sur le trône qu'elle remplit si glorieusement: Nouzhatoul-Aouadat qu'elle m'avoit donnée en mariage par sa bonté, pour passer le reste de mes jours avec elle... Hélas!

A cette exclamation, Abou Hassan fit semblant d'avoir le cœur si pressé, qu'il n'en dit pas davantage, & fondit en larmes.

Le calife qui comprit qu'Abou Hassan venoit lui annoncer la mort de sa femme, en parut extrêmement touché. Dieu lui fasse miséricorde, dit-il d'un air qui marquoit combien il la regrettoit; c'étoit une bonne esclave, & nous te l'avions donnée, Zobéïde & moi, dans l'intention de te faire plaisir; elle méritoit de vivre plus longtemps. Alors les larmes lui coulerent des yeux, & il fut obligé de prendre son mouchoir pour les essuyer.

La douleur d'Abou Hassan, & les larmes du calife attirerent celles du grand-visir Giafar, & des autres visirs. Ils pleurerent tous la mort de Nouzhatoul-Aouadat, qui,

de son côté étoit dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Hassan auroit réuffi.

Le calife eut la même pensée du mari, que Zobéïde avoit eue de la femme, & il s'imagina qu'il étoit peut-être la cause de sa mort. Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'est-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitements ? Ah ! je n'en fais aucun doute ? tu devois au moins avoir quelque considération pour la princesse Zobéïde, mon épouse, qui l'aimoit plus que ses autres esclaves, & qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnoissance.

Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan en faisant semblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, votre majesté peut-elle avoir un seul moment la pensée qu'Abou Hassan, qu'elle a comblé de ses graces & de ses bienfaits, & à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais osé aspirer, ait pu être capable d'une si grande ingratitude ? J'aimois Nouzhatoul-Aouadat, mon épouse, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avoit, & qui étoient cause que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendresse & tout l'amour qu'elle méritoit. Mais, seigneur, ajouta-t-il,

t-il, elle devoit mourir, & Dieu n'a pas voulu me laisser jouir plus long-temps d'un bonheur que je tenois des bontés de votre majesté & de Zobéide, sa chere épouse.

Enfin, Abou Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire qu'il eût fait fort mauvais ménage avec sa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit, & ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais étoit présent, & le calife lui commanda d'aller au trésor, & de donner à Abou Hassan une bourse de cent piéces de monnoie d'or avec une belle piéce de brocard. Abou Hassan se jeta aussi-tôt aux pieds du calife pour lui marquer sa reconnaissance, & le remercier de son présent. Suis le trésorier, lui dit le calife, la piéce de brocard est pour servir de drap mortuaire à ta défunte, & l'argent pour lui faire des obseques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour.

Abou Hassan ne répondit à ces paroles obligeantes du calife, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier, & aussi-tôt que la bourse & la piéce de brocard lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très-content & bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé

si promptement & si facilement de quoi suppléer à la nécessité où il s'étoit trouvé, & qui lui avoit causé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-Aouadat fatiguée d'avoir été si long-temps dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dit de quitter la triste situation où elle étoit. Aussi-tôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui : Hé bien, lui dit-elle, le calife a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zobéïde ?

Vous voyez, répondit Abou Hassan (en plaisantant & en lui montrant la bourse & la pièce de brocard), que je ne fais pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien, que vous la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie.

Abou Hassan cependant se doutoit bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des suites : c'est pourquoi il prévint sa femme autant qu'il put, sur tout ce qui pouroit en arriver, afin d'agir de concert, ajoutoit-il : Mieux nous réussirons à jeter le calife & Zobéïde dans quelque forte d'embarras, plus ils auront de plaisir à la fin; & peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. Cette dernière considération fut celle qui les encouragea

plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur seroit possible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenoit , le calife néanmoins dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéïde lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave , se leva peu de temps après le départ d'Abou Hassan , & remit le conseil à un autre jour. Le grand visir & les autres visirs prirent congé , & ils se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, le calife dit à Mesrour , chef des eunuques de son palais , qui étoit presque inséparable de sa personne , & qui d'ailleurs étoit de tous ses conseils : Suis-moi , & viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse , sur la mort de Nouzhatoul-Aouadat son esclave.

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéïde : quand le calife fut à la porte , il entr'ouvrit la portiere , & il apperçut la princesse assise sur un sofa, fort affligée , & les yeux encore tout baignés de larmes.

Le calife entra ; & en avançant vers Zobéïde : Madame , lui dit-il , il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prends part à votre affliction , puisque vous n'ignorez pas que je me fois aussi sensible à ce qui vous fait de la peine , que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir ; mais nous sommes

tous mortels, & nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-Aouadat, votre esclave fidelle, avoit véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime, & j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie; ainsi, Madame, si vous voulez m'en croire, & si vous m'aimez, vous vous consolerez de cette perte, & prendrez plus de soin d'une vie que vous savez m'être très-précieuse, & qui fait tout le bonheur de la mienne.

Si la princesse fut charmée des tendres sentimens qui accompagnoient le compliment du calife, elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle ne s'attendoit pas. Cette nouvelle la jetta dans une telle surprise, qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir répondre: son étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venoit d'apprendre, & lui ôtoit la parole. Elle se remit; & en la reprenant enfin: Commandeur des croyans, dit-elle d'un air & d'un ton qui marquoient encore son étonnement, je suis très-sensible à tous les tendres sentimens que vous marquez avoir pour moi; mais permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien

à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite santé : Dieu nous conserve vous & moi, seigneur ; si vous me voyez affligée, c'est de la mort d'Abou Hassan son mari, votre favori, que j'estimois autant par la considération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître, & qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais, seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort, & l'oubli que vous en témoignez en si peu de temps, après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent & me surprennent. Et cette insensibilité paroît davantage, par le change que vous me voulez donner, en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne.

Le calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave, & qui avoit sujet de le croire, par ce qu'il avoit vu & entendu, se mit à rire & à hauffer les épaules, d'entendre ainsi parler Zobéïde. Mesrour, dit-il en se tournant de son côté, & lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse ? N'est-il pas vrai que les dames ont quelquefois des absences d'esprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner ? Car enfin, tu as vu & entendu aussi-bien que moi. Et en se re-

tournant du côté de Zobéïde : Madame, lui dit-il, ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou Hassan, il se porte bien. Pleurez plutôt la mort de votre chere esclave : il n'y a qu'un moment que son mari est venu dans mon appartement tout en pleurs & dans une affliction qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de sa femme. Je lui ai fait donner une bourse de cent piéces d'or, avec une piéce de brocard, pour aider à le consoler & à faire les funérailles de la défunte. Mesrour que voilà, a été témoin de tout, & il vous dira la même chose.

Ce discours du calife ne parut pas à la princesse un discours sérieux; elle crut qu'il lui en vouloit faire accroire. Commandeur des croyans, reprit-elle, quoique ce soit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'est pas ici l'occasion de le faire. Ce que je vous dis, est très-sérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon esclave, mais de la mort d'Abou Hassan, son mari, dont je plains le sort, que vous devriez plaindre avec moi.

Et moi, Madame, repartit le calife en prenant son plus grand sérieux, je vous dis sans raillerie que vous vous trompez. C'est Nouzhatoul - Aouadat qui est morte, & Abou Hassan est vivant & plein de santé. Zobéïde fut piquée de la repartie sèche

du calife. Commandeur des croyans, repliqua-telle d'un ton vif, Dieu vous préserve de demeurer plus long-temps en cette erreur, vous me feriez croire que votre esprit ne seroit pas dans son assiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'est Abou Hassan qui est mort, & que Nouzbatoul-Aouadat, mon esclave, veuve du défunt, est pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle est sortie d'ici. Elle y étoit venue toute désolée, & dans un état qui seul auroit été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'auroit point appris, au milieu de mille sanglots, le juste sujet de son affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, & elles peuvent vous en rendre un témoignage assuré. Elles vous diront aussi que je lui ai fait présent d'une bourse de cent piéces d'or & d'une piéce de brocard; & la douleur que vous avez remarquée sur mon visage en entrant, étoit autant causée par la mort de son mari, que par la désolation où je venois de la voir. J'allois même envoyer vous faire mon compliment de condoléance dans le moment que vous êtes entré.

A ces paroles de Zobéide : Voilà, madame, une obstination bien étrange, s'écria le calife avec un grand éclat de rire; & moi je vous dis, continua-t-il en repre-

nant son sérieux, que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte. Non, vous dis-je, seigneur, reprit Zobéïde à l'instant, & aussi sérieusement, c'est Abou Hassan qui est mort : vous ne me ferez pas accroire ce qui n'est pas.

De colere, le feu monta au village du calife, il s'assit sur le sofa assez loin de la princesse; & en s'adressant à Mefrouz : Va voir tout-à-l'heure, lui dit-il, qui est mort de l'un ou de l'autre, & viens me dire incessamment ce qui en est. Quoique je sois très-certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que de m'opiniâtrer davantage sur une chose qui m'est parfaitement connue.

Le calife n'avoit pas achevé, que Mefrouz étoit parti. Vous verrez, continuait-il en adressant la parole à Zobéïde, dans un moment, qui a raison de vous ou de moi.

Pour moi, reprit Zobéïde, je fais bien que la raison est de mon côté; & vous verrez vous-même que c'est Abou Hassan qui est mort, comme je l'ai dit.

Et moi, repartit le calife, je suis si certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat, que je suis prêt de gager contre vous ce que vous voudrez, qu'elle n'est plus au monde, & qu'Abou Hassan se porte bien.

Ne pensez pas le prendre par-là, repliqua Zobéïde ; j'accepte la gageure. Je suis si persuadée de la mort d'Abou Hassan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il soit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma disposition, ni ce que j'aime le plus selon mon inclination ; vous n'avez qu'à choisir & à proposer, je m'y tiendrai, de quelque conséquence que la chose soit pour moi.

Puisque cela est ainsi, dit alors le calife, je gage donc mon jardin de délices, contre votre palais de peinture : l'un vaut bien l'autre. Il ne s'agit pas de savoir, reprit Zobéïde, si votre jardin vaut mieux que mon palais : nous n'en sommes pas là-dessus. Il s'agit que vous ayiez choisi ce qu'il vous a plu de ce qui m'appartient, pour équivalant de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens, & la gageure est arrêtée. Je ne ferai pas la première à m'en dédire, j'en prends Dieu à témoin. Le calife fit le même serment, & ils en demeurèrent là en attendant le retour de Mesrou.

Pendant que le calife & Zobéïde contes-toient si vivement & avec tant de chaleur sur la mort d'Abou Hassan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Hassan, qui avoit prévu leur démêlé sur ce sujet, étoit fort at-

tentif à tout ce qui pourroit en arriver. D'aussi loin qu'il apperçut Mesrour au travers de la jalousie contre laquelle il étoit assis en s'entretenant avec sa femme, & qu'il eut remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit aussi-tôt à quel dessein il étoit envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus, & de ne pas perdre de temps.

En effet ; le temps pressoit, & c'est tout ce qu'Abou Hassan put faire avant l'arrivée de Mesrour que d'ensevelir sa femme, & d'étendre sur elle la piece de brocard que le calife lui avoit fait donner. Ensuite il ouvrit la porte de son logis, & le visage triste & abattu, en tenant son mouchoir devant les yeux, il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé, que Mesrour se trouva dans sa chambre. Le spectacle funebre qu'il apperçut d'abord, lui donna une joie secrete par rapport à l'ordre dont le calife l'avoit chargé. Si-tôt qu'Abou Hassan l'apperçut, il s'avança au-devant de lui ; & en lui baissant la main par respect : Seigneur, dit-il en soupirant & en gémissant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvoit jamais m'arriver par la mort de Nouzhatoul-Aouadat ma chere épouse, que vous honoriez de vos bontés.

Mesrour fut attendri à ce discours, & il

ne lui fut pas possible de refuser quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le visage qui étoit à découvert; & en le laissant aller après l'avoir seulement entrevue : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un soupir profond; nous devons nous soumettre tous à sa volonté, & toute créature doit retourner à lui. Nouzhatoul-Aouadat ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton destin a été de bien peu de durée : Dieu te fasse miséricorde. Il se tourna ensuite du côté d'Abou Hassan qui fondoit en larmes : Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner. Zobéïde, toute ma bonne maîtresse qu'elle est, est dans ce cas-là. Elle a voulu soutenir au calife, que c'étoit vous qui étiez mort; & non votre femme : & quelque chose que le calife lui ait pu dire au contraire, pour la persuader, en lui assurant même la chose très-sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de cette vérité, & la lui confirmer; puisque, comme vous le savez, j'étois présent quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante, mais tout cela n'a servi de rien. Ils en sont même venus à des obstinations

l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, si le calife, pour convaincre Zobéide, ne s'étoit avisé de m'envoyer vers vous, pour en savoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réussir; car de quelque biais qu'on puisse prendre aujourd'hui les femmes, pour leur faire entendre les choses, elles sont d'une opiniâreté insurmontable, quand une fois elles sont prévenues d'un sentiment contraire.

Que Dieu conserve le commandeur des croyans dans la possession & dans le bon usage de son rare esprit, reprit Abou Haffan, toujours les larmes aux yeux, & avec des paroles entre-coupées de sanglots; vous voyez ce qui en est, & que je n'en ai pas imposé à sa majesté. Et plût à Dieu, s'écria-t-il, pour mieux dissimuler, que je n'eusse pas eu l'occasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste & si affligeante! Hélas! ajouta-t-il, je ne puis assez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui. Cela est vrai, reprit Mesrour; & je puis vous assurer que je prends beaucoup de part à votre affliction: mais enfin, il faut vous en consoler, & ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le calife; mais je vous demande en grâce, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps, que je ne sois revenu; car je veux

affister à son enterrement, & l'accompagner de mes prieres.

Mefrour étoit déjà sorti pour aller rendre compte de son message, quand Abou Hassan qui le conduisoit jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui faire. De crainte que Mefrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelque autre chose, il le conduisit de l'œil pendant quelque temps, & lorsqu'il le vit assez éloigné, il rentra chez lui; & en débarassant Nouzhatoul-Aouadat de tout ce qui l'enveloppoit: Voilà déjà, lui disoit-il, une nouvelle scene de jouée; mais je m'imagine bien que ce ne fera pas la dernière; & certainement la princesse Zobéïde ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mefrour, au contraire elle s'en moquera: elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi; ainsi nous devons nous attendre à quelque nouvel événement. Pendant ce discours d'Abou Hassan, Nouzhatoul-Aouadat eut le temps de reprendre ses habits; ils allerent tous deux se remettre sur le sofa contre la jalousie, pour tâcher de découvrir ce qui se passoit.

Cependant Mefrour arriva chez Zobéïde: il entra dans son cabinet en tiant, & en frappant des mains, comme un homme qui avoit quelque chose d'agréable à annoncer.

Le calife étoit naturellement impatient : il vouloit être éclairci promptement de cette affaire , d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la princesse ; c'est pourquoi dès qu'il vit Mesrour : Méchant esclave , s'écria-t-il , il n'est pas temps de rire : tu ne dis mot : parle hardiment : qui est mort du mari ou de la femme ?

Commandeur des croyans , répondit aussi-tôt Mesrour , en prenant un air sérieux , c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte , & Abou Hassan en est toujours aussi affligé , qu'il l'a paru tantôt devant votre majesté.

Sans donner le temps à Mesrour de poursuivre , le calife l'interrompit : Bonne nouvelle , s'écria-t-il avec un grand éclat de rire ; il n'y a qu'un moment que Zobéide ta maîtresse , avoit à elle le palais des peintures ; il est présentement à moi. Nous en avions fait la gageure contre mon jardin des délices , depuis que tu es parti ; ainsi tu ne pouvois me faire un plus grand plaisir , j'aurai soin de t'en récompenser. Mais laissons cela ; dis-moi de point en point ce que tu as vu.

Commandeur des croyans , poursuivit Mesrour , en arrivant chez Abou Hassan , je suis entré dans sa chambre qui étoit ouverte : je l'ai trouvé toujours très-affligé , & pleurant la mort de Nouzhatoul-Aoua-

dat sa femme. Il étoit assis près de la tête de la défunte, qui étoit ensevelie au milieu de la chambre, les pieds tournés du côté de la Mecque & couverte de la piece de brocard, dont votre majesté a tantôt fait présent à Abou Hassan. Après lui avoir témoigné la part que je prenois à sa douleur, je me suis approché; & en levant le drap mortuaire du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhatoul-Aouadat qui avoit déjà le visage enflé & tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Hassan à se consoler, & en me retirant, je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de sa femme, & que je le priois d'attendre à faire enlever le corps, que je fusse venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné.

Quand Mesrour eut achevé de faire son rapport : Je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le calife, en riant de tout son cœur; & je suis très-content de ton exactitude. Et en s'adressant à la princesse Zobéïde : Hé bien, madame, lui dit le calife, avez-vous encore quelque chose à dire contre une vérité si constante? Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat soit vivante, & qu'Abou Hassan soit mort; & n'avouez vous pas que vous avez perdu la gageure?

Zobéïde ne demeura nullement d'accord

que Mesfrou eût rapporté la vérité. Comment, seigneur, reprit-elle, vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte, à cet esclave ? C'est un impertinent qui ne fait ce qu'il dit : je ne suis ni aveugle ni insensée ; j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat dans sa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, & j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de son mari.

Madame, reprit Mesfrou, je vous jure par votre vie, & par la vie du commandeur des croyans, choses au monde qui me sont les plus chères, que Nouzhatoul-Aouadat est morte, & qu'Abou Hassan est vivant. Tu mens, esclave vil & méprisable, lui repliqua Zobéïde toute en colere ; & je veux te confondre tout-à-l'heure. Aussitôt elle appella ses femmes, en frappant des mains : elles entrèrent à l'instant en grand nombre : Venez ça, leur dit la princesse ; dites moi la vérité : Qui est la personne qui est venue me parler, peu de temps avant que le commandeur des croyans arrivât ici ? Les femmes répondirent toutes que c'étoit la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. Et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à sa trésoriere, que vous a-t-elle commandé de lui donner en se retirant ? Madame, répondit la trésoriere, j'ai donné à Nouzhatoul-Aouadat par l'ordre de votre ma-

jeffé, une bourse de cent piéces de monnoie d'or, & une piéce de brocard qu'elle a emportée avec elle. Hé bien, malheureux, esclave indigne, dit alors Zobéïde à Mesrouf, dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre ? Qui penfes-tu présentement que je doive croire, ou de toi ou de ma trésorier, & de mes autres femmes, & de moi-même ?

Mesrouf ne manquoit pas de raisons à opposer au discours de la princesse ; mais comme il craignoit de l'irriter encore davantage, il prit le parti de la retenue, & demeura dans le silence, bien convaincu pourtant par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-Aouadat étoit morte, & non pas Abou Haffan.

Pendant cette contestation entre Zobéïde & Mesrouf, le calife qui avoit vu les témoignages apportés de part & d'autre, dont chacun se faisoit fort, & toujours persuadé du contraire de ce que disoit la princesse, tant par ce qu'il avoit vu lui même en parlant à Abou Haffan, que par ce que Mesrouf venoit de lui rapporter, rioit de tout son cœur de voir que Zobéïde étoit si fort en colere contre Mesrouf. Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéïde, je ne fais pas qui est celui qui a dit que les femmes avoient quelquefois des absences

d'esprit; mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites voir qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Mesrour vient tout fraîchement de chez Abou Hassan, il vous dit qu'il a vu de ses propres yeux Nouzhatoul-Aouadat morte au milieu de la chambre, & Abou Hassan vivant assis auprès de la défunte; & nonobstant son témoignage, qu'on ne peut pas raisonnablement recuser, vous ne voulez pas le croire; c'est ce que je ne puis pas comprendre.

Zobéïde, sans vouloir entendre ce que le calife lui représentoit: Commandeur des croyans, reprit-elle, pardonnez-moi, si je vous tiens pour suspect: je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner, & pour pousser ma patience à bout. Et comme je m'apperçois que le rapport que Mesrour vous a fait, est un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi quelque personne de ma part chez Abou Hassan, pour savoir si je suis dans l'erreur.

Le calife y consentit, & la princesse chargea sa nourrice de cette importante commission: c'étoit une femme fort âgée, qui étoit toujours restée près de Zobéïde depuis son enfance, & qui étoit-là présente parmi les autres femmes. Nourrice, lui dit-elle, écoute: va-t-en chez Abou Haf-

san , ou plutôt chez Nouzhatoul-Aouadat , puisqu'Abou Hassan est mort ; tu vois quelle est ma dispute avec le commandeur des croyans & avec Mesrou : il n'est pas besoin de te rien dire davantage : éclaircis-moi de tout ; & si tu me rapportes une bonne nouvelle , il y aura un beau présent pour toi : va vite , & reviens incessamment.

La nourrice partit avec une grande joie du calife , qui étoit ravi de voir Zobéïde dans ces embarras ; mais Mesrou extrêmement mortifié de voir la princesse dans une si grande colere contre lui , cherchoit les moyens de l'appaiser , & de faire en sorte que le calife & Zobéïde fussent également contents de lui. C'est pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéïde prenoit le parti d'envoyer sa nourrice chez Abou Hassan parce qu'il étoit persuadé que le rapport qu'elle lui feroit , ne manqueroit pas de se trouver conforme au sien , & qu'il serviroit à le justifier & à le remettre dans ses bonnes graces.

Abou Hassan cependant qui étoit toujours en sentinelle à la jalousie , apperçut la nourrice d'assez loin : il comprit d'abord que c'étoit un message de la part de Zobéïde. Il appella sa femme ; & sans hésiter un moment sur le parti qu'ils avoient à prendre : Voilà , lui dit-il , la nourrice de

la princesse, qui vient pour s'informer de la vérité; c'est à moi à faire encore le mort à mon tour.

Tout étoit préparé : Nouzhatoul-Aouadat ensevelit Abou Hassan promptement, jetta par-dessus lui la piece de brocard que Zobéïde lui avoit donnée, & lui mit son turban sur le visage : la nourrice dans l'empressement où elle étoit de s'acquitter de sa commission, étoit venue d'un assez bon pas. En entrant dans la chambre, elle aperçut Nouzhatoul-Aouadat assise à la tête d'Abou Hassan, toute échevelée & toute en pleurs, qui se fraploit les joues & la poitrine, en jettant de grands cris.

Elle s'approcha de la fausse veuve : Ma chere Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimoit si tendrement. Ah, bonne mere, interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez quelle est ma disgrâce, & de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Hassan que Zobéïde ma chere maîtresse & la vôtre, & le commandeur des croyans, m'avoient donné pour mari ! Abou Hassan mon cher époux, s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait, pour m'avoir abandonnée si promptement ! N'ai-je pas toujours suivi

vos volontés plutôt que les miennes? Hélas! que deviendra la pauvre Nouzhatoul-Aouadat.

La nourrice étoit dans une surprise extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avoit rapporté au calife : Ce visage noir de Meïrou, s'écria-t-elle avec exclamation, en élevant les mains, mériteroit bien que Dieu le confondît d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse & le commandeur des croyans, par un mensonge aussi infigne que celui qu'il leur a fait. Il faut, ma fille, dit-elle, en s'adressant à Nouzhatoul-Aouadat, que je vous dise la méchanceté & l'imposture de ce vilain Meïrou, qui a soutenu à notre bonne maîtresse, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte, & qu'Abou Hassan étoit vivant.

Hélas, ma bonne mere, s'écria alors Nouzhatoul-Aouadat, plût à Dieu qu'il eût dit vrai! je ne serois pas dans l'affliction où vous me voyez, & je ne pleurerois pas un époux qui m'étoit si cher. En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes, & elle marqua une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs & de ses cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'assit auprès d'elle,

& en les accompagnant des siennes, elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou Hassan, souleva un peu son turban, & lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnoître. Ah ! pauvre Abou Hassan, dit-elle, en le recouvrant aussi-tôt, je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde ! Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat ; si je pouvois vous tenir compagnie plus long-temps, je le ferois de bon cœur ; mais je ne puis m'arrêter davantage ; mon devoir me presse d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge, en lui assurant même avec serment que vous étiez morte.

A peine la nourrice de Zobéïde eut fermé la porte en sortant, que Nouzhatoul-Aouadat, qui jugeoit bien qu'elle ne reviendrait pas, tant elle avoit hâte de rejoindre la princesse, essuya ses larmes, débarrassa au plutôt Abou Hassan de tout ce qui étoit autour de lui, & ils allèrent tous deux reprendre leurs places sur le sofa contre la jaloufie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie ; toujours prêts de se tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéïde cependant, malgré sa grande vieillesse, avoit pressé le pas en revenant, encore plus qu'elle n'avoit

fait en allant. Le plaisir de porter à la princesse une bonne nouvelle , & plus encore l'espérance d'une bonne récompense , la firent arriver en peu de temps : elle entra dans le cabinet de la princesse presque hors d'haleine ; & en lui rendant compte de sa commission , elle raconta naïvement à Zobéïde tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobéïde écouta le rapport de la nourrice avec un plaisir des plus sensibles , & elle le fit bien voir ; car dès qu'elle eut achevé , elle dit à sa nourrice d'un ton qui marquoit gain de cause : Raconte donc la même chose au commandeur des croyans , qui nous regarde comme dépourvues de bon sens , & qui , avec cela , voudroit nous faire accroire que nous n'avons aucun sentiment de religion , & que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant esclave noir , qui a l'insolence de me soutenir une chose qui n'est pas , & que je fais mieux que lui.

Mefrour qui s'étoit attendu que le voyage de la nourrice & le rapport qu'elle feroit , lui seroient favorables , fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réussi tout au contraire. D'ailleurs il se trouvoit piqué au vif de l'excès de la colere que Zobéïde avoit contre lui , pour un fait dont il se croyoit plus certain qu'aucun autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir occasion de s'en expliquer librement avec la nourrice , plutôt

qu'avec la princesse, à laquelle il n'osoit répondre, de crainte de perdre le respect. Vieille sans dents, dit-il à la nourrice sans aucun ménagement, tu es une menteuse; il n'est rien de tout ce que tu dis: j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat étendue morte au milieu de sa chambre.

Tu es un menteur, & un insigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton insultant, d'oser soutenir une telle fausseté, à moi qui sors de chez Abou-Hassan que j'ai vu étendu mort, qui viens de quitter sa femme pleine de vie.

Je ne suis pas un imposteur, repartit Mesrour; c'est toi qui cherches à nous jeter dans l'erreur.

Voilà une grande effronterie, repliqua la nourrice d'oser me démentir ainsi en présence de leurs majestés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer.

Nourrice, repartit encore Mesrour, tu ferois mieux de ne point parler; tu rades.

Zobéïde ne put supporter ce manquement de respect dans Mesrour, qui sans aucun égard, traitoit sa nourrice si injurieusement en sa présence. Ainsi, sans donner le temps à sa nourrice de répondre à cette injure atroce: Commandeur des croyans, dit-elle au calife, je vous demande

mande justice contre cette insolence qui ne vous regarde pas moins que moi. Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit, le reste fut étouffé par les larmes.

Le calife qui avoit entendu toute cette contestation, la trouva fort embarrassante; il avoit beau rêver, il ne savoit que penser de toutes ces contrariétés. La princesse de son côté, aussi-bien que Mesrour, la nourrice & les femmes esclaves qui étoient là présentes, ne savoit que croire de cette aventure, & gardoient le silence. Le calife enfin prit la parole: Madame, dit-il, en s'adressant à Zobéide, je vois bien que nous sommes tous des menteurs, moi le premier, toi Mesrour, & toi nourrice: au moins il ne paroît pas que l'un soit plus croyable que l'autre; ainsi levons-nous, & allons nous-mêmes sur les lieux reconnoître de quel côté est la vérité; je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, & de nous mettre l'esprit en repos.

En disant ces paroles, le calife se leva, la princesse le suivit, & Mesrour, en marchant devant, pour ouvrir la portiere: Commandeur des croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre majesté ait prit ce parti; & j'en aurai une bien plus grande, quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas

qu'elle raconté, puisque cette expression a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtresse, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'est pas véritable.

La nourrice ne demeura pas sans réplique : Tais-toi, visage noir, reprit-elle ; il n'y a ici personne que toi qui puisse raconter.

Zobéide qui étoit extraordinairement outrée contre Mesrour, ne put souffrir qu'il vînt encore à la charge contre sa nourrice. Elle prit encore son parti : Méchant esclave, lui dit-elle, quoi que tu puisses dire, je maintiens que ma nourrice a dit la vérité ; pour toi, je ne te regarde que comme un menteur,

Madame, reprit Mesrour, si la nourrice est si fortement assurée que Nouzhatoul-Aouadat est vivante, & qu'Abou Hassan est mort, qu'elle gage donc quelque chose contre moi, elle n'oseroit.

La nourrice fut prompté à la répartie : Je Pose si bien, lui dit-elle, que je te prends au mot ; voyons si tu oseras t'en dédire.

Mesrour ne se dédit pas de sa parole, ils gagerent, la nourrice & lui, en présence du calife & de la princesse, une pièce de brocard d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un & de l'autre.

L'appartement d'où le calife & Zobéide

fortirent , quoiqu'assez éloigné , étoit néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou Hassan & de Nouzhatoul-Aouadat. Abou Hassan qui les apperçut venir , précédés de Mesrour , & suivis de la nourrice & de la foule des femmes de Zobéïde , en avertit aussi-tôt sa femme , en lui disant qu'il étoit le plus trompé du monde , s'il n'alloient être honorés de leur visite. Nouzhatoul-Aouadat regarda aussi par la jalousie , & elle vit la même chose. Quoique son mari l'eût avertie d'avance que cela pourroit arriver , elle en fut néanmoins fort surprise : Que ferons-nous , s'écria-t-elle ? nous sommes perdus.

Point du tout , ne craignez rien , reprit Abou Hassan d'un sang froid ; avez-vous déjà oublié ce que nous avons dit là-dessus ? faisons seulement les morts , vous & moi , comme nous l'avons déjà fait séparément , & comme nous en sommes convenus , & vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent , nous serons accommodés avant qu'ils soient à la porte.

En effet , Abou Hassan & sa femme prirent le parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut possible , & en cet état , après qu'ils se furent mis au milieu de la chambre , l'un près de l'autre , couverts chacun de leur pièce de brocard , ils attendirent en paix

la belle compagnie qui leur venoit rendre visite.

Cette illustre compagnie arriva enfin : Mesrour ouvrit la porte , & le calife & Zobéïde entrèrent dans la chambre , suivis de tous leurs gens. Ils furent fort surpris , & ils demeurèrent comme immobiles à la vue du spectacle funebre qui se présentoit à leurs yeux. Chacun ne savoit que penser d'un tel événement. Zobéïde enfin rompit le silence : Hélas ! dit-elle au calife , ils sont morts tous deux ? Vous avez tant fait , continua-t-elle en regardant le calife & Mesrour , à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chere esclave étoit morte , qu'elle l'est en effet , & sans doute ce sera de douleur d'avoir perdu son mari. Dites plutôt , madame , répondit le calife prévenu du contraire , que Nouzhatoul-Aouadat est morte la première , & que c'est le pauvre Abou Hassan qui a succombé à son affliction d'avoir vu mourir sa femme votre chere esclave , ainsi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure ; & que votre palais de peintures est à moi tout de bon.

Et moi , repartit Zobéïde animée par la contradiction du calife , je soutiens que vous avez perdu vous-même , & que votre jardin des délices m'appartient. Abou Hassan est mort le premier , puisque ma

nourrice vous a dit comme à moi, qu'elle a vu sa femme vivante qui pleuroit son mari mort.

Cette contestation du calife & de Zobéïde en attira une autre : Mefrour & la nourrice étoient dans le même cas ; ils avoient aussi gagé , & chacun prétendoit avoir gagné. La dispute s'échauffoit violemment , & le chef des eunuques avec la nourrice étoient prêts d'en venir à de grosses injures.

Enfin le calife , en réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé , convenoit tacitement que Zobéïde n'avoit pas moins de raison que lui , de soutenir qu'elle avoit gagné. Dans le chagrin où il étoit de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure , il s'avança près des deux corps morts , & s'assit du côté de la tête , en cherchant lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire sur Zobéïde. Oui , s'écria-t-il un moment après , je jure par le saint nom de Dieu , que je donnerai mille pièces d'or de ma monnoie à celui qui me dira qui est mort le premier des deux.

A peine le calife eut achevé ces dernières paroles , qu'il entendit une voix de dessous le brocard qui couvroit Abou Hassan , qui lui cria : Commandeur des croyans , c'est moi qui suis mort le premier ; donnez-moi les mille pièces d'or. Et en même-

temps il vit Abou Hassan qui se débarrassoit de la piece de brocard qui le couvroit, & qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se développa de même; & alla pour se jeter aux pieds de Zobéïde, en se couvrant de sa piece de brocard par bienséance; mais Zobéïde fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étoient là présents. La princesse enfin revenue de sa peur, se trouva dans une joie inexprimable de voir sa chere esclave resuscitée presque dans le moment qu'elle étoit inconsolable de l'avoir vue morte. Ah, méchante, s'écria-t-elle, tu es cause que j'ai bien souffert pour l'amour de toi en plus d'une maniere! je te le pardonne cependant de bon cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte.

Le calife, de son côté, n'avoit pas pris la chose si à cœur; loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Hassan, il pensa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux se débarrasser de tout ce qui les entourait, & en entendant Abou Hassan demander très-sérieusement les mille pieces d'or qu'il avoit promises à celui qui lui diroit qui étoit mort le premier. Quoi, donc, Abou Hassan, lui dit le calife en éclatant encore de rire, as-tu donc conspiré à me faire mourir à force de rire? & d'où t'est venue la pensée de nous surpren-

dre ainsi Zobeïde & moi par un endroit sur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi ?

Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan, je vais le déclarer sans dissimulation. Votre majesté fait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donnée, n'a point ralenti en moi cette passion ; au contraire, j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles dispositions, votre majesté jugera facilement que quand nous aurions eu un trésor aussi grand que la mer, avec tous ceux de votre majesté, nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin ; c'est aussi ce qui nous est arrivé. Depuis que nous sommes ensemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler sur les libéralités de votre majesté. Ce matin, après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé qu'en le satisfaisant, & en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous restoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé, & les résolutions de mieux faire à l'avenir sont venues en foule occuper notre esprit & nos pensées ; nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés ensuite. Enfin, la honte de nous voir réduits à un si triste état, & de n'oser le déclarer

à votre majesté, nous a fait imaginer ce moyen de suppléer à nos besoins, en vous divertissant par cette petite tromperie que nous prions votre majesté de vouloir bien nous pardonner.

Le calife & Zobéïde furent fort contents de la sincérité d'Abou Hassan ; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'étoit passé ; au contraire, Zobéïde, qui avoit toujours pris la chose très-sérieusement, ne put s'empêcher de rire à son tour en songeant à tout ce qu'Abou Hassan avoit imaginé pour réussir dans son dessein. Le calife qui n'avoit presque pas cessé de rire, tant cette imagination lui paroïssoit singulière : Suivez moi l'un & l'autre, dit-il à Abou Hassan & à sa femme en se levant ; je veux vous faire donner les milles piéces d'or que je vous ai promises, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts.

Commandeur des croyans, reprit Zobéïde, contentez-vous, je vous prie, de faire donner ces milles piéces d'or à Abou Hassan ; vous les devez à lui seul : pour ce qui regarde sa femme, j'en fais mon affaire. En même-temps elle commanda à sa trésorière qui l'accompagnoit, de faire donner aussi mille piéces d'or à Nouzhatoul-Aouadat, pour lui marquer de son côté la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moyen, Abou Haffan & Nouzhatoul-Aouadat, sa chere femme, conserverent long-temps les bonnes graces du calife Haroun Alraschid & de Zobéide son épouse, & acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours.

La sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou Haffan, avoit promis au sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinarzade, sa sœur, ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour de tenir sa parole, & que le sultan lui avoit témoigné qu'il étoit prêt de l'entendre. Aussi-tôt Scheherazade, sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit en ces termes :

HISTOIRE

D'Aladdin, ou la Lampe merveilleuse.

SIRE, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très-riche & d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avoit un tailleur nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnoit.

Mustafa le tailleur étoit fort pauvre, & son travail lui produisoit à peine de quoi le faire subsister lui & sa femme, & un fils que Dieu leur avoit donné.

Le fils, qui se nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une maniere très-négligée, & qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuses. Il étoit méchant, opiniâtre, désobéissant à son pere & à sa mere. Si-tôt qu'il fut un peu grand, ses parents ne le purent retenir à la maison; il sortoit dès le matin, & il passoit les journées à jouer dans les rues & dans les places publiques, avec de petits vagabonds qui étoient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son pere, qui n'étoit pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien, le prit en sa boutique, & commença à lui montrer de quelle maniere il devoit manier l'aiguille; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtement, il ne fut pas possible au pere de fixer l'esprit volage de son fils; il ne put le contraindre à se contenir, & à demeurer assidu & attaché au travail, comme il le souhaitoit. Si-tôt que Mustafa avoit le dos tourné, Aladdin s'échappoit, & il ne revenoit plus de tout le jour. Le pere le châtoit, mais Aladdin étoit incorrigible; & à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son

libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine ; & le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir, lui causa une maladie si opiniâtre , qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mere d'Aladdin qui vit que son fils ne prenoit pas le chemin d'apprendre le métier de son pere , ferma la boutique , & fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier , pour l'aider à subsister , elle & son fils , avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un pere , & qui se soucioit si peu de sa mere , qu'il avoit même la hardiesse de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faisoit , s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de son âge , & ne cessoit de jouer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans , sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit , & sans faire réflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette situation , lorsqu'un jour qu'il jouoit au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds , selon sa coutume , un étranger qui passoit par cette place , s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un magicien insigne , que les auteurs qui ont écrit cette histoire,

nous font connoître sous le non de magicien africain : c'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers, qu'il étoit véritablement d'Afrique, & qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien africain, qui se connoissoit en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui étoit absolument nécessaire pour l'exécution de ce qui avoit fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, de ce qu'il étoit & de son inclination. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitoit, il s'approcha du jeune homme; & en le tirant à part à quelques pas de ses camarades: Mon fils, lui demanda-t-il, votre pere ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur? Oui, monsieur, répondit Aladdin; mais il y a longtems qu'il est mort.

A ces paroles, le magicien africain se jeta au col d'Aladdin, l'embrassa & le baïsa par plusieurs fois les larmes aux yeux, accompagnées de soupirs. Aladdin qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avoit de pleurer. Ah! mon fils, s'écria le magicien africain, comment pourrois-je m'en empêcher? je suis votre oncle, & votre pere étoit mon bon frere. Il y a plusieurs années que je suis en voyage; & dans le moment que j'arrive ici avec l'espérance de le revoir, & de lui donner de

la joie de mon retour , vous m'apprenez qu'il est mort : je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendois. Mais ce qui soulage un peu mon affliction , c'est que , autant que je puis m'en souvenir , je reconnois ses traits sur votre visage , & je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. Il demanda à Aladdin , en mettant la main à la bourse , où demouroit sa mere. Aussi-tôt Aladdin satisfit à sa demande , & le magicien afriquain lui donna en même-temps une poignée de menue monnoie , en lui disant : Mon fils , allez trouver votre mere , faites-lui bien mes compliments , & dites-lui que j'irai la voir demain , si le temps me le permet , pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frere a vécu si long-temps , & où il a fini ses jours.

Dès que le magicien afriquain eut laissé le neveu qu'il venoit de se faire lui-même , Aladdin courut chez sa mere , bien joyeux de l'argent que son oncle venoit de lui donner. Ma mere , lui dit-il en arrivant , je vous prie de me dire si j'ai un oncle. Non , mon fils , lui répondit la mere , vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre pere ni du mien. Je viens cependant , reprit Aladdin , de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon pere , puisqu'il étoit

son frere , à ce qu'il m'a assuré ; il s'est même mis à pleurer & à m'embrasser quand je lui ai dit que mon pere étoit mort. Et pour marque que je dis la vérité , ajouta-t-il en lui montrant la monnoie qu'il avoit reçue , voilà ce qu'il m'a donné : il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part , & de vous dire que demain , s'il en a le temps , il viendra vous saluer , pour voir en même temps la maison où mon pere a vécu , & où il est mort. Mon fils , repartit la mere , il est vrai que votre pere avoit un frere ; mais il y a long-temps qu'il est mort , & je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre. Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien africain.

Le lendemain le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois , comme il jouoit dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfants. Il l'embrassa , comme il avoit fait le jour précédent ; & en lui mettant deux pieces d'or dans la main , il lui dit : Mon fils , portez cela à votre mere , & dites-lui que j'irai la voir ce soir & qu'elle achete de quoi souper , afin que nous mangions ensemble ; mais auparavant enseignez-moi où je trouverai la maison. Il la lui enseigna , & le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pieces d'or à sa mere ; & dès qu'il lui eut dit quelle étoit

l'intention de son oncle , elle sortit pour les aller employer , & revint avec de bonnes provision : & comme elle étoit dépourvue d'une bonne partie de la vaisselle dont elle avoit besoin , elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper ; & sur le soir , dès que tout fut prêt , elle dit à Aladdin : Mon fils , votre oncle ne fait peut-être pas où est notre maison ; allez au-devant de lui & l'amenez , si vous le voyez.

Quoiqu'Aladdin eût enseigné la maison au magicien afriquain , il étoit prêt néanmoins de sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit , & il reconnut le magicien afriquain , qui entra chargé de bouteilles de vin & de plusieurs sortes de fruits qu'il apportoit pour le souper.

Après que le magicien afriquain eut mis ce qu'il apportoit , entre les mains d'Aladdin , il salua sa mere , & il la pria de lui montrer la place où son frere Mustafa avoit coutume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra ; & aussi-tôt il se prosterna , & il baissa cette place plusieurs fois les larmes aux yeux , en s'écriant : Mon pauvre frere , que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à temps pour vous embrasser encore une fois avant votre mort ! Quoique la mere d'Aladdin l'en priât , jamais il ne voulut s'asseoir à la même place : Non dit-il , je

m'en garderai bien ; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que si je suis privé de la satisfaction de l'y voir en personne, comme pere d'une famille qui m'est si chere, je puisse au moins l'y regarder, comme s'il étoit présent. La mere d'Aladdin ne le pressa pas davantage, & elle le laissa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien afriquain se fut assis à la place qu'il lui avoit plu de choisir, il commença de s'entretenir avec la mere d'Aladdin: Ma bonne sœur, lui disoit-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frere Mustafa d'heureuse mémoire ; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien aussi bien que celui de feu mon frere. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Egypte, & séjourné dans les plus belles villes de ces pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. A la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque'éloigné qu'il soit du pays de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parents & de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un desir si efficace de revoir le mien & de venir embrasser mon cher frere, pendant que je me sentoie

encore assez de force & de courage pour entreprendre un si long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs, & à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obstacles que j'ai rencontrés, & de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici; je vous dirai seulement que rien ne m'a mortifié & affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frere que j'avois toujours aimé, & que j'aimois d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu votre fils, & c'est ce qui me l'a fait distinguer par-dessus tous les autres enfants avec lesquels il étoit. Il a pu vous dire de quelle maniere j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'étoit plus au monde; mais il faut louer Dieu de toutes choses: je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables.

Le magicien afriquain, qui s'apperçut que la mere d'Aladdin s'attendrissoit sur le souvenir de son mari, en renouvelant sa douleur, changea de discours; & en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom. Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. Eh bien, Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous? Savez-vous quel que métier.

A cette demande Aladdin baissa les yeux, & fut déconcerté; mais sa mere, en prenant la parole: Aladdin, dit-elle, est un fainéant; son pere a fait tout son possible, pendant qu'il vivoit, pour lui apprendre son métier, & il n'a pu en venir à bout, & depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire, & ce que je lui répète chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond, & passer tout son temps à jouer avec les enfants, comme vous l'avez vu, sans considérer qu'il n'est plus enfant: & si vous ne lui en faites honneur, & qu'il n'en profite pas, je désespere que jamais il puisse rien valoir. Il fait que son pere n'a laissé aucun bien; & il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi je suis résolue de lui fermer la porte un de ces jours, & de l'envoyer en chercher ailleurs.

Après que la mere d'Aladdin eut achevé ces paroles en fondant en larmes, le magicien afriquain dit à Aladdin: Cela n'est pas bien, mon neveu, il faut songer à vous aider vous-même, & à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes; voyez s'il n'y en a pas quelqu'un pour lequel vous ayiez inclination plutôt que pour un autre; peut-être que celui de votre pere

vous déplaît, & que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne dissimulez point ici vos sentiments, je ne cherche qu'à vous aider. Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien : Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, & que vous vouliez être honnête homme, je vous leverai une boutique garnie de riches étoffes & de toiles fines ; vous vous mettrez en état de les vendre ; & de l'argent que vous en ferez, vous en achèterez d'autres marchandises, & de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, & dites-moi franchement ce que vous en pensez ; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse.

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaçoit d'autant plus, qu'il avoit assez de connoissance pour s'être apperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étoient propres & fréquentées, & que les marchands étoient bien habillés & fort considérés. Il marqua au magicien africain, qu'il regardoit comme son oncle, que son penchant étoit plutôt de ce côté-là que d'aucun autre, & qu'il lui seroit obligé toute sa vie du bien qu'il vouloit lui faire. Puisque cette profession vous agrée, reprit le magicien africain, je vous menerai demain avec moi, & je

vous ferai habiller proprement & richement, conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville ; & après demain nous songerons à vous lever une boutique de la maniere que je l'entends.

La mere d'Aladdin, qui n'avoit pas cru jusqu'alors que le magicien afriquain fût frere de son mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettoit de faire à son fils. Elle le remercia de ses bonnes intentions ; & après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisoit espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas, & jusqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la mere & du fils, & se retira.

Le lendemain matin, le magicien afriquain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa le tailleur, comme il l'avoit promis: il prit Aladdin avec lui, & il le mena chez un gros marchand qui ne vendoit que des habits tout faits, de toutes sortes de belles étoffes, pour les différents âges & conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin ; & après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisoient davantage, & rejeté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : Mon neveu, choi-

sissez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin, charmé des libéralités de son nouvel oncle, en choisit un; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devoit l'accompagner, & paya le tout sans marchander.

Lorsqu'Aladdin se vit ainsi habillé magnifiquement depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les remerciements imaginables; & le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, & de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étoient les boutiques des riches marchands: & quand il fut dans la rue où étoient les boutiques des plus riches étoffes & des toiles fines, il dit à Aladdin: Comme vous serez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez, & qu'ils vous connoissent. Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles & les plus grandes, le conduisit dans les khans où logeoient les marchands étrangers, & dans tous les endroits du palais du sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arriverent dans le khan, où le magicien avoit pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avoit commencé de faire

connoissance depuis son arrivée, & qu'il avoit assemblés exprès pour les bien régaler, & leur donner en même-temps la connoissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour s'en retourner; mais le magicien afriquain ne voulut pas le laisser aller seul, & le reconduisit lui-même chez sa mere. Dès qu'elle eut apperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie; & elle ne cessoit de donner mille bénédictions au magicien qui avoit fait une si grande dépense pour son enfant. Généreux parent, lui dit-elle, je ne fais comment vous remercier de votre libéralité; je fais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, & qu'il en seroit indigne, s'il n'en étoit reconnoissant, & s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si distingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon ame, & je vous souhaite une vie assez longue, pour être témoin de la reconnoissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils.

Aladdin, reprit le magicien afriquain, est un bon enfant; il m'écoute assez, & je crois que nous en ferons quelque chose

de bon. Je suis fâché d'une chose ; de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'est jour de vendredi, les boutiques seront fermées, & il n'y aura pas lieu de songer à en louer une & à la garnir, pendant que les marchands ne penseront qu'à se divertir. Ainsi nous remettrons l'affaire à samedi : mais je viendrai demain le prendre, & je le menerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissements qu'on y prend. Il n'a été jusqu'à présent qu'avec des enfants, il faut qu'il voye des hommes. Le magicien afriquain prit enfin congé de la mere & du fils, & se retira. Aladdin cependant qui étoit déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, se fit encore un plaisir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En effet, jamais il n'étoit sorti hors des portes, & jamais il n'avoit vu les environs, qui étoient d'une grande beauté & très-agréables.

Aladdin se leva & s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir quand son oncle viendrait le prendre. Après avoir attendu long-temps, à ce qu'il lui sembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte, & se tenir sur le pas, pour voir s'il ne se verroit point. Dès qu'il l'aperçut, il en

avertit sa mere ; & en prenant congé d'elle , il ferma la porte , & courut à lui pour le joindre.

Le magicien afriquain fit beaucoup de caresses à Aladdin , quand il le vit. Al-lons , mon cher enfant , lui dit-il d'un air riant , je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses. Il le mena par une porte qui conduisoit à de grandes & belles mai-sons , ou plutôt à des palais magnifiques qui avoient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étoient libres. A chaque palais qu'ils rencontroient , il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau ; & Alad-din , en le prévenant , quand un autre se présentoit : Mon oncle , disoit-il , en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. Cependant ils avançoient toujours plus avant dans la campagne ; & le rusé magicien qui avoit envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avoit dans la tête , prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin , qui recevoit une très-belle eau par un muffle de lion de bronze , & feignit qu'il étoit las , afin de faire reposer Aladdin. Mon neveu , lui dit-il , vous devez être fatigué aussi-bien que moi ; reposons-nous ici pour reprendre des forces ; nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade.

Quand ils furent assis , le magicien afri-
quain

quain tira d'un linge attaché à la ceinture, des gâteaux & plusieurs sortes de fruits dont il avoit fait provision, & il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui & Aladdin; & à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seroient le plus à son goût. Pendant ce petit repas, il entretenit son prétendu neveu de plusieurs enseignemens qui tendoient à l'exhorter de se détacher de la fréquentation des enfans, & de s'approcher plutôt des hommes sages & prudents, de les écouter, & de profiter de leurs entretiens. Bientôt, lui disoit-il, vous serez homme comme eux, & vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choses à leur exemple. Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils se levèrent, & ils poursuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient séparés les uns des autres que par des petits fossés qui en marquoient les limites, mais qui n'en empêchoient pas la communication: la bonne foi faisoit que les citoyens de cette capitale n'apportoient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de se nuire. Insensiblement le magicien africain mena Aladdin assez loin au-delà des jardins, & le fit traverser des campagnes qui le conduisirent jusqu'assez près des montagnes.

Aladdin, qui de sa vie n'avoit fait tant de chemin, se sentit fort fatigué d'une si longue marche. Mon oncle, dit-il au magicien afriquain, où allons-nous? Nous avons laissé les jardins bien loin derriere nous, & je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus, je ne fais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir, il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas; & quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu, après vous en être approché de si près. Aladdin se laissa persuader, & le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes histoires amusantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux, & la fatigue plus supportable.

Ils arriverent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre & à-peu-près égales, séparées par un vallon de très-peu de largeur. C'étoit-là cet endroit remarquable où le magicien afriquain avoit voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand dessein qui l'avoit fait venir de l'extrémité de l'Afrique jusqu'à la Chine. Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin; je veux vous faire voir ici des choses ex-

traordinaires & inconnues à tous les mortels : & quand vous les aurez vues, vous me remercirez d'avoir été témoin de tant de merveilles que personne au monde n'aura vues que vous. Pendant que je vais battre le fusil, amassez de toutes les broussailles que vous voyez, celles qui seront les plus seches, afin d'allumer du feu.

Il y avoit une si grande quantité de ces broussailles, qu'Aladdin en eut bientôt fait un amas plus que suffisant, dans le temps que le magicien allumoit l'allumette. Il y mit le feu ; & dans le moment que les broussailles s'enflammerent, le magicien-afriquain y jetta d'un parfum qu'il avoit tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaisse, qu'il détourna de côté & d'autre, en prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment, la terre trembla un peu, & s'ouvrit en cet endroit devant le magicien & Aladdin, & fit voir à découvert une pierre d'environ un pied & demi en quarré, & d'environ un pied de profondeur, posée horisontalement, avec un anneau de bronze scellé dans le milieu, pour s'en servir à la lever. Aladdin effrayé de tout ce qui se passoit à ses yeux, eut peur, & il voulut prendre la fuite. Mais il étoit nécessaire à ce mystere, & le magicien le retint & le gronda fort.

en lui donnant un soufflet si fortement appliqué, qu'il le jeta par terre, & que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, comme il y parut par le sang qui en sortit. Le pauvre Aladdin tout tremblant, & les larmes aux yeux: Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez si rudement? J'ai mes raisons pour le faire, lui répondit le magicien. Je suis votre oncle, qui vous tient présentement lieu de pere, & vous ne devez pas me repliquer. Mais, mon enfant, ajouta-t-il en se radoucissant, ne craignez rien, je ne demande autre chose de vous, que vous m'obéissiez exactement, si vous voulez bien profiter & vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. Ces belles promesses du magicien calmèrent un peu la crainte & le ressentiment d'Aladdin: & lorsque le magicien le vit entièrement rassuré: Vous avez vu, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum & des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc présentement que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné, & qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands rois du monde. Cela est si vrai, qu'il n'y a personne au monde que vous à qui il soit permis de toucher cette

Pierre, & de la lever pour y entrer: il n'est même défendu d'y toucher, & de mettre le pied dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela, il faut que vous exécutiez de point-en point ce que je vous dirai, sans y manquer: la chose est de grande conséquence & pour vous & pour moi.

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit & de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au magicien de ce trésor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit passé. Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il? commandez, je suis tout prêt d'obéir. Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien africain en l'embrassant, que vous ayiez pris ce parti; venez, approchez-vous, prenez cet anneau, & levez la pierre. Mais, mon oncle, reprit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la lever; il faut donc que vous m'aidiez. Non, répartit le magicien africain, vous n'avez pas besoin de mon aide, & nous ne ferions rien vous & moi si je vous aidais: il faut que vous la leviez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père & de votre grand-père, en tenant l'anneau, & levez, vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. Aladdin fit comme le magicien lui avoit dit; il leva la pierre avec facilité, & il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte & des degrés pour descendre plus bas. Mon fils, dit alors le magicien africain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez dans ce caveau; quand vous serez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté & partagé en trois grandes salles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droite & à gauche quatre vases de bronze grands comme des cuves, pleins d'or & d'argent; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première salle, levez votre robe, & ferrez-la bien autour de vous. Quand vous y serez entré, passez à la seconde sans vous arrêter, & de-là à la troisième aussi sans vous arrêter. Sur toutes choses, gardez-vous bien d'approcher des murs, & d'y toucher même avec votre robe; car si vous y touchiez, vous mourriez sur le champ. C'est pour cela que je vous ai dit de la tenir serrée autour de vous. Au bout de la troisième salle, il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux arbres, tous chargés de fruits; marchez tout droit, & traversez ce jardin par un chemin qui vous mènera à un escalier de cinquante marches pour

monter sur une terrasse. Quand vous serez sur la terrasse, vous verrez devant vous une niche, & dans la niche, une lampe allumée; prenez la lampe, éteignez-la; & quand vous aurez jetté le lumignon & versé la liqueur, mettez-la dans votre sein, & apportez-la moi; ne craignez pas de gâter votre habit; la liqueur n'est pas de l'huile, & la lampe sera sèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie, vous pouvez en cueillir autant que vous en voudrez; cela ne vous est pas défendu.

En achevant ces paroles, le magicien africain tira un anneau qu'il avoit au doigt, & il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui disant que c'étoit un préservatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en observant bien tout ce qu'il venoit de lui prescrire. Allez, mon enfant, lui dit-il après cette instruction, descendez hardiment, nous allons être riches l'un & l'autre pour toute notre vie.

Aladdin sauta légèrement dans le caveau, & il descendit jusqu'au bas des degrés: il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avoit fait la description: il passa au travers avec d'autant plus de précaution, qu'il appréhendoit de mourir s'il manquoit à observer soigneusement ce qui lui avoit été prescrit. Il traversa le jardin sans

s'arrêter, monta sur la terrasse, prit la lampe allumée dans la niche, jeta le lumignon & la liqueur; & en la voyant sans humidité comme le magicien le lui avoit dit, il la mit dans son sein; il descendit de la terrasse, & il s'arrêta dans le jardin à en considérer les fruits qu'il n'avoit vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargés de fruits extraordinaires; chaque arbre en portoit de différentes couleurs; il y en avoit de blancs, de luisants & transparents comme le crystal, de rouges, les uns plus chargés, les autres moins; de verts, de bleus, de violets, de tirant sur le jaune, & de plusieurs autres sortes de couleurs. Les blancs étoient des perles; les luisants & transparents, des diamants; les rouges les plus foncés, des rubis; les autres moins foncés, des rubis balais; les verts, des émeraudes; les bleus, des turquoises; les violets, des améthystes; ceux qui tiroient sur le jaune, des saphirs; & ainsi des autres: & ces fruits étoient tous d'une grosseur & d'une perfection à quoi on n'avoit encore vu rien de pareil dans le monde. Aladdin qui n'en connoissoit ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étoient pas de son goût, comme l'eussent été des figues, des raisins, & les autres fruits excellents qui sont communs dans la Chine. Aussi n'étoit-

il pas encore dans un âge à en connoître le prix ; il s'imagina que tous ces fruits n'étoient que du verre coloré, & qu'ils ne valaient pas davantage. La diversité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté & la grosseur extraordinaire de chaque fruit, lui donna envie d'en cueillir de toutes les sortes. En effet, il en prit plusieurs de chaque couleur, & il en emplit ses deux poches, & deux bourses toutes neuves que le magicien lui avoit achetées, avec l'habit dont il lui avoit fait présent, afin qu'il n'eût rien que de neuf ; & comme les deux bourses ne pouvoient tenir dans ses poches qui étoient déjà pleines, il les attachâ de chaque côté à sa ceinture ; il en enveloppa même dans les plis de sa ceinture, qui étoit d'une étoffe de soie ample & à plusieurs tours, & il les accommoda de manière qu'ils ne pouvoient pas tomber ; il n'oublia pas aussi d'en fourrer dans son sein, entre la robe & la chemise autour de lui.

Aladdin, ainsi chargé de tant de richesses, sans le savoir, reprit en diligence le chemin des trois salles, pour ne pas faire attendre trop long-temps le magicien africain ; & après avoir passé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit descendu, & se présenta à l'entrée du caveau où le magicien

afriquain l'attendoit avec impatience. Aussitôt qu'Aladdin l'aperçut : Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. Le magicien africain lui dit : Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourroit vous embarrasser. Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas ; je vous la donnerai dès que je serai monté. Le magicien africain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau ; & Aladdin qui avoit embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtés, refusa absolument de la donner, qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien africain, au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable : il jetta un peu de son parfum sur le feu qu'il avoit eu soin d'entretenir ; & à peine eût-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servoit à fermer l'entrée du caveau, se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, au même état qu'elle étoit à l'arrivée du magicien africain & d'Aladdin.

Il est certain que le magicien africain n'étoit pas frere de Mustafa le tailleur, comme il s'en étoit vanté, ni par conséquent oncle d'Aladdin. Il étoit véritablement d'Afrique, & il y étoit né ; & comme

L'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que par-tout ailleurs, il s'y étoit appliqué dès sa jeunesse ; & après quarante années ou environ d'enchante-ments, d'opérations de géomance, de suf-fumigation & de lecture de livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir qu'il y avoit dans le monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendroit plus puissant qu'aucun monarque de l'univers, s'il pouvoit en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance, il avoit connu que cette lampe étoit dans un lieu souterrain au milieu de la Chine, à l'endroit & avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il étoit parti de l'extrémité de l'Afrique, comme nous l'avons dit ; & après un voyage long & pénible, il étoit arrivé à la ville qui étoit si voisine du trésor ; mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avoit connoissance, il ne lui étoit pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en personne dans le lieu souterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y descendît, l'allât prendre, & la lui mît entre les mains ; c'est pourquoi il s'étoit adressé à Aladdin qui lui avoit paru un jeune enfant sans conséquence, & très-propre à lui rendre ce service qu'il attendoit de lui, bien résolu, dès

qu'il auroit la lampe dans les mains, de faire la dernière suffumigation que nous avons dite, & de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'effet que nous avons vu, & sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice & à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin, & l'autorité qu'il avoit prise sur lui, n'avoient pour but que de l'accoutumer à le craindre & à lui obéir exactement; afin que lorsqu'il lui demanderoit cette fameuse lampe magique, il la lui donnât aussitôt; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit proposé. Enfin il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il contesloit plus longtemps avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, & ne rendît public ce qu'il vouloit tenir très-caché.

Quand le magicien africain vit ses grandes & belles espérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique; c'est ce qu'il fit dès le même jour. Il prit sa route par des détours pour ne pas rentrer dans la ville d'où il étoit sorti avec Aladdin. Il avoit à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvoient l'avoir vu se promener avec cet enfant, & revenir sans lui.

Selon toutes les apparences , on ne devoit plus entendre parler d'Aladdin ; mais celui-là même qui avoit cru le perdre pour jamais , n'avoit pas fait attention qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit servir à le sauver. En effet , ce fut cet anneau qui fut cause du salut d'Aladdin , qui n'en savoit nullement la vertu ; & il est étonnant que cette perte , jointe à celle de la lampe , n'ait pas jetté ce magicien dans le dernier désespoir. Mais les magiciens sont si accoutumés aux disgraces & aux événements contraires à leurs souhaits , qu'ils ne cessent tant qu'ils vivent , de se repaître de fumée , de chimeres & de visions.

Aladdin qui ne s'attendoit pas à la méchanceté de son faux oncle , après les caresses & le bien qu'il lui avoit fait , fut dans un étonnement qu'il est plus aisé d'imaginer que de représenter par des paroles. Quand il se vit enterré tout vif , il appella mille fois son oncle , en criant qu'il étoit prêt de lui donner la lampe ; mais ses cris étoient inutiles , & il n'y avoit plus moyen d'être entendu ; ainsi il demeura dans les ténèbres & dans l'obscurité. Enfin , après avoir donné quelque relâche à ses larmes , il descendit jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avoit déjà passé ; mais le mur qui s'étoit ouvert par enchantement ,

s'étoit refermé & rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite & à gauche par plusieurs fois, & il ne trouve plus de porte : il redouble ses cris & ses pleurs, & il s'assit sur les degrés du caveau, sans espoir de revoir jamais la lumière, & avec la triste certitude au contraire de passer des ténèbres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, sans manger & sans boire : le troisieme jour enfin en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant ; & avec une résignation entiere à la volonté de Dieu, il s'écria : *Il n'y a de force & de puissance qu'en Dieu, le haut, le grand.* Dans cette action de mains jointes, il frotta sans y penser, l'anneau que le magicien africain lui avoit mis au doigt, & dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Aussi-tôt un génie d'une figure énorme & d'un regard épouvantable s'éleva devant lui comme de dessous la terre, jusqu'à ce qu'il atteignît de la tête à la voûte, & dit à Aladdin ces paroles : *Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres esclaves de l'anneau.*

En tout autre temps & en toute autre occasion, Aladdin qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de

frayeur, & perdre la parole à la vue d'une figure si extraordinaire ; mais occupé uniquement du danger présent où il étoit, il répondit sans hésiter : Qui que tu sois, fais-moi sortir de ce lieu, si tu en as le pouvoir. A peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, & qu'il se trouva hors du caveau, & à l'endroit justement où le magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui étoit demeuré si long-temps dans les ténèbres les plus épaisses, ait eu d'abord de la peine à soutenir le grand jour : il y accoutuma ses yeux peu à peu ; & en regardant autour de lui, il fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière il se trouvoit si subitement hors de ses entrailles ; il n'y eut que la place où les broussailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à peu près où étoit le caveau. Ensuite, en se tournant du côté de la ville, il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnoient, il reconnut le chemin par où le magicien afriquain l'avoit amené. Il le reprit en rendant graces à Dieu de se revoir une autre fois au monde après avoir desespéré d'y revenir jamais. Il arriva jusqu'à la ville, & se traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez sa mere, la joie de la revoir, jointe à la foiblesse dans laquelle

il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui causerent un évanouissement qui dura quelque temps. Sa mere qui l'avoit déjà pleuré comme perdu ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ses soins pour le faire revenir. Il revint enfin de son évanouissement ; & les premieres paroles qu'il prononça, furent celles-ci : Ma mere, avant toute chose, je vous prie de me donner à manger ; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce soit. Sa mere lui apporta ce qu'elle avoit, & en le mettant devant lui : Mon fils, lui dit-elle, ne vous pressez pas ; cela est dangereux ; mangez peu-à-peu & à votre aise, & ménagez-vous dans le grand besoin que vous en avez ; je ne veux pas même que vous me parliez : vous aurez assez de temps pour me raconter ce qui vous est arrivé, quand vous serez bien rétabli. Je suis toute consolée de vous revoir, après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi, & toutes les peines que je me suis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il étoit nuit, & que vous n'étiez pas revenu à la maison.

Aladdin suivit le conseil de sa mere, il mangea tranquillement & peu-à-peu, & il but à proportion. Quand il eut achevé : Ma mere, dit il, j'aurois de grandes plaintes à vous faire sur ce que vous m'avez aban-

donné avec tant de facilité à la discrétion d'un homme qui avoit dessein de me perdre, & qui tient à l'heure que je vous parle, ma mort si certaine, qu'il ne doute pas, ou que je ne suis plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour; mais vous avez cru qu'il étoit mon oncle, & je l'ai cru comme vous. Eh pouvions-nous avoir d'autre pensée d'un homme qui m'accabloit de caresses & de biens, & qui me faisoit tant d'autres promesses avantageuses? sachez, ma mere, que ce n'est qu'un traître, un méchant, un fourbe; il ne m'a fait tant de bien & tant de promesses, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit proposé de me perdre, comme je l'ai dit, sans que ni vous ni moi nous puissions en deviner la cause. De mon côté, je puis assurer que je ne lui ai donné aucun sujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidele que vous allez entendre de tout ce qui s'est passé depuis que je me suis séparé de vous, jusqu'à l'exécution de son pernicieux dessein.

Aladdin commença à raconter à sa mere tout ce qui lui étoit arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il étoit venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais & les jardins qui étoient hors de la ville; ce qui lui arriva dans le chemin, jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se

devoit opérer le grand prodige du magicien : comment avec un parfum jetté dans du feu & quelques paroles magiques, la terre s'étoit ouverte en un instant, & avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisoit à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avoit reçu du magicien, & de quelle maniere, après s'être un peu radouci, il l'avoit engagé par de grandes promesses, & en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avoit vu en passant & en repassant dans les trois salles, dans le jardin & sur la terrasse où il avoit pris la lampe merveilleuse; qu'il montra à sa mere en la retirant de son sein aussi-bien que les fruits transparents & de différentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en s'en retournant, auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mere, & dont elle fit peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuses, dont l'éclat brillant comme le soleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire juger de leur grand prix; mais la mere d'Aladdin n'avoit pas sur cela plus de connoissance que son fils. Elle avoit été élevée dans une condition très-médiocre, & son mari n'avoit pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes de pierreries. D'ail-

leurs elle n'en avoit jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines; ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur, & bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs; ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel il étoit assis. Il acheva le récit de son aventure, en lui disant, que comme il fut revenu, & qu'il se fut présenté à l'entrée du caveau, prêt à en sortir, sur le refus qu'il avoit fait au magicien de lui donner la lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée du caveau s'étoit refermée en un instant, par la force du parfum que le magicien avoit jetté sur le feu qu'il n'avoit pas laissé éteindre, & des paroles qu'il avoit prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes, en lui représentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorsqu'il s'étoit vu enterré tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment qu'il en étoit sorti, & que pour ainsi dire il étoit revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage, dit-il à sa mere, le reste vous est connu. Voilà enfin quelle a été mon aventure, & quel est le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu.

La mere d'Aladdin eut la patience d'entendre ce récit merveilleux & surprenant, & en même-temps si affligeant pour une mere qui aimoit son fils tendrement, malgré ses défauts, sans l'interrompre. Dans les endroits néanmoins les plus touchants, & qui faisoient connoître davantage la perfidie du magicien afriquain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le détestoit, par les marques de son indignation; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur : elle l'appella traître, perfide, barbare, assassin, trompeur, magicien, ennemi & destructeur du genre humain. Oui, mon fils, ajouta-t-elle, c'est un magicien, & les magiciens sont des pestes publiques; ils ont commerce avec les démons par leurs enchantements & par leurs forcelleries. Béni soit Dieu, qui n'a pas voulu que sa méchanceté insigne eût son effet entier contre vous : vous devez bien le remercier de la grace qu'il vous a faite; la mort vous étoit inévitable, si vous ne vous fussiez souvenu de lui, & que vous n'eussiez imploré son secours. Elle dit encore beaucoup de choses, en détestant toujours la trahison que le magicien avoit faite à son fils; mais en parlant elle s'apperçut qu'Aladdin, qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit besoin de repos. Elle le fit coucher, &

peu de temps après elle se coucha aussi.

Aladdin, qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avoit été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, & ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva; & la première chose qu'il dit à sa mere, ce fut qu'il avoit besoin de manger, & qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeuner. Hélas, mon fils, lui répondit sa mere, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner, vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avoit dans la maison; mais donnez-vous un peu de patience, je ne ferai pas long-temps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain & quelque chose pour notre dîné. Ma mere, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, & donnez-moi la lampe que j'apportai hier; j'irai la vendre, & l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeuner & dîner, & peut-être de quoi souper.

La mere d'Aladdin prit la lampe où elle l'avoit mise. La voilà, dit-elle à son fils, mais elle est bien sale; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. Elle prit de l'eau & un peu de sable fin pour la nettoyer; mais

à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux & d'une grandeur gigantesque s'éleva & parut devant elle, & lui dit d'une voix tonnante : *Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir, comme ton esclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres esclaves de la lampe.*

La mere d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre : sa vue n'avoit pu foutenir la figure hideuse & épouvantable du génie ; & sa frayeur avoit été si grande dès les premières paroles qu'il avoit prononcées, qu'elle étoit tombée évanouie.

Aladdin qui avoit déjà eu une apparition à-peu-près semblable dans le caveau, sans perdre de temps ni le jugement, se faisit promptement de la lampe, & en suppléant au défaut de sa mere, il répondit pour elle d'un ton ferme. *J'ai faim, dit-il au génie, apportez-moi de quoi manger.* Le génie disparut, & un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portoit sur sa tête, avec douze plats couverts de même métal, pleins d'excellents mets arrangés dessus, avec six grands pains blancs comme neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, & deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, & aussi-tôt il disparut.

Cela se fit en si peu de temps, que la mere d'Aladdin n'étoit pas encore revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin, qui avoit déjà commencé de lui jeter de l'eau sur le visage, sans effet, se mit en devoir de recommencer, pour la faire revenir; mais soit que les esprits qui s'étoient dissipés, se fussent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le génie venoit d'apporter, y eût contribué quelque chose, elle revint dans le moment. Ma mere, lui dit Aladdin, cela n'est rien; levez-vous, & venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur; & en même-temps de quoi satisfaire au grand besoin que j'ai de manger : ne laissons pas refroidir de si bons mets, & mangeons.

La mere d'Aladdin fut extrêmement surprise quand elle vit le grand bassin, les douze plats, les six pains, les deux bouteilles & les deux tasses, & qu'elle sentit l'odeur délicieuse qui exhaloit de tous ces plats. Mon fils, demanda-t-elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, & à qui sommes-nous redevables d'une si grande libéralité? le sultan auroit-il eu connoissance de notre pauvreté, & auroit-il eu compassion de nous? Ma mere, reprit Aladdin, mettons-nous à table & mangeons, vous en avez besoin aussi-bien que moi; je vous

le dirai quand nous aurons déjeûné. Ils se mirent à table, & ils mangerent avec d'autant plus d'appétit, que la mere & le fils ne s'étoient jamais trouvés à une table si bien fournie.

Pendant le repas, la mere d'Aladdin ne pouvoit se lasser de regarder & d'admirer le bassin & les plats, quoiqu'elle ne fût pas trop distinctement s'ils étoient d'argent ou d'une autre matiere, tant elle étoit peu accoutumée à en voir de pareils; & , à proprement parler, sans avoir égard à leur valeur, qui lui étoit inconnue, il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admiration, & son fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoissance qu'elle.

Aladdin & sa mere, qui ne croyoient faire qu'un simple déjeûné, se trouverent encore à table à l'heure du dîné : des mets si excellents les avoient mis en appétit ; & pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de joindre les deux repas ensemble, & de n'en pas faire à deux fois. Le double repas étant fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mere d'Aladdin eut deffervi & mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. Aladdin, lui dit-elle,

elle , j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'étoit passé entre le génie & lui pendant son évanouissement , jusqu'à ce qu'elle fut revenue à elle.

La mere d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du discours de son fils & de l'apparition du génie : Mais , mon fils , reprit-elle , que voulez-vous dire avec vos génies ? jamais , depuis que je suis au monde , je n'ai entendu dire que personne de ma connoissance en eût vu. Par quelle aventure ce vilain génie est il venu se présenter à moi ? Pourquoi s'est-il adressé à moi & non pas à vous , à qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor ?

Ma mere , repartit Aladdin , le génie qui vient de vous apparôître n'est pas le même qui m'est apparu ; ils se ressemblent en quelque maniere par leur grandeur de géant , mais ils sont entièrement différens par leurs mines & par leur habillement : aussi sont-ils à différens maîtres. Si vous vous en souvenez , celui que j'ai vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au doigt , & celui que vous venez de voir s'est dit esclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me semble en effet que vous

vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler.

Quoi, s'écria la mere d'Aladdin, c'est donc votre lampe qui est cause que ce maudit génie s'est adressé à moi plutôt qu'à vous ? Ah ! mon fils, ôtez-la de devant mes yeux & la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je consens plutôt qu'elle soit jettée ou vendue, que de courir le risque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferez aussi de l'anneau : il ne faut pas avoir commerce avec des génies ; ce sont des démons, & notre prophete l'a dit.

Ma mere, avec votre permission, reprit Aladdin, je me garderai bien présentement de vendre, comme j'étois près de le faire tantôt, une lampe qui va nous être si utile à vous & à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer ? Il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir & nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce n'étoit pas sans raison que mon faux & méchant oncle s'étoit donné tant de mouvements & avoit entrepris un si long & pénible voyage, puisque c'étoit pour parvenir à la possession de cette lampe merveilleuse, qu'il avoit préférée à tout l'or & l'argent qu'il savoit être dans les salles, & que j'ai vu moi-même, comme il m'en avoit averti. Il

savoit trop bien le mérite & la valeur de cette lampe, pour me demander autre chose d'un trésor si riche : puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit sans éclat, & qui ne nous attire pas l'envie & la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, & la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en fera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'anneau, je ne saurois aussi me résoudre à le jeter : sans cet anneau vous ne m'eussiez jamais revu ; & si je vivois à l'heure qu'il est, ce ne seroit peut-être que pour peu de moments. Vous me permettrez donc de le garder, & de le porter toujours au doigt bien précieusement ; qui fait s'il ne m'arrivera pas quelque autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer ? Comme le raisonnement d'Aladdin paroïsoit assez juste, sa mère n'eut rien à y repliquer. Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez ; pour moi je ne voudrois pas avoir affaire avec des génies : je vous déclare que je m'en lave les mains, & que je ne vous en parlerai pas davantage.

Le lendemain au soir après le souper, il ne resta rien de la bonne provision que le

génie avoit apportée. Le jour suivant, Aladdin qui ne vouloit pas attendre que la faim le pressât, prit un des plats d'argent sous sa robe, & sortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif qu'il rencontra dans son chemin : il le tira à l'écart ; & en lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter.

Le juif rusé & adroit, prend le plat, l'examine ; & il n'eut pas plutôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimoit. Aladdin qui n'en connoissoit pas la valeur, & qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandise, se contenta de lui dire qu'il savoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, & qu'il s'en rapportoit à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il étoit de savoir si Aladdin en connoissoit la matière & la valeur, il tira de sa bourse une pièce d'or qui ne faisoit au plus que la soixante-deuxième partie de la valeur du plat, & il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement, & dès qu'il l'eut dans la main, il se retira si promptement, que le juif, non content du gain exorbitant qu'il faisoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, & qu'il auroit pu lui en donner beaucoup moins.

Il fut sur le point de courir après le jeune-homme , pour tâcher de retirer quelque chose de sa piece d'or ; mais Aladdin couroit , & il étoit déjà si loin , qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin s'en retournant chez sa mere , s'arrêta à la boutique d'un boulanger , chez qui il fit la provision de pain pour sa mere & pour lui , & qu'il paya sur sa piece d'or , que le boulanger lui changea. En arrivant il donna le reste à sa mere , qui alla au marché acheter les autres provisions nécessaires pour vivre eux deux pendant quelques jours.

Ils continuerent ainsi à vivre de ménage , c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre jusqu'au douzieme , de la même maniere qu'il avoit fait la premiere , à mesure que l'argent venoit à manquer dans la maison. Le juif qui avoit donné une piece d'or du premier , n'osa lui offrir moins des autres , de crainte de perdre une si bonne aubaine : il les paya tous sur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépensé , Aladdin eut recours au bassin , qui pesoit lui seul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à son marchand ordinaire , mais son grand poids l'en empêcha : il fut donc obligé d'aller chercher le juif qu'il amena chez sa mere ; & le juif , après avoir examiné le poids du bassin , lui

compta sur le champ dix pieces d'or , dont Aladdin se contenta.

Tant que les dix piece d'or durerent , elles furent employées à la dépense journaliere de la maison. Aladdin cependant , accoutumé à une vie oisive , s'étoit abstenu de jouer avec les jeunes gens de son âge , depuis son aventure avec le magicien africain. Il passoit les journées à se promener , ou à s'entretenir avec des gens avec lesquels il avoit fait connoissance. Quelquefois il s'arrêtoit dans les boutiques des gros marchands , où il prêtoit l'oreille aux entretiens des gens de distinction qui s'y arrêtoient , ou qui s'y trouvoient comme à une espee de rendez-vous ; & ces entretiens peu-à-peu lui donnerent quelque teinture de la connoissance du monde.

Quand il ne resta plus rien des dix pieces d'or , Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main , chercha le même endroit que sa mere avoit touché ; & comme il l'eût reconnu à l'impression que le sable y avoit laissée , il la frotta comme elle avoit fait , & aussi-tôt le même génie qui s'étoit déjà fait voir , se présenta devant lui ; mais comme Aladdin avoit frotté la lampe plus légèrement que sa mere , il lui parla aussi d'un ton plus radouci : *Que veux-tu ?* lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant , *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave , &*

de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & les autres esclaves de la lampe comme moi. Aladdin lui dit : J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. Le génie disparut, & peu de temps après il reparut, chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avoit apporté la première fois : il le posa sur le sofa, & dans le moment il disparut.

La mere d'Aladdin, avertie du dessein de son fils, étoit partie exprès pour quelque affaire, afin de ne se pas trouver dans la maison dans le temps de l'apparition du génie. Elle rentra peu de temps après, vit la table & le buffet très-bien garnis, & demeura presque aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe, qu'elle l'avoit été la première fois. Aladdin & sa mere se mirent à table ; & après le repas il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivants.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maison ni pain ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, & alla chercher le juif qu'il connoissoit, pour le lui vendre. En y allant il passa devant la boutique d'un orfevre respectable par sa vieillesse, honnête homme, & d'une grande probité. L'orfevre qui l'apperçut, l'appella & le fit entrer : Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vu passer plusieurs fois, chargé comme vous l'êtes à présent, vous

joindre à un tel juif, & repasser peu de temps après sans être chargé. Je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez : mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur, & même plus trompeur que les autres juifs, & que personne de ceux qui le connoissent ne veut avoir affaire à lui. Au reste, ce que je vous dis ici n'est que pour vous faire plaisir ; si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement, & qu'il soit à vendre, je vous en donnerai fidèlement son juste prix, si cela me convient, sinon je vous adresserai à d'autres marchands qui ne nous tromperont pas.

L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le tira de dessous sa robe, & le montra à l'orfevre. Le vieillard qui connut d'abord que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en avoit vendu de semblables au juif, & combien il les lui avoit payés. Aladdin lui dit naïvement qu'il en avoit vendu douze, & qu'il n'avoit reçu du juif qu'une piece d'or de chacun. Ah, le voleur, s'écria l'orfevre ! Mon fils, ajouta-t-il, ce qui est fait est fait ; il n'y faut plus penser : mais en vous faisant voir ce que vaut votre plat, qui est du meilleur argent dont nous nous servions dans nos boutiques, vous connoîtrez combien le juif vous a trompé.

L'orfevre prit la balance , il pesa le plat ; & après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit qu'un marc d'argent , combien il valoit , & ses subdivisions ; il lui fit remarquer que suivant le poids du plat il valoit soixante-douze pieces d'or , qu'il lui compta sur le champ en espèces : Voilà , dit-il , la juste valeur de votre plat ; si vous en doutez , vous pouvez vous adresser à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira ; & s'il vous dit qu'il vaut davantage , je vous promets de vous en payer le double ; nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons ; & c'est ce que les juifs les plus équitables ne font pas.

Aladdin remercia bien fort l'orfevre du bon conseil qu'il venoit de lui donner , & dont il tiroit déjà un si grand avantage : dans la suite il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats , aussi bien que le bassin , dont la juste valeur lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoique Aladdin & sa mere eussent une source intarissable d'argent en leur lampe , pour s'en procurer tant qu'ils voudroient , dès qu'il viendroit à leur manquer , ils continuerent néanmoins de vivre toujours avec la même frugalité qu'auparavant , à la réserve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement & pour le pourvoir des commodités nécessaires dans leur petit mé-

nage. Sa mère de son côté ne prenoit la dépense de ses habits, que sur ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats & du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avoit vendus à l'orfevre, devoit leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisoit de la lampe de temps en temps.

Dans cet intervalle, Aladdin qui ne manquoit pas de se trouver avec beaucoup d'affiduité au rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or & d'argent, d'étoffes de soie, de toiles les plus fines, & de jouailleries, & qui se mêloit quelquefois dans leurs conversations, acheva de se former, & prit insensiblement toutes les manières du beau monde. Ce fut particulièrement chez les jouailliers qu'il fut détrompé de la pensée qu'il avoit que les fruits transparents qu'il avoit cueillis dans le jardin où il étoit allé prendre la lampe, n'étoient que du verre coloré, & qu'il apprit que c'étoient des pierres de grand prix. A force de voir vendre & acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connoissance & le prix; & comme il n'en voyoit pas de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il

comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardés comme des bagatelles, il possédoit un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler-à personne, pas même à sa mere ; & il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la suite qu'il s'éleva.

Un jour en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sultan, de fermer les boutiques & les portes des maisons, & de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour (1), fille du sultan, fût passée pour aller au bain, & qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert ; mais il ne le pouvoit qu'en se mettant dans quelque maison de connoissance, & à travers d'une jalousie ; ce qui ne le contentoit pas, parce que la princesse, selon la coutume, devoit avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour se satisfaire, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit ; il alla se placer derriere la porte du bain, qui étoit disposée de maniere qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

(1) C'est-à-dire, pleine lune des pleines lunes,

Aladdin n'attendit pas long-temps : la princesse parut , & il la vit venir au travers d'une fente assez grande pour voir sans être vu ; elle étoit accompagnée d'une grande foule de ses femmes & d'eunuques qui marchaient sur les côtés & à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain , elle ôta le voile qui lui couvrait le visage , & qui la gênoit beaucoup ; & de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise , qu'elle venoit droit à lui.

Jusqu'à ce moment Aladdin n'avoit pas vu d'autres femmes le visage découvert , que sa mere qui étoit âgée , & qui n'avoit jamais eu d'assez beaux traits , pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles : il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté surprenante ; mais quelques paroles qu'on employe pour relever le mérite d'une beauté , jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour , il perdit la pensée qu'il avoit que toutes les femmes dussent ressembler à peu-près à sa mere ; ses sentiments se trouverent bien différents , & son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venoit de le charmer. En effet , la princesse étoit la plus belle brune que l'on pût

voir au monde: elle avoit les yeux grands, à fleur de tête, vifs & brillants, le regard doux & modeste, le nez d'une juste proportion & sans défaut, la bouche petite, les lèvres vermeilles & toutes charmantes par leur agréable symmétrie: en un mot, tous les traits de son visage étoient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui & presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étoient inconnues: avec toutes ces perfections, la princesse avoit encore une riche taille, un port & un air majestueux, qui à la voir seulement, lui attiroient le respect qui lui étoit dû.

Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit & comme en extase, en retraçant & en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il étoit charmé & pénétré jusqu'au fond du cœur: il rentra enfin en lui-même; & en considérant que la princesse étoit passée, & qu'il garderoit inutilement son poste pour la revoir à la sortie du bain, puisqu'elle devoit lui tourner le dos & être voilée, il prit le parti de l'abandonner & de se retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put si bien cacher son trouble & son inquiétude, que sa mere ne s'en apperçût; elle

fut surprise de le voir ainsi triste & rêveur contre son ordinaire ; elle lui demanda s'il lui étoit arrivé quelque chose, ou s'il se trouvoit indisposé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, & il s'assit négligemment sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image charmante de la princesse Badroulboudour. Sa mere qui préparoit le soupé, ne le pressa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le servit près de lui sur le sofa, & se mit à table ; mais comme elle s'aperçut que son fils n'y faisoit aucune attention, elle l'avertit de manger, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de situation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baissés, & avec un silence si profond qu'il ne fut pas possible à sa mere de tirer de lui la moindre parole sur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le sujet d'un changement si extraordinaire.

Après le soupé elle voulut recommencer à lui demander le sujet d'une si grande mélancolie ; mais elle ne put en rien savoir, & il prit le parti de s'aller coucher, plutôt que de donner à sa mere la moindre satisfaction sur cela.

Sans examiner comment Aladdin épris de la beauté & des charmes de la princesse

Badroulboudour, passa la nuit, nous remarquerons seulement que le lendemain, comme il étoit assis sur le sofa vis-à-vis de sa mere qui filoit du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes : Ma mere, dit-il, je romps le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville, il vous a fait de la peine, & je m'en suis bien apperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, & je ne le suis pas encore ; mais je ne puis vous dire ce que je sentoís, & ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne fais pas bien quel est ce mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre, ne vous le fasse connoître.

On n'a pas su dans ce quartier, continua Aladdin, & ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du sultan, alla au bain l'après-dînée. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques & de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû, & lui laisser les chemins libres dans les rues par où elle devoit passer. Comme je n'étois pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert, me fit naître la pensée d'aller me placer derriere la porte du bain, en faisant ré-

flexion qu'il pouvoit arriver qu'elle ôteroit son voile quand elle seroit prête d'y entrer. Vous savez la disposition de la porte, & vous pouvez juger vous-même que je devois la voir à mon aise, si ce que je m'étois imaginé, arrivoit. En effet, elle ôta son voile en entrant, & j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse, avec la plus grande satisfaction du monde. Voilà, ma mere, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, & le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurois vous l'exprimer ; & comme ma passion vive & ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour, ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan.

La mere d'Aladdin avoit écouté le discours de son fils avec assez d'attention jusqu'à ces dernieres paroles ; mais quand elle eut entendu que son dessein étoit de faire demander la princesse Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre, mais en l'interrompant encore : Eh ! mon fils, lui dit-elle, à quoi pensez-vous ? il faut que vous

ayiez perdu l'esprit, pour me tenir un pareil discours.

Ma mere, reprit Aladdin, je puis vous affurer que je n'ai pas perdu l'esprit, je suis dans mon bon sens. J'ai prévu les reproches de folie & d'extravagance que vous me faites, & ceux que vous pourriez me faire, mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution est prise de faire demander au sultan la princesse Badroulboudour en mariage.

En vérité, mon fils, repartit la mere très-sérieusement, je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement; & quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sultan. Par vous-même, repliqua aussi-tôt le fils sans hésiter. Par moi, s'écria la mere d'un air de surprise & d'étonnement! & au sultan? Ah! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise. Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale, & d'une mere dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée? Savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en

mariage même à des fils de sultans qui n'ont pas l'espérance de regner un jour comme eux.

Ma mere , repliqua Aladdin , je vous ai déjà dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire , & je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter ; vos discours ni vos remontrances ne me feront pas changer de sentiments. Je vous ai dit que je ferois demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise : c'est une grace que je vous demande avec tout le respect que je vous dois , & je vous supplie de ne me la pas refuser , à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois.

La mere d'Aladdin se trouva fort embarrassée , quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistoit dans un dessein si éloigné du bon sens. Mon fils , lui dit-elle encore , je suis votre mere , & comme une bonne mere qui vous ai mis au monde , il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état & au vôtre , que je ne sois prête de faire pour l'amour de vous. S'il s'agissoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voisins , d'une condition pareille ou approchante de la vôtre , je n'oublierois rien , & je m'employerois de bon cœur

en tout ce qui seroit de mon pouvoir ; encore pour y réussir faudroit-il que vous eussiez quelques biens ou quelques revenus , ou que vous fussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier , la premiere chose à quoi ils doivent songer , c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance , sur le peu de mérite & de biens que vous avez , vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune , & vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage & d'épouser la fille de votre souverain , qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter & vous écraser. Je laisse à part ce qui vous regarde , c'est à vous à y faire les réflexions que vous devez , pour peu que vous ayiez de bon sens. Je viens à ce qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aie faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage , a-t-elle pu vous venir dans l'esprit ? Je suppose que j'aye , je ne dis pas la hardiesse , mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante , à qui m'adresserai-je pour m'introduire ? Croyez vous que le premier à qui j'en parlerois , ne me traitât pas de folle , & ne me chassât pas indignement ,

comme je le mériterois ? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan ; je fais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, & qu'il la rend volontiers à ses sujets, quand ils la lui demandent. Je fais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grace, il l'accorde avec plaisir, quand il voit qu'on l'a méritée & qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, & croyez-vous avoir mérité la grace que vous voulez que je demande pour vous ? en êtes-vous digne ? qu'avez vous fait pour votre prince ou pour votre patrie, & en quoi vous êtes vous distingué ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grace, & que d'ailleurs vous n'en soyez pas digne, avec quel front pourrois-je la demander ? Comment pourrois-je seulement ouvrir la bouche pour la proposer au sultan ? Sa présence toute majestueuse & l'éclat de sa cour me feroient la bouche aussi-tôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre pere, quand j'avois à lui demander la moindre chose. Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main, quand on a quelque grace à leur demander. Les présents ont au moins cet avantage, que s'ils

refusent la grace , pour les raisons qu'ils peuvent avoir , ils écoutent au moins la demande & celui qui la fait , sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire ? & quand vous auriez quelque chose qui fût digne de la moindre attention d'un si grand monarque , quelle proportion y auroit-il de votre présent avec la demande que vous voulez lui faire ? Rentrez en vous même , & songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir.

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mere put lui dire pour tâcher de le détourner de son dessein ; & après avoir fait réflexion sur tous les points de sa remontrance , il prit enfin la parole , & il lui dit : J'avoue , ma mere , que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes prétentions aussi loin que je fais ; & une grande inconfidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur & de promptitude , d'aller faire la proposition de mon mariage au sultan , sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience & un accueil favorables : je vous en demande pardon ; mais dans la violence de la passion qui me possède , ne vous étonnez pas si d'abord je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la

princesse Badroulhoudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore, & je persévère toujours dans le dessein de l'épouser : c'est une chose arrêtée & résolue dans mon esprit. Je vous suis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire ; je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux succès que je me promets.

Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sultan sans un présent à la main, & que je n'ai rien qui soit digne de lui. Je tombe d'accord du présent, & je vous avoue que je n'y avois pas pensé. Mais quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté, croyez-vous, ma mere, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la manière que vous savez, ne soit pas de quoi faire un présent très-agréable au sultan ? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourses & dans ma ceinture, & que nous avons pris, vous & moi, pour des verres colorés : mais à présent je suis détrompé, & je vous apprends, ma mere, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques des jouailliers, & vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles

que j'ai vues chez nos marchands jouailliers, ne sont pas comparables à celles que nous possédons, ni en grosseur, ni en beauté, & cependant ils les font monter à des prix excessifs. A la vérité nous ignorons vous & moi le prix des nôtres; mais quoi qu'il en puisse être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très-agréable au sultan. Vous avez une porcelaine assez grande & d'une forme très-propre pour les contenir; apportez la, & voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs.

La mere d'Aladdin apporta la porcelaine, & Aladdin tira les pierreries des deux bourses, & les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat & par leur brillant fut tel que la mere & le fils en demeurèrent presque éblouis: ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avoient vues l'un & l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avoient vues chacune sur leur arbre, comme des fruits qui devoient faire un spectacle ravissant; mais comme il étoit encore enfant, il n'avoit regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à s'en jouer, & il ne s'en étoit chargé que

dans cette vue, & sans autre connoissance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : Ma mere, dit-il, vous ne vous excuseriez plus d'aller vous présenter au sultan, sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire; en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables.

Quoique la mere d'Aladdin, nonobstant la beauté & l'éclat du présent, ne le crût pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimoit, elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agréé, & elle sentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui repliquer sur ce sujet; mais elle en revenoit toujours à la demande que Aladdin vouloit qu'elle fît au sultan à la faveur de ce présent; cela l'inquiétoit toujours fortement. Mon fils, lui disoit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son effet, & que le sultan voudra bien me regarder de bon œil; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force, & que je demeurerai muette : ainsi, non-seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent, qui, selon vous, est d'une richesse si extraordinaire, & je reviendrois avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déjà dit,

dit,

dit, & vous devez croire que cela arrivera ainsi. Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre volonté, & que j'aye assez de force pour oser faire la demande que vous voulez que je fasse, il arrivera très-certainement ou que le sultan se moquera de moi & me renverra comme une folle, ou qu'il se mettra dans une juste colere, dont inmanquablement nous serons vous & moi les victimes.

La mere d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avoient fait une impression trop forte dans son oœur pour le détourner de son dessein. Aladdin persista à exiger de sa mere qu'elle exécutat ce qu'il avoit résolu; & autant par la tendresse qu'elle avoit pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrêmité fâcheuse, elle vainquit sa répugnance, & elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il étoit trop tard, & que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour-là, étoit passé, la chose fut remise au lendemain. La mere & le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée, & Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mere tout ce qui lui vint

dans la pensée pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin accepté, d'aller se présenter au sultan. Malgré toutes les raisons du fils, la mere ne pouvoit se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire, & véritablement il faut avouer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sultan me reçoit aussi favorablement que je le fouhaite pour l'amour de vous, qu'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse, mais qu'après ce bon accueil il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses & vos états, car c'est de quoi il s'informerait avant toutes choses, plutôt que de votre personne; si, dis-je, il me fait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde ?

Ma mere, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le sultan, & la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire; j'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin.

La mere d'Aladdin n'eut rien à repliquer à ce que son fils venoit de lui dire. Elle fit

réflexion que la lampe dont il parloit, pouvoit bien fervir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la fatisfit, & leva en même-temps toutes les difficultés qui auroient pu encore la détourner du service qu'elle avoit promis de rendre à son fils auprès du sultan. Aladdin qui pénétra dans la pensée de sa mere, lui dit : Ma mere, au moins souvenez-vous de garder le secret ; c'est de-là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre vous & moi de cette affaire. Aladdin & sa mere se séparèrent pour prendre quelque repos ; mais l'amour violent & les grands projets d'une fortune immense dont le fils avoit l'esprit tout rempli, l'empêcherent de passer la nuit aussi tranquillement qu'il auroit bien souhaité. Il se leva avant la pointe du jour, & alla aussi-tôt éveiller sa mere. Il la pressa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller se rendre à la porte du palais du sultan, & d'y entrer à l'ouverture en même temps que le grand-visir, les visirs subalternes & tous les grands officiers de l'état y entroient pour la séance du divan, où le sultan assistoit toujours en personne.

La mere d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où étoit le présent de pierreries, l'enveloppa dans

un double linge, l'un très-fin & très-propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aisément. Elle partit enfin avec une grande satisfaction d'Aladdin, & elle prit le chemin du palais du sultan. Le grand-visir, accompagné des autres visirs, & les seigneurs de la cour les plus qualifiés, étoient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des affaires au divan, étoit grande : on ouvrit, & elle marcha avec eux jusqu'au divan. C'étoit un très beau salon, profond & spacieux, dont l'entrée étoit grande & magnifique. Elle s'arrêta, & se rangea de manière qu'elle avoit en face le sultan, le grand-visir, & les seigneurs qui avoient séance au conseil à droite & à gauche. On appella les parties les unes après les autres, selon l'ordre des requêtes qu'elles avoient présentées, & leurs affaires furent rapportées, plaidées & jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil, & rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand-visir ; les autres visirs & les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étoient trouvés pour des affaires particulières, firent la même chose, les uns contents du gain de leur procès, les autres mal satisfaits du jugement rendu

contr'eux , & d'autres enfin avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance.

La mere d'Aladdin qui avoit vu le sultan se lever & se retirer , jugea bien qu'il ne reparoîtroit pas davantage ce jour-là , en voyant tout le monde sortir ; ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le présent destiné au sultan , ne fut d'abord que penser du succès de son voyage : dans la crainte où il étoit qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer , il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportoit. La bonne mere qui n'avoit jamais mis le pied dans le palais du sultan , & qui n'avoit pas la moindre connoissance de ce qui s'y pratiquoit ordinairement , tira son fils de l'embarras où il étoit , en lui disant avec une grande naïveté : Mon fils , j'ai vu le sultan , & je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. J'étois placée devant lui , & personne ne l'empêchoit de me voir ; mais il étoit si fort occupé par tous ceux qui lui parloient à droite & à gauche , qu'il me faisoit compassion de voir la peine & la patience qu'il se donnoit à les écouter. Cela a duré si long-temps , qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé , car il s'est levé sans qu'on s'y attendit , & il s'est retiré assez brusquement , sans vouloir entendre quantité d'autres per-

sonnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour : cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençois à perdre patience, & j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-temps; mais il n'y a rien de gâté; je ne manquerai pas d'y retourner demain; le sultan ne fera peut-être pas si occupé.

Quelqu'amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, & de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mere avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de soutenir la vue du sultan, & d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en sa présence, elle n'hésiteroit pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de lui parler se présenteroit.

Le lendemain d'aussi grand matin que le jour précédent, la mere d'Aladdin alla encore au palais du sultan avec le présent de pierreries; mais son voyage fut inutile: elle trouva la porte du divan fermée, & elle apprit qu'il n'y avoit de conseil que de deux jours l'un, & qu'ainsi il falloit qu'elle revînt le jour suivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois aux jours marqués, en se plaçant toujours devant le sultan, mais

avec aussi peu de succès que la première ; & peut-être qu'elle y seroit retournée cent autres fois aussi inutilement , si le sultan , qui la voyoit toujours vis-à-vis de lui à chaque séance , n'eut fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable , qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des requêtes à présenter qui approchoient du sultan chacun à leur tour pour plaider leur cause dans leur rang , & la mere d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin , après la levée du conseil , quand le sultan fut rentré dans son appartement , il dit à son grand-visir : Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient réglément chaque jour que je tiens mon conseil , & qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin , & affecte de se mettre toujours devant moi ; savez-vous ce qu'elle demande ?

Le grand-visir qui n'en savoit pas plus que le sultan , ne voulut pas néanmoins demeurer court. Sire , répondit-il , votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien ; celle ci apparemment vient porter sa plainte devant votre majesté sur ce qu'on lui a vendu de la mauvaise farine , ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence.

Le sultan ne se satisfit pas de cette réponse. Au premier jour du conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. Le grand-visir ne lui répondit qu'en baisant la main & en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt de la perdre s'il y manquoit.

La mere d'Aladdin s'étoit déjà fait une habitude si grande de paroître au conseil devant le sultan, qu'elle comptoit sa peine pour rien, pourvu qu'elle fît connoître à son fils qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dépendoit d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au palais le jour du conseil, & elle se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sultan, à son ordinaire.

Le grand-visir n'avoit pas encore commencé à rapporter aucune affaire quand le sultan apperçut la mere d'Aladdin; touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliez, dit-il au grand-visir, voilà la femme dont je vous parlois dernièrement; faites-la venir & commençons par l'entendre & par expédier l'affaire qui l'amene. Aussi-tôt le grand-visir montra cette femme au chef des huissiers qui étoit debout, prêt à recevoir ses ordres, & lui commanda d'aller la prendre & de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mere d'Aladdin ; & au signe qu'il lui fit , elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan , où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand-visir.

La mere d'Aladdin, instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avoit vu aborder le sultan , se prosterna le front contre le tapis qui couvroit les marches du trône , & elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commanda de se relever. Elle se leva , & alors : Bonne femme , lui dit le sultan , il y a long-temps que je vous vois venir à mon divan , & demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin : quelle affaire vous amene ici ?

La mere d'Aladdin se prosterna une seconde fois , après avoir entendu ces paroles ; & quand elle fut relevée : Monarque au-dessus des monarques du monde , dit-elle , avant d'exposer à votre majesté le sujet extraordinaire , & même presque incroyable , qui me fait paroître devant son trône sublime , je la supplie de me pardonner la hardiesse , pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire : elle est si peu commune , que je tremble & que j'ai honte de la proposer à mon sultan. Pour lui donner la liberté entiere de s'expliquer , le sultan commanda que tout le

monde sortît du divan , & qu'on le laissât seul avec son grand-visir ; & alors il lui dit qu'elle pouvoit parler & s'expliquer sans crainte.

La mere d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sultan , qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tout le monde ; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avoit à craindre de la proposition qu'elle devoit lui faire , & à laquelle il ne s'attendoit pas. Sire , dit-elle en reprenant la parole , j'ose encore supplier votre majesté , au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire , offensante ou injurieuse en la moindre chose , de m'assurer auparavant de son pardon , & de m'en accorder la grace. Quoi que ce puisse être , repartit le sultan , je vous le pardonne dès-à-présent , & il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment.

Quand la mere d'Aladdin eut pris toutes ses précautions , en femme qui redoutoit la colere du sultan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle avoit à lui faire , elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avoit vu la princesse Badroulboudour , l'amour violent que cette vue fatale lui avoit inspiré , la déclaration qu'il lui en avoit faite , tout ce qu'elle lui avoit représenté pour le détourner d'une passion

non moins injurieuse à votre majesté , dit-elle au sultan , qu'à la princesse votre fille ; mais , continua-t-elle , mon fils , bien loin d'en profiter & de reconnoître sa hardiesse , s'étoit obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir si je refusois de venir demander la princesse en mariage à votre majesté ; & ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême , que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui , de quoi je supplie encore une fois votre majesté de m'accorder le pardon , non-seulement à moi , mais même à Aladdin mon fils , d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance.

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur & de bonté , sans donner aucune marque de colere ou d'indignation , & même sans prendre la demande en raillerie.

Mais avant de donner réponse à cette bonne femme , il lui demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit apporté , enveloppé dans un linge. Aussi-tôt elle prit le vase de porcelaine qu'elle avoit mis au pied du trône avant de se prosterner , elle le découvrit & le présenta au sultan.

On ne sauroit exprimer la surprise & l'étonnement du sultan , lorsqu'il vit rassemblé dans ce vase tant de pierreries si confi-

dérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, & d'une grosseur dont il n'avoit point encore vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mere d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : Ah, que cela est beau ! que cela est riche ! Après avoir admiré & manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par l'endroit qui les distinguoit, il se tourna du côté de son grand-visir ; & en lui montrant le vase : Vois, dit-il, & conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche & de plus parfait. Le visir en fut charmé. Eh bien, continua le sultan, que dis-tu d'un tel présent ? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, & ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander ?

Ces paroles mirent le grand-visir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque temps que le sultan lui avoit fait entendre que son intention étoit de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avoit. Il craignoit, & ce n'étoit pas sans fondement que le sultan, ébloui par un présent si riche & si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du sultan ; & en lui parlant à l'oreille : Sire, dit-il, on ne peut dis-

convenir que le présent ne soit digne de la princesse; mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là, mon fils, sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avoit jetté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre majesté ne connoît pas. Le sultan, quoique bien persuadé qu'il n'étoit pas possible que son grand-visir pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande conséquence à la princesse sa fille, ne laissa pas néanmoins de l'écouter, & de lui accorder cette grace. Ainsi, en se retournant du côté de la mere d'Aladdin, il lui dit : Allez, bonne femme, retournez chez vous, & dites à votre fils que j'agrée la proposition que vous m'avez faite de sa part, mais que je ne puis marier la princesse ma fille, que je ne lui aye fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois; ainsi revenez en ce temps-là.

La mere d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande que, par rapport à son état, elle avoit d'abord regardé l'accès auprès du sultan comme impossible, & que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponse si favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attendu qu'à un rebut qui l'auroit couverte de confusion. Deux choses firent

juger à Aladdin, quand il vit entrer sa mere, qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle: l'une, qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire; & l'autre, qu'elle avoit le visage gai & ouvert. Hé bien, ma mere, lui dit-il, dois-je espérer? dois-je mourir de désespoir? Quand elle eut quitté son voile & qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui: Mon fils, dit-elle, pour ne vous pas tenir trop long-temps dans l'incertitude, je commencerai par vous dire, que bien loin de songer à mourir, vous avez tout sujet d'être content. En poursuivant son discours elle lui raconta de quelle maniere elle avoit eu audience avant tout le monde, ce qui étoit cause qu'elle étoit revenue de si bonne heure: les précautions qu'elle avoit prises pour faire au sultan, sans qu'il s'en offensât, la proposition de mariage de la princesse Baddroulboudour avec lui, & la réponse toute favorable que le sultan lui avoit faite de sa propre bouche. Elle ajouta que, autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le sultan en avoit données, le présent, sur toutes choses, avoit fait un puissant effet sur son esprit pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportoit. Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore, que le grand-visir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, & que je

craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous.

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mere de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès étoit si important pour son repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non-seulement les heures, les jours & les semaines, mais même jusqu'aux moments, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étoient écoulés, quand sa mere, un soir en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter; & en avançant dans la ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être fermées, étoient ouvertes; on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations, chacun s'efforçoit à qui les feroit avec plus de pompe & de magnificence pour mieux marquer son zele. Tout le monde enfin donnoit des démonstrations de joie & de réjouissance. Les rues étoient même embarrassées par des officiers

en habits de cérémonie , montés sur des chevaux richement harnachés , & environnés d'un grand nombre de valets de pied qui alloient & venoient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetoit son huile , ce que tout cela signifioit. D'où venez-vous , ma bonne dame , lui dit-il ? ne savez-vous pas que le fils du grand-visir épouse ce soir la princesse Badroulboudour , fille du sultan ? Elle va bientôt sortir du bain , & les officiers que vous voyez , s'assemblent pour lui faire cortége jusqu'au palais où se doit faire la cérémonie.

La mere d'Aladdin ne voulut pas en apprendre d'avantage. Elle revint en si grande diligence , qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportoit. Mon fils , s'écria-t-elle , tout est perdu pour vous. Vous comptiez sur la belle promesse du sultan , il n'en fera rien. Aladdin allarmé de ces paroles : Ma mere , reprit-il , par quel endroit le sultan ne me tiendrait-il pas sa promesse ? comment le savez-vous ? Ce soir , repartit la mere , le fils du grand-visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. Elle lui raconta de quelle manière elle venoit de l'apprendre , par tant de circonstances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle , Aladdin demeura im-

mobile, comme s'il eut été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer long temps. Dans le moment il se souvint de la lampe qui lui avoit été si utile jusqu'alors; & sans aucun emportement en vaines paroles contre le sultan, contre le grand-visir, ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement : Ma mere, le fils du grand-visir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet, pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper.

La mere d'Aladdin comprit bien que son fils vouloit faire usage de la lampe pour empêcher, s'il étoit possible, que le mariage du fils du grand-visir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation, & elle ne se trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avoit portée, en l'ôtant de devant les yeux de sa mere, après que l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur; il prit, dis-je, la lampe, & il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant, le génie parut devant lui : *Que veux-tu*, dit-il à Aladdin, *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & les autres esclaves de la lampe.* Ecoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté jus-

qu'à présent de quoi me nourrir quand j'en ai eu besoin, il s'agit présentement d'une affaire de toute autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise, & il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir avant le terme échu, il la marie au fils du grand-visir : je viens de l'apprendre, & la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que, dès que le nouvel époux & la nouvelle épouse seront couchés, tu les enlèves, & que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. *Mon maître*, reprit le génie, *je vais t'obéir ; as tu autre chose à me commander ?* Rien autre chose pour le présent, repartit Aladdin. En même temps le génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mere ; il soupa avec elle avec la même tranquillité qu'il avoit de coutume. Après le souper il s'entretint quelque temps avec elle du mariage de la princesse, comme d'une chose qui ne l'embarrassoit plus. Il retourna à sa chambre, & il laissa sa mere en liberté de se coucher. Pour lui il ne se coucha pas, mais il attendit le retour du génie, & l'exécution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce temps-là tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le

palais du sultan pour la célébration des nocces de la princesse , & la soirée se passa en cérémonies & en réjouissances jusques bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé , le fils du grand-visir , au signal que lui fit le chef des eunuques de la princesse , s'échappa adroitement , & cet officier l'introduisit dans l'appartement de la princesse son épouse jusqu'à la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Il se coucha le premier. Peu de temps après , la sultane accompagnée de ses femmes & celles de la princesse sa fille , amena la nouvelle épouse. Elle faisoit de grandes résistances selon la coutume des nouvelles mariées. La sultane aida à la déshabiller , la mit dans le lit comme par force ; & après l'avoir embrassée en lui souhaitant la bonne nuit , elle se retira avec toutes les femmes , & la dernière qui sortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée , que le génie , comme esclave fidele de la lampe , & exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avoient à la main , sans donner le temps à l'époux de faire la moindre caresse à son épouse , enleve le lit avec l'époux & l'épouse , au grand étonnement de l'un & de l'autre , & en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin , où il le pose.

Aladdin qui attendoit ce moment avec impatience, ne souffrit pas que le fils du grand-visir demeurât couché avec la princesse. Prends ce nouvel époux, dit-il au génie, enferme-le dans le privé, & reviens demain matin un peu après la pointe du jour. Le génie enleva aussi-tôt le fils du grand-visir hors du lit en chemise, & le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avoit dit, où il le laissa après avoir jetté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds, & qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle. Ne craignez rien, adorable princesse, lui dit-il d'un air tout passionné, vous êtes ici en sûreté, & quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté & pour vos charmes, il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vue de vous offenser, mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât, contre la parole donnée par le sultan votre pere en ma faveur.

La princesse qui ne savoit rien de ces particularités, fit fort peu d'attention à

tout ce qu'Aladdin lui put dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur & l'étonnement où elle étoit d'une aventure si surprenante & si peu attendue, l'avoient mise dans un tel état qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas-là ; il prit le parti de se déshabiller, & il se coucha à la place du fils du grand-vifir, le dos tourné du côté de la princesse, après avoir eu la précaution de mettre un sabre entre la princesse & lui, pour marquer qu'il méritoit d'en être puni s'il attentoit à son honneur.

Aladdin content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'étoit flatté de jouir cette nuit-là, dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse Badroulboudour : de sa vie il ne lui étoit arrivé de passer une nuit aussi fâcheuse & aussi désagréable que celle-là ; & si l'on veut bien faire réflexion au lieu & à l'état où le génie avoit laissé le fils du grand-vifir, on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain Aladdin n'eut pas besoin de frotter la lampe pour appeller le génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit marquée, & dans le temps qu'il achevoit de s'habiller : *Me voici*, dit-il à Aladdin, *qu'as-tu à*

me commander ? Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand-visir où tu l'a mis, viens le remettre dans ce lit ; & reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. Le génie alla relever le fils du grand-visir de sentinelle, & Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, & en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sultan d'où il l'avoit apporté.

Il faut remarquer qu'en tout ceci le génie ne fut apperçu ni de la princesse, ni du fils du grand-visir, sa forme hydeuse eut été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours d'entre Aladdin & lui, & ils ne s'apperçurent que de l'ébranlement du lit & de leur transport d'un lieu à un autre, & c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le génie ne venoit que de poser le lit nuptial en sa place, quand le sultan, curieux d'apprendre comment la princesse sa fille avoit passé la première nuit de ses noces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bon jour. Le fils du grand visir morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, & qui n'avoit pas encore eu le temps de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se leva,

& passa dans une garderobe où il s'étoit déshabillé le soir.

Le sultan approcha du lit de la princesse, la baïsa entre les deux yeux, selon la coutume, en lui souhaitant le bon jour, & lui demanda en souriant comment elle se trouvoit de la nuit passée; mais en relevant la tête, & en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie, & qu'elle ne lui marquoit ni par la rougeur qui eût pu lui monter au visage, ni par aucun autre signe, ce qui eût pu satisfaire sa curiosité. Elle lui jetta seulement un regard des plus tristes, d'une manière qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles; mais comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisoit par pudeur, & il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans son silence; ce qui l'obligea d'aller sur le champ à l'appartement de la sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la princesse, & de la réception qu'elle lui avoit faite. Sire, lui dit la sultane, cela ne doit pas surprendre votre majesté: il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses noces, ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours;

alors elle recevra le sultan son pere comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, & je suis bien trompée, si elle me fait le même accueil.

Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore levée : elle s'approcha de son lit, & elle lui donna le bon jour, en l'embrassant ; mais sa surprise fut des plus grandes, non-seulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien ; mais même de ce qu'en la regardant, elle s'apperçut qu'elle étoit dans un grand abattement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque chose qu'elle ne pénétrait pas. Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais ? Est-ce avec votre mere que vous devez faire toutes ces façons ? & doutez-vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous êtes ? Je veux bien croire que vous n'avez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose ; avouez-le-moi franchement, & ne me laissez pas plus long-temps dans une inquiétude qui m'accable.

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir : Ah ! madame & très-honorée mere, s'écria-t-elle, pardonnez moi, si j'ai manqué au respect

respect que je vous dois ! j'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que je ne suis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs, & que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. Alors elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle maniere, un instant après qu'elle & son époux furent couchés, le lit avoit été enlevé & transporté en un moment dans une chambre malpropre & obscure, où elle s'étoit vue seule & séparée de son époux, sans savoir ce qu'il étoit devenu, & où elle avoit vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelques paroles que la frayeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle à la place de son époux, après avoir mis son sabre entr'elle & lui, & que le matin son époux lui avoit été rendu, & le lit rapporté en sa place en un aussi peu de temps. Tout cela ne venoit que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le sultan mon pere est entré dans ma chambre; j'étois si accablée de tristesse, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole; ainsi je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la maniere dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait; mais j'espere qu'il me pardonnera quand il saura ma triste ayenture, & l'état

pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La sultane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter; mais elle ne voulut pas y ajouter foi. Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sultan votre pere. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne: on vous prendroit pour une folle, si on vous entendoit parler de la sorte. Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens; vous pouvez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose. Je m'en informerai, repartit la sultane; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en serois pas plus persuadée que je le suis; levez-vous cependant, & ôtez-vous cette imagination de l'esprit; il feroit beau voir que vous troublassiez par une pareille vision les fêtes ordonnées pour vos noces, & qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce palais & dans tout le royaume? N'entendez-vous pas déjà les fanfares & les concerts de trompettes, de tymbales & de tambours? tout cela vous doit inspirer la joie & le plaisir, & vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. En même-temps la sultane appella les femmes de la princesse; & après qu'elle l'eut fait lever, & qu'elle l'eut vu

se mettre à sa toilette, elle alla à l'appartement du sultan ; elle lui dit que quelque fantaisie avoit passé véritablement par la tête de sa fille , mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeller le fils du visir , pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avoit dit ; mais le fils du visir qui s'estimoit infiniment honoré de l'alliance du sultan , avoit pris le parti de dissimuler. Mon gendre , lui dit la sultane , dites-moi , êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse ? Madame , reprit le fils du visir , oserois-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande ? Cela suffit , répartit la sultane , je n'en veux pas savoir davantage ; vous êtes plus sage qu'elle.

Les réjouissances continuerent toute la journée dans le palais ; & la sultane qui n'abandonna pas la princesse , n'oublia rien pour lui inspirer la joie , & pour lui faire prendre part aux divertissemens qu'on lui donnoit par différentes sortes de spectacles ; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé la nuit , qu'il étoit aisé de voir qu'elle en étoit toute occupée. Le fils du grand-visir n'étoit pas moins accablé de la mauvaise nuit qu'il avoit passée ; mais son ambition le fit dissimuler ; & à le voir , personne ne douta qu'il ne fut un époux très-heureux.

Aladdin, qui étoit bien informé de ce qui se passoit au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la fâcheuse aventure qui leur étoit arrivée la nuit d'auparavant. Aladdin n'avoit point envie de les laisser en repos; ainsi dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la lampe. Aussi-tôt le génie parut, & fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui offrant son service. Le fils du grand-visir & la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin, doivent coucher encore ensemble cette nuit; va, & du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici, comme hier.

Le génie servit Aladdin avec autant de fidélité & d'exactitude que le jour de devant: le fils du grand-visir passa la nuit aussi froidement & aussi désagréablement qu'il avoit déjà fait; & la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entr'elle & lui. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'époux auprès de son épouse, enleva le lit avec les nouveaux mariés, & le reporta dans la chambre du palais où il l'avoit pris.

Le sultan, après la réception que la princesse Badroulboudour lui avoit faite, le

jour précédent, inquiet de savoir comment elle auroit passé la seconde nuit, & si elle lui feroit une réception pareille à celle qu'elle lui avoit déjà faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin, pour en être éclairci. Le fils du grand-visir plus honteux & plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, à peine eut entendu venir le sultan, qu'il se leva avec précipitation, & se jeta dans la garde-robe.

Le sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse, en lui donnant le bon jour; & après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour de devant: Hé bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous étiez hier? me direz-vous comment vous avez passé la nuit? La princesse garda le même silence, & le sultan s'apperçut qu'elle avoit l'esprit beaucoup moins tranquille, & qu'elle étoit plus abattue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé; alors irrité du mystère qu'elle lui en faisoit: Ma fille, lui dit-il tout en colère & le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout-à-l'heure.

La princesse, plus effrayée du ton & de la menace du sultan offensé, que de la vue du sabre nud, rompit enfin le silence: Mon

cher pere & mon sultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre majesté, si je l'ai offensée, j'espere de sa bonté & de sa clémence qu'elle fera succéder la compassion à la colere, quand je lui aurai fait le récit fidele du triste & pitoyable état où je me suis trouvée toute cette nuit & toute la nuit passée.

Après ce préambule qui appaisa & qui attendrit un peu le sultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits, mais d'une maniere si touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur, par l'amour & par la tendresse qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles : Si votre majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné; je suis persuadée qu'il rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends.

Le sultan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une aventure aussi surprenante devoit avoir causée à la princesse : Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier sur une affaire aussi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse, mais

plutôt dans la vue de vous rendre heureuse & contente, & de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, & que vous pourriez espérer avec un époux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter, je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits aussi désagréables & aussi peu supportables que celles que vous avez passées.

Dès que le sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand-visir : Visir, lui dit-il, avez-vous vu votre fils, & ne vous a-t-il rien dit ? Comme le grand visir lui eut répondu qu'il ne l'avoit pas vu, le sultan lui fit le récit de tout ce que la princesse Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant : Je ne doute pas, ajouta t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je serai bien-aïse néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, & demandez-lui ce qui en est.

Le grand-visir ne différa pas d'aller joindre son fils ; il lui fit part de ce que le sultan venoit de lui communiquer, & il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité, & de lui dire si tout cela étoit vrai. Je ne vous la déguiserai pas mon pere, lui répondit le fils, tout ce que la princesse a

dit au sultan est vrai ; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitements qui m'ont été faits en mon particulier : les voici. Depuis mon mariage , j'ai passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer , & je n'ai pas d'expression pour vous décrire au juste & avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me sentir enlever quatre fois dans mon lit , sans voir qui enlevoit le lit , & le transportoit d'un lieu à un autre , & sans pouvoir imaginer comment cela s'est pu faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me suis trouvé lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout & nud en chemise dans une espee de privé étroit , sans avoir la liberté de remuer de la place où je fus posé , & sans pouvoir faire aucun mouvement , quoiqu'il ne parût devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Après cela , il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances ; je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon épouse tous les sentiments d'amour , de respect & de reconnoissance qu'elle mérite ; mais je vous avoue de bonne-foi qu'avec tout l'honneur & tout l'éclat qui réjaillit sur moi d'avoir épousé

la fille de mon souverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus long-temps dans une si haute alliance, s'il faut essuyer des traitements aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentimens que moi; & elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien: ainsi, mon pere, je vous supplie par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au sultan que notre mariage soit déclaré nul.

Quelque grande que fût l'ambition du grand-visir de voir son fils gendre du sultan, la ferme résolution néanmoins où il le vit de se séparer de la princesse, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui proposer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver si cette traverse ne finiroit point. Il le laissa; & il revint rendre réponse au sultan, à qui il avoua de bonne-foi que la chose n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de son fils. Sans attendre même que le sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils se retirât du palais, & qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte

qu'il n'étoit pas juste que la princesse fût exposée un moment davantage à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand-visir n'eut point de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Dès ce moment, le sultan qui avoit déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son palais & dans la ville, & même dans toute l'étendue de son royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers ; & en très-peu de temps toutes les marques de joie & de réjouissances publiques cessèrent dans toute la ville & dans le royaume.

Ce changement subit & si peu attendu, donna occasion à bien des raisonnements différents : on se demandoit les uns aux autres d'où pouvoit venir ce contre-temps ; & l'on n'en disoit autre chose, sinon qu'on avoit vu le grand-visir sortir du palais, & à retirer chez lui accompagné de son fils, l'un & l'autre avec un air fort triste. Il n'y avoit qu'Aladdin qui en savoit le secret, & qui se réjouissoit en lui-même de l'heureux succès que l'usage de la lampe lui procuroit. Ainsi, comme il eut appris avec certitude que son rival avoit abandonné le palais, & que le mariage entre la princesse & lui étoit rompu absolument, il n'eut pas besoin de frotter la lampe davantage, & d'appeller le génie pour em-

pêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le sultan, ni le grand-visir, qui avoient oublié Aladdin & la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de causer la dissolution du mariage de la princesse.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le sultan avoit marqués pour le mariage entre la princesse Badroulboudour & lui : il en avoit compté tous les jours avec grand soin ; & quand ils furent achevés, dès le lendemain il ne manqua pas d'envoyer sa mere au palais pour faire souvenir le sultan de sa parole.

La mere d'Aladdin alla au palais comme son fils lui avoit dit, & elle se présenta à l'entrée du divan, au même endroit qu'auparavant. Le sultan n'eut pas plutôt jeté la vue sur elle, qu'il la reconnut, & se souvint en même-temps de la demande qu'elle lui avoit faite, & du temps auquel il l'avoit remise. Le grand-visir lui faisoit alors le rapport d'une affaire : Visir, lui dit le sultan en l'interrompant, j'apperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a quelques mois ; faites-la venir, vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. Le grand-visir en jettant les yeux du côté de l'entrée du divan, ap-

perçut aussi la mere d'Aladdin; aussi-tôt il appella le chef des huissiers, & en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mere d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône, où elle se prosterna selon la coutume : après qu'elle se fut relevée, le sultan lui demanda ce qu'elle souhaitoit. Sire, lui répondit-elle, je me présente encore devant le trône de votre majesté, pour lui représenter au nom d'Aladdin mon fils, que les trois mois après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire, sont expirés, & la supplier de vouloir bien s'en souvenir.

Le sultan, en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la première fois qu'il l'avoit vue, avoit cru qu'il n'entendrait plus parler d'un mariage qu'il regardoit comme peu convenable à la princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse & la pauvreté de la mere d'Aladdin qui paroissoit devant lui dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir sa parole, lui parut embarrassante : il ne jugea pas à propos de lui répondre sur le champ, il consulta son grand-visir, & il lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la princesse avec un inconnu,

dont il supposoit que la fortune devoit être beaucoup au-dessous de la plus médiocre.

Le grand-vizir n'hésita pas à s'expliquer au sultan sur ce qu'il en pensoit : Sire , lui dit-il , il me semble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage si disproportionné , sans qu'Aladdin , quand même il seroit connu de votre majesté , puisse s'en plaindre ; c'est de mettre la princesse à un si haut prix , que ses richesses , quelles qu'elles puissent être , ne puissent y fournir. Ce sera le moyen de le faire défister d'une poursuite si hardie , pour ne pas dire si téméraire , à laquelle sans doute il n'a pas bien pensé avant de s'y engager.

Le sultan approuva le conseil du grand-vizir : il se tourna du côté de la mere d'Aladdin ; & après quelques moments de réflexion : Ma bonne femme , lui dit-il , les sultans doivent tenir leur parole ; je suis prêt de tenir la mienne , & de rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille ; mais comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera , vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole , dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif , pleins à comble des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part , portés par un pareil nombre d'esclaves noirs , qui seront conduits par quarante autres esclaves

ves blancs, jeunes, bien faits & de belle taille, & tous habillés très-magnifiquement; voilà les conditions auxquelles je suis prêt de lui donner la princesse ma fille. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse.

La mere d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du sultan, & elle se retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-même de la folle imagination de son fils. Vraiment, disoit-elle, où trouvera-t-il tant de bassins d'or, & une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir? retournera-t-il dans le souterrain dont l'entrée est bouchée, pour en cueillir aux arbres? & tous ces esclaves tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il? le voilà bien éloigné de sa prétention; & je crois qu'il ne fera guere content de mon ambassade. Quand elle fut rentrée chez elle, l'esprit rempli de toutes ces pensées, qui lui faisoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à espérer: Mon fils, lui dit-elle, je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le sultan, à la vérité, m'a reçue avec beaucoup de bonté, & je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous; mais le grand-visir, si je ne me trompe, lui a fait changer de sentiment, & vous pouvez le présumer comme moi sur ce que vous allez entendre:

Après avoir représenté à sa majesté que les trois mois étoient expirés, & que je le priois de votre part de se souvenir de sa promesse, je remarquai qu'il ne me fit la réponse que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand-visir. La mere d'Aladdin fit un récit très-exact à son fils de tout ce que le sultan lui avoit dit, & des conditions auxquelles il consentiroit au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant, mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse; mais entre nous, continua-t-elle en souriant, je crois qu'il l'attendra long-temps.

Pas si long-temps que vous croiriez bien, ma mere, reprit Aladdin; & le sultan se trompe lui-même s'il a cru, par ses demandes exorbitantes, me mettre hors d'état de songer à la princesse Badroulboudour. Je m'attendois à d'autres difficultés insurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut; mais à présent je suis content, & ce qu'il me demande, est peu de chose en comparaison de ce que je ferois en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, & laissez-moi faire.

Dès que la mere d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la

lampe, & il la frotta : dans l'instant le génie se présenta devant lui ; & dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés , il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le servir. Aladdin lui dit : Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif & bien pesants , pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins soient portés par autant d'esclaves noirs , précédés par quarante esclaves blancs , jeunes , bien faits , de belle taille , & habillés très-richement. Va , & amene-moi ce présent au plutôt , afin que je l'envoie au sultan avant qu'il leve la séance du divan. Le génie lui dit que son commandement alloit être exécuté incessamment ; & il disparut.

Très-peu de temps après le génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs , chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête , pleins de perles , de diamants , de rubis & d'émeraudes mieux choisies , même pour la beauté & pour la grosseur , que celles qui avoient déjà été présentées au sultan : chaque bassin étoit couvert d'une toile d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves , tant noirs que blancs , avec les plats d'or , oc-

supplément presque toute la maison, qui étoit assez médiocre, avec une petite cour sur le devant, & un petit jardin sur le derrière. Le génie demanda à Aladdin s'il étoit content, & s'il avoit encore quelque autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandoit rien davantage, & il disparut aussitôt.

La mere d'Aladdin revint du marché; & en entrant elle fut dans une grande surprise de voir tant de monde & tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportoit, elle voulut ôter le voile qui lui couvroit le visage; mais Aladdin l'en empêcha. Ma mere, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre; avant que le sultan acheve de tenir le divan, il est important que vous retourniez au palais, & que vous y conduisiez incessamment le présent & la dot de la princesse Badroulboudour, qu'il m'a demandés, afin qu'il juge par ma diligence & par mon exactitude, du zele ardent & sincere que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance.

Sans attendre la réponse de sa mere, Aladdin ouvrit la porte sur la rue; & il fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la tête, & ainsi jusqu'au dernier. Et après que sa mere fut sortie en suivant

le dernier esclave noir, il ferma la porte, & il demeura tranquillement dans sa chambre avec l'espérance que le sultan, après ce présent tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour son gendre.

Le premier esclave blanc qui étoit sorti de la maison d'Aladdin, avoit fait arrêter tous les passants qui l'apperçurent, & avant que les quatre-vingts esclaves, entremêlés de blancs & de noirs, eussent achevé de sortir, la rue se trouva pleine d'une grande foule de peuple qui accouroit de toutes parts pour voir un spectacle si magnifique & si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave étoit si riche, en étoffe & en pierreries, que les meilleurs connoisseurs ne crurent pas se tromper en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajustement bien entendu de chaque habillement, la bonne grace, le bel air, la taille uniforme & avantageuse de chaque esclave, leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une grosseur excessive enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symmétrie, & les enseignes aussi de pierreries attachées à leurs bonnets qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvoient se lasser de les regarder & de les

conduire des yeux aussi loin qu'il leur étoit possible. Mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de rester dans la place où il se trouvoit.

Comme il falloit passer par plusieurs rues pour arriver au palais, cela fit qu'une bonne partie de la ville, gens de toutes sortes d'états & de condition, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais; & les portiers qui s'étoient mis en haie dès qu'ils s'étoient aperçus que cette file merveilleuse approchoit, le prirent pour un roi, tant il étoit richement & magnifiquement habillé; ils s'avancèrent pour lui baiser le bas de la robe; mais l'esclave instruit par le génie, les arrêta, & il leur dit gravement: Nous ne sommes que des esclaves; notre maître paroîtra quand il en sera temps.

Le premier esclave, suivi de tous les autres, avança jusqu'à la seconde cour qui étoit très-spacieuse, & où la maison du sultan étoit rangée pendant la séance du divan. Les officiers à la tête de chaque troupe, étoient d'une grande magnificence; mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts esclaves porteurs du présent d'Aladdin, & qui en faisoient eux-mêmes partie. Rien ne parut si beau ni si éclatant dans toute la maison du sultan; & tout le bril-

lant des seigneurs de sa cour qui l'envirounoient, n'étoit rien en comparaison de ce qui se présentoit alors à sa vue.

Comme le sultan avoit été averti de la marche & de l'arrivée de ses esclaves, il avoit donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouverent l'entrée du divan libre, & ils y entrèrent dans un bel ordre, une partie à droite, & l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés & qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du sultan, les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portoient, sur le tapis de pieds. Ils se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis. Les esclaves blanc firent la même chose en même-temps. Ils se releverent tous ; & les noirs en le faisant, découvrirent adroitement les bassins qui étoient devant eux, & tous demeurèrent debout les mains croisées sur la poitrine avec une grande modestie.

La mere d'Aladdin, qui cependant s'étoit avancée jusqu'au pied du trône, dit au sultan, après s'être prosternée : Sire, Aladdin mon fils, n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre majesté, ne soit beaucoup au-dessous de ce que mérite la princesse Badroulboudour ; il espere néanmoins que votre majesté l'aura pour agréable, & qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la

princesse , avec d'autant plus de confiance , qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il lui a plu de lui imposer.

Le sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mere d'Aladdin. Le premier coup d'œil jetté sur les quarante bassins d'or , pleins à comble des joyaux les plus brillants , les plus éclatants , les plus précieux que l'on eût jamais vus au monde , & les quatre-vingts esclaves qui paroissoient autant de rois , tant par leur bonne mine , que par la richesse & la magnificence surprenante de leur habillement , l'avoit frappé d'une maniere qu'il ne pouvoit revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mere d'Aladdin , il s'adressa au grand-visir , qui ne pouvoit comprendre lui-même d'où une si grande profusion de richesses pouvoit être venue. Eh bien , visir , dit-il publiquement , que pensez-vous de celui , quel qu'il puisse être , qui m'envoie un présent si riche & si extraordinaire , & que ni moi ni vous ne connoissons pas ? le croyez-vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour ma fille ?

Quelque jalousie & quelque douleur qu'eût le grand-visir de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du sultan préférablement à son fils , il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il étoit trop visible

que le présent d'Aladdin étoit plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu dans une si haute alliance. Il répondit donc au sultan, & en entrant dans son sentiment : Sire , dit-il , bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre majesté un présent si digne d'elle , soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire , j'oserois dire qu'il mériteroit d'avantage , si je n'étois persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre majesté. Les seigneurs de la cour qui étoient de la séance du conseil , témoignèrent par leurs applaudissements que leurs avis n'étoient pas différents de celui du grand-visir.

Le sultan ne différa plus , il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avoit les autres qualités convenables à celui qui pouvoit aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses , & la diligence avec laquelle Aladdin venoit de satisfaire à sa demande , sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avoit imposées , lui persuaderent aisément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli & tel qu'il le desiroit. Ainsi , pour renvoyer la mere d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvoit desirer , il lui dit : Bonne femme , allez dire à votre fils

que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts & pour l'embrasser ; & que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille , plus il me fera de plaisir.

Dès que la mere d'Aladdin se fut retirée avec la joie dont une femme de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à une si haute élévation contre son attente , le sultan mit fin à l'audience de ce jour , & en se levant de son trône , il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse , où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir ; & cet ordre fut exécuté sur le champ par les soins du chef des eunuques.

Les quatre-vingts esclaves blancs & noirs ne furent pas oubliés ; on les fit entrer dans l'intérieur du palais , & quelque temps après , le sultan qui venoit de parler de leur magnificence à la princesse Badroulboudour ; commanda qu'on les fît venir devant l'appartement , afin qu'elle les considérât au travers des jaloufies , & qu'elle connût que bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venoit de lui faire , il lui en avoit dit beaucoup moins que ce qui en étoit.

La mere d'Aladdin cependant arriva chez

elle avec un air qui marquoit par avance la bonne nouvelle qu'elle apportoit à son fils. Mon fils, lui dit elle, vous avez tout sujet d'être content ; vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, & vous savez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop longtemps en suspens, le sultan, avec l'applaudissement de toute sa cour, a déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour : il vous attend pour vous embrasser & pour conclure votre mariage ; c'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entrevue, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne ; mais après ce que j'ai vu des merveilles que vous savez faire, je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le sultan vous attend avec impatience ; ainsi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui.

Aladdin charmé de cette nouvelle, & tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à sa mere, & se retira dans sa chambre. Là, après avoir pris la lampe qui lui avoit été si officieuse jusqu'alors en tous ses besoins & en tout ce qu'il avoit souhaité, il ne l'eut pas plutôt frottée, que le génie continua de marquer son obéissance, en paroissant d'abord sans se faire

faire attendre. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout-à-l'heure; & quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche & le plus magnifique que jamais monarque ait porté. Il eut à peine achevé de parler, que le génie, en le rendant invisible comme lui, l'enleva & le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin, & de différentes couleurs les plus belles & les plus diversifiées. Sans voir qui le servoit, il fut déshabillé dans un salon spacieux & d'une grande propreté. Du salon, on le fit entrer dans le bain, qui étoit d'une chaleur modérée; & là il fut frotté & lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de chaleur, selon les différentes pièces du bain, il en sortit, mais tout autre que quand il y étoit entré: son teint se trouva frais, blanc, vermeil, & son corps beaucoup plus léger & plus dispos. Il rentra dans le salon, & il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laissé; le génie avoit eu soin de mettre en sa place celui qu'il lui avoit demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit substitué. Il s'habilla avec l'aide du génie, en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenoit; tant elles étoient toutes au-delà de ce qu'il auroit pu s'imaginer. Quand il eut

achevé, le génie le reporta chez lui dans la même chambre où il l'avoit pris; alors il lui demanda s'il avoit autre chose à lui commander. Oui, répondit Aladdin, j'attends de toi que tu m'amenes au plutôt un cheval, qui surpasse en beauté & en bonté le cheval le plus estimé qui soit dans l'écurie du sultan, dont la housse, la selle, la bride & tout le harnois vaille plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir en même-temps vingt esclaves, habillés aussi richement & aussi lestement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à mes côtés & à ma suite en troupe, & vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mere six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes esclaves de la princesse Badroulboudour, & chargées chacune d'un habit complet aussi magnifique & aussi pompeux que pour la sultane. J'ai besoin de dix mille pieces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-t-il, ce que j'avois à te commander; va, & fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ses ordres au génie, le génie disparut, & bientôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portoient chacun une bourse de dix mille pieces d'or; & avec six femmes esclaves,

chargées sur la tête chacune d'un habit différent pour la mere d'Aladdin , enveloppé dans une toile d'argent , & le génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses , Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à sa mere , en lui disant que c'étoit pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portoient , avec ordre de les garder , & de les jeter au peuple par poignées en passant par les rues , dans la marche qu'ils devoient faire pour se rendre au palais du sultan. Il ordonna aussi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres , trois à droite & trois à gauche. Il présenta enfin à sa mere les six femmes esclaves , en lui disant qu'elles étoient à elle , & qu'elle pouvoit s'en servir comme leur maîtresses , & que les habits qu'elles avoient apportés , étoient pour son usage.

Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires , il dit au génie en le congédiant , qu'il l'appelleroit quand il auroit besoin de son service , & le génie disparut aussitôt. Alors Aladdin ne songea plus qu'à répondre au plutôt au desir que le sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante esclaves , je ne dirai pas le mieux fait , ils l'étoient tous également , avec ordre de s'adresser au chef

des huissiers, & de lui demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du sultan. L'esclave ne fut pas long-temps à s'acquitter de son message ; il apporta pour réponse que le sultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, & de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grace, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa, furent remplies presque en un moment d'une foule innombrable de peuple, qui faisoit retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration & de bénédiction, chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avoient les bourses, faisoient voler des poignées de pièces d'or en l'air à droite & à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venoient pas de la part de ceux qui se pouffoient & qui se baïssent pour amasser de ces pièces, mais de ceux qui d'un rang au-dessus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritoit. Non-seulement ceux qui se souvenoient de l'avoir vu jouer dans les rues dans un âge déjà avancé, comme un va-

gabond, ne le reconnoissoient plus : ceux même qui l'avoient vu il n'y avoit pas long-temps, avoient de la peine à le remettre, tant il avoit les traits changés. Cela venoit de ce que la lampe avoit cette propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon usage qu'ils en faisoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plupart avoit déjà remarquée le même jour dans la marche des esclaves qui avoient porté ou accompagné le présent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoisseurs, qui furent en distinguer la beauté, sans se laisser éblouir ni par la richesse ni par le brillant des diamants & des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le sultan lui donnoit la princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au palais, où tout étoit disposé pour l'y recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par le grand-visir, par les généraux d'armées & les gouverneurs des provinces

du premier rang ; mais le chef des huissiers qui l'y attendoit par ordre du sultan, l'en empêcha & l'accompagna jusques près de la salle du conseil ou de l'audience, où il l'aida à descendre de cheval, quoiqu'Aladdin s'y opposât fortement, & ne le voulût pas souffrir ; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les huissiers faisoient une double haie à l'entrée de la salle : leur chef mit Aladdin à sa droite ; & après l'avoir fait passer au milieu, il le conduisit jusqu'au trône du sultan.

Dès que le sultan eut apperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement & plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été lui-même, que surpris, contre son attente de sa bonne mine, de sa belle taille, & d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de bassesse dans lequel sa mere avoit paru devant lui. Son étonnement & sa surprise néanmoins ne l'empêcherent pas de se lever, & de descendre deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds, & pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore se jeter aux pieds du sultan, mais le sultan le retint par la main, & l'obligea de monter & de s'asseoir entre le visir & lui,

Alors Aladdin prit la parole : Sire , dit-il , je reçois les honneurs que votre majesté me fait , parce qu'elle a la bonté & qu'il lui plaît de me les faire ; mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je suis né son esclave , & que je connois la grandeur de sa puissance , & que je n'ignore pas combien ma naissance me met au-dessous de la splendeur & de l'éclat du rang suprême où elle est élevée. S'il y a quelque endroit , continua-t il , par où je puisse avoir mérité un accueil si favorable , j'avoue que je ne le dois qu'à la hardiesse qu'un pur hasard m'a fait naître , d'élever mes yeux , mes pensées & mes desirs jusqu'à la divine princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre majesté de ma témérité ; mais je ne puis dissimuler que je mourrois de douleur , si je perdois l'espérance d'en voir l'accomplissement.

Mon fils , répondit le sultan en l'embrassant une seconde fois , vous me feriez tort de douter un seul moment de la sincérité de ma parole : votre vie m'est trop chère désormais pour ne vous la pas conserver , en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir & de vous entendre , à tous mes trésors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles , le sultan fit un signal , & aussi tôt on entendit l'air reten-

tir du son des trompettes, des hautbois & des tymbales, & en même-temps le sultan conduisit Aladdin dans un magnifique salon, où on servit un superbe festin. Le sultan mangea seul avec Aladdin. Le grand-visir & les seigneurs de la cour, chacun selon leur dignité & selon leur rang, les accompagnerent pendant le repas. Le sultan, qui avoit toujours les yeux sur Aladdin, tant il prenoit plaisir à le voir, fit tomber le discours sur plusieurs sujets différens. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas, & sur quelque matiere qu'il le mît, il parla avec tant de connoissance & de sagesse, qu'il acheva de confirmer le sultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le sultan fit appeller le premier juge de sa capitale, & il lui commanda de dresser & de mettre au net sur le champ le contrat de mariage de la princesse Badroulboudour sa fille, & d'Aladdin. Pendant ce temps-là le sultan s'entretint avec Aladdin de plusieurs choses indifférentes, en présence du grand-visir & des seigneurs de sa cour, qui admirerent la solidité de son esprit, & la grande facilité qu'il avoit de parler & de s'énoncer, & les pensées fines & délicates dont il affaisonna son discours.

Quand le juge eut achevé le contrat dans

toutes les formes requises, le sultan demanda à Aladdin s'il vouloit rester dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour : Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre majesté, je la supplie de vouloir bien permettre que je les differe jusqu'à ce que j'aie fait bâtir un palais, pour y recevoir la princesse selon son mérite & sa dignité. Je le prie pour cet effet de m'accorder une place convenable dans le sien, afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. Mon fils, lui dit le sultan, prenez tout le terrein que vous jugerez à propos; le vuide est trop grand devant mon palais, & j'avois déjà songé moi-même à le remplir; mais souvenez-vous que je ne puis assez-tôt vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. En achevant ces paroles, il embrassa encore Aladdin, qui prit congé du sultan avec la même politesse que s'il eût été élevé & qu'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval, & il retourna chez lui dans le même ordre qu'il étoit venu, au travers de la même foule, & aux acclamations du peuple qui lui souhaitoit toutes sortes de bonheur & de prof-

périté. Dès qu'il fut rentré & qu'il eut mis pied à terre, il se retira dans sa chambre en particulier; il prit la lampe, & il appella le génie comme il avoit accoutumé. Le génie ne se fit pas attendre; il parut, & il lui fit offre de ses services: Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent, par la puissance de cette lampe, ta maîtresse. Il s'agit aujourd'hui, que pour l'amour d'elle, tu fasses paroître, s'il est possible, plus de zèle & plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bâtir vis-à-vis du palais du sultan, à une juste distance, un palais digne d'y recevoir la princesse Badroulboudour mon épouse. Je laisse à ta liberté le choix des matériaux, c'est-à-dire du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis & du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, & du reste de l'édifice; mais j'entends qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever un grand salon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autres matières que d'or & d'argent massif, posés alternativement, avec douze croisées, six à chaque face, & que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule que je veux qu'on laisse imparfaite, soient en-

richies avec art & symmétrie , de diamants , de rubis & d'émeraudes , de maniere que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin ; mais sur toute chose , qu'il y ait dans un endroit que tu me diras , un trésor bien rempli d'or & d'argent monnoyé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais des cuisines , des offices , des magasins , des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons , & proportionnés à la magnificence du palais ; des écuries remplies des plus beaux chevaux , avec leurs écuyers & leurs palefreniers , sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine & d'office , & des femmes esclaves , nécessaires pour le service de la princesse ; tu dois comprendre quelle est mon intention ; va , & reviens quand cela sera fait.

Le soleil venoit de se coucher quand Aladdin acheva de charger le génie de la construction du palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain matin , à la petite pointe du jour , Aladdin , à qui l'amour de la princesse ne permettoit pas de dormir tranquillement , étoit à peine levé que le génie se présenta à lui : Seigneur , dit-il : votre palais est achevé , venez voir si vous en êtes content, Aladdin n'eut pas plutôt té :

moigné qu'il le vouloit bien, que le génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au-dessus de son attente, qu'il ne pouvoit assez l'admirer : le génie le conduisit en tous les endroits, & partout il ne trouva que richesses, que propreté & que magnificence, avec des officiers & des esclaves, tous habillés selon leur rang & selon les services auxquels ils étoient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le trésorier, & Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenoient, élevés jusqu'à la voûte, & disposés dans un arrangement qui faisoit plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier : il le mena ensuite aux écuries, & là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eut au monde, & les palefreniers dans un grand mouvement, occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de toutes les provisions nécessaires, tant pour les ornements des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais d'appartement en appartement & de piece en piece, depuis le haut jusqu'au bas, & particulièrement le salon à vingt-quatre croisées, & qu'il y eut trouvé des

richesses & de la magnificence , avec toutes sortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en étoit promis , il dit au génie : Génie , on ne peut être plus content que je le suis : & j'aurois tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit , parce que je ne m'en étois pas avisé ; c'est d'étendre depuis la porte du palais du sultan jusqu'à la porte de l'appartement destiné pour la princesse dans ce palais-ci , un tapis du plus beau velours , afin qu'elle marche dessus en venant du palais du sultan. Je reviens dans un moment , dit le génie ; & comme il eut disparu , peu de temps après , Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit souhaité , exécuté , sans savoir comment cela s'étoit fait. Le génie reparut , & il reporta Aladdin chez lui dans le temps qu'on ouvroit la porte du palais du sultan.

Les portiers du palais qui venoient d'ouvrir la porte , & qui avoient toujours eu la vue libre du côté où étoit alors celui d'Aladdin , furent fort étonnés de la voir bornée ; & de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du sultan. Ils ne distinguèrent pas bien d'abord ce que c'étoit ; mais leur surprise augmenta quand ils eurent apperçu distinctement le superbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille si surprenante fut

répandue dans tout le palais en très-peu de temps. Le grand-visir qui étoit arrivé presque à l'ouverture de la porte du palais, n'avoit pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres ; il en fit part au sultan le premier, mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. Visir, reprit le sultan, pourquoi voulez vous que ce soit un enchantement ? vous savez aussi-bien que moi que c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir par la permission que je lui en ai donnée en votre présence, pour loger la princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en si peu de temps ? Il a voulu nous surprendre, & nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à l'autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalousie. L'heure d'entrer au conseil l'empêcha de continuer ce discours plus longtemps.

Quand Aladdin eut été reporté chez lui, & qu'il eût congédié le génie, il trouva que sa mere étoit levée, & qu'elle commençoit à se parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. A-peu-près vers le temps que le sultan venoit de sortir du conseil, Aladdin disposa sa mere à aller

au palais avec les mêmes femmes esclaves qui lui étoient venues par le ministère du génie. Il la pria , si elle voyoit le sultan , de lui marquer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse vers le soir , quand elle seroit en état de passer à son palais. Elle partit ; mais quoiqu'elle & ses femmes esclaves qui la suivoient , fussent habillées en sultanes , la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir passer , qu'elles étoient voilées , & qu'un surtout convenable couvroit la richesse & la magnificence de leurs habillements. Pour ce qui est d'Aladdin , il monta à cheval : & après être sorti de sa maison paternelle , pour n'y plus revenir , sans avoir oublié la lampe merveilleuse , dont le secours lui avoit été si avantageux pour parvenir au comble de son bonheur , il se rendit publiquement à son palais avec la même pompe qu'il étoit allé se présenter au sultan le jour de devant.

Dès que les portiers du palais du sultan eurent apperçu la mere d'Aladdin qui venoit , ils en avertirent le sultan. Aussi-tôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes , de tymbales , de tambours , de fifres & de hautbois qui étoient déjà postées en différents endroits des terrasses du palais ; & en un moment l'air retentit de fanfares & de concerts qui annonçerent la joie à

toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de couffins & de feuillages, & à préparer des illuminations pour la nuit. Les artisans quitterent leur travail, & le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le palais du sultan & celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non tant à cause qu'ils étoient accoutumés à voir celui du sultan, que parce que celui du sultan ne pouvoit entrer en comparaison avec celui d'Aladdin; mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouïe ils voyoient un palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avoit ni matériaux ni fondemens préparés.

La mere d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, & introduite dans l'appartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussi-tôt que la princesse l'apperçut, elle alla l'embrasser, & lui fit prendre place sur son sofa, & pendant que ses femmes achevoient de l'habiller & de la parer des joyaux les plus précieux dont Aladdin lui avoit fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifique. Le sultan qui venoit pour être auprès de la princesse sa fille le plus de temps qu'il pourroit, avant qu'elle se séparât d'avec

lui pour passer au palais d'Aladdin , lui fit aussi de grands honneurs. La mere d'Aladdin avoit parlé plusieurs fois au sultan en public ; mais il ne l'avoit point encore vue sans voile , comme elle étoit alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé , on y observoit encore des traits qui faisoient assez connoître qu'elle avoit été du nombre des belles dans sa jeunesse. Le sultan qui l'avoit toujours vue habillée fort simplement , pour ne pas dire pauvrement , étoit dans l'admiration de la voir aussi richement & aussi magnifiquement vêtue que la princesse sa fille ; cela lui fit faire cette réflexion , qu'Aladdin étoit également prudent , sage & entendu en toutes choses.

Quand la nuit fut venue , la princesse prit congé du sultan son pere : leurs adieux furent tendres & mêlés de larmes ; ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire , & enfin la princesse sortit de son appartement , & se mit en marche avec la mere d'Aladdin à sa gauche , & suivie de cent femmes esclaves , habillées d'une magnificence surprenante. Toutes les troupes d'instruments qui n'avoient cessé de se faire entendre depuis l'arrivée de la mere d'Aladdin , s'étoient réunies & commençoient cette marche ; elles étoient suivies par cent chiaoux & par un pareil nombre d'eunu-

ques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sultan en deux bandes, qui marchaient sur les côtés, en tenant chacun un flambeau à la main, faisoient une lumière, qui, jointe aux illuminations, tant du palais du sultan que de celui d'Aladdin, suppléoit merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la princesse marcha sur le tapis étendu depuis le palais du sultan jusqu'au palais d'Aladdin; & à mesure qu'elle avançoit, les instruments qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant & en se mêlant avec ceux qui se faisoient entendre du haut des terrasses du palais d'Aladdin, formerent un concert, qui, tout extraordinaire & confus qu'il paroissoit, ne laissoit pas d'augmenter la joie, non seulement dans la place remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux palais, dans toute la ville & bien loin au-dehors.

La princesse arriva enfin au nouveau palais, & Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui étoit destiné, pour la recevoir. La mere d'Aladdin avoit eu soin de faire distinguer son fils à la princesse, au milieu des officiers qui l'environnoient; & la princesse, en l'appercevant, le trouva si bien fait qu'elle en fut charmée. Adorable princesse, lui dit Aladdin en l'abordant & en la saluant

très-respectueusement , si j'avois le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse , fille de mon sultan , j'ose vous dire que ce seroit à vos beaux yeux & à vos charmes que vous devriez vous en prendre , & non pas à moi. Prince , que je suis en droit de traiter ainsi à présent , lui répondit la princesse , j'obéis à la volonté du sultan mon pere ; & il me suffit de vous avoir vu , pour vous dire que je lui obéis sans répugnance.

Aladdin , charmé d'une réponse si agréable & si satisfaisante pour lui , ne laissa pas plus long-temps la princesse debout après le chemin qu'elle venoit de faire , à quoi elle n'étoit point accoutumée ; il lui prit la main , qu'il baïsa avec une grande démonstration de joie , & il la conduisit dans un grand salon éclairé d'une infinité de bougies , où par les soins du génie la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étoient d'or massif , & remplis de viandes les plus délicieuses. Les vases , les bassins , les gobelets , dont le buffet étoit très-bien garni , étoient aussi d'or & d'un travail exquis. Les autres ornemens & tous les embellissemens du salon répondoient parfaitement à cette grande richesse. La princesse , enchantée de voir tant de richesses assemblées dans un même lieu , dit à Alad-

din: Prince, je croyois que rien au monde n'étoit plus beau que le palais du sultan mon pere; mais à voir ce seul fallon, je m'apperçois que je m'étois trompée. Princesse, répondit Aladdin en la faisant mettre à table à la place qui lui étoit destinée, je crois une si grande honnêteté, comme je le dois, mais je fais ce que je dois croire.

La princesse Badroulboudour, Aladdin & la mere d'Aladdin se mirent à table, & aussi-tôt un chœur d'instruments les plus harmonieux, touchés & accompagnés de très-belles voix de femmes toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil dans le palais du sultan son pere. Mais elle ne savoit pas que ces musiciens étoient des fées choisies par le génie, esclave de la lampe.

Quand le soupé fut achevé, & que l'on eut desservi en diligence, une troupe de danseurs & de danseuses succéderent aux musiciennes. Ils danserent plusieurs sortes de danses figurées, selon la coutume du pays, & ils finirent par un danseur & une danseuse, qui danserent seuls avec une légèreté surprenante, & firent paroître chacun à leur tour toute la bonne grace &

l'adresse dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, selon la coutume de la Chine de ce temps-là, Aladdin se leva & préenta la main à la princesse Badroulboudour pour danser ensemble, & terminer ainsi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent d'un si bon air, qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant, Aladdin ne quitta pas la main de la princesse, & ils passèrent ensemble dans l'appartement où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la princesse servirent à la déshabiller, & la mirent au lit, & les officiers d'Aladdin en firent autant, & chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies & les réjouissances des noces d'Aladdin & de la princesse Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets-de-chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des noces, mais aussi riche & aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour sa personne. Il le monta, & il se rendit au palais du sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves qui marchaient devant lui, à ses côtés & à sa suite. Le sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois; il l'embrassa; & après l'avoir fait asseoir près de lui sur son trône, il commanda qu'on servît le déjeuner. Sire,

lui dit Aladdin, je supplie votre majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur; je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand-visir & les seigneurs de sa cour. Le sultan lui accorda cette grace avec plaisir. Il se leva à l'heure même; & comme le chemin n'étoit pas long, il voulut y aller à pied. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand-visir à sa gauche, & les seigneurs à sa suite, précédé par les chiaoux & par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sultan approchoit du palais d'Aladdin, plus il étoit frappé de sa beauté. Ce fut toute autre chose quand il fut entré: ses acclamations ne cessoient pas à chaque piece qu'il voyoit. Mais quand ils furent arrivés au salon à vingt-quatre croisées où Aladdin l'avoit invité à monter, qu'il en eut vu les ornements, & sur-tout qu'il eut jetté les yeux sur les jalousies enrichies de diamants, de rubis & d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, & qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse étoit pareille au-dehors, il en fut tellement surpris qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque temps en cet état: Visir, dit-il à ce ministre qui étoit près de lui, est-il possible qu'il y ait en mon royaume, & si près

de mon palais, un palais si superbe & que je l'aye ignoré jusqu'à présent ; Votre majesté, reprit le grand-visir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bâtir un palais vis-à-vis du sien ; le même jour au coucher du soleil il ny avoit pas encore de palais en cette place ; & hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que le palais étoit fait & achevé. Je m'en souviens, repartit le sultan ; mais jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers de bâtis d'assises d'or & d'argent massif, au lieu d'assises ou de pierre ou de marbre ; dont les croisées ayent des jalousies jonchées de diamants, de rubis & d'émeraudes ; jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable.

Le sultan voulut voir & admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, & il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième étoit demeurée imparfaite. Visir, dit-il (car le grand-visir se faisoit un devoir de ne pas l'abandonner), je suis surpris qu'un fallon de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. Sire, reprit le grand-visir, Aladdin apparemment a été

pressé, & le temps lui a manqué pour rendre cette croisée semblable aux autres; mais on peut croire qu'il a les pierreries nécessaires, & qu'au premier jour il y fera travailler.

Aladdin qui avoit quitté le sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites : Mon fils, lui dit le sultan, voici le fallon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui sont au monde. Une seule chose me surprend : c'est de voir que cette jalousie soit demeurée imparfaite. Est-ce par oubli, ajouta t-il, par négligence, ou parce que les ouvriers n'ont pas eu le temps de mettre la dernière main à un si beau morceau d'architecture ? Sire répondit Aladdin, ce n'est par aucune de ces raisons que la jalousie est restée dans l'état que votre majesté la voit. La chose a été faite à dessein, & c'est par mon ordre que les ouvriers n'y ont pas touché; je voulois que votre majesté eût la gloire de faire achever ce fallon & le palais en même temps : je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention afin que je puisse me souvenir de la faveur & de la grace que j'aurai reçue d'elle. Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le sultan, je vous en fais bon gré; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet, il ordonna qu'on fît venir les jouailliers les
mieux

mieux fournis de pierreries : & les orfevres les plus habiles de sa capitale.

Le sultan cependant descendit du fallon, & Aladdin le conduisit dans celui où il avoit régélé la princesse Badroulboudour le jour des noces. La princesse arriva un moment après, qui reçut le sultan son pere d'un air qui lui fit connoître avec plaisir combien elle étoit contente de son mariage. Deux tables se trouverent fournies des mets les plus délicieux, & servies toutes en vaisselle d'or. Le sultan se mit à la premiere, & mangea avec la princesse sa fille, Aladdin & le grand-visir. Tous les seigneurs de la cour furent régelés à la seconde, qui étoit fort longue. Le sultan trouva les mets de bon goût, & il avoua que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même chose du vin, qui étoit en effet très-délicieux. Ce qu'il admira davantage, furent quatre grands buffets garnis & chargés à profusion de flacons, de bassins, & de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique qui étoient disposés dans le fallon, pendant que les fanfares de trompettes accompagnées de tymbales & de tambours, retentissoient au-dehors à une distance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le temps que le sultan venoit de

fortir de table , on l'avertit que les jouailliers & les orfevres qui avoient été appelés par son ordre , étoient arrivés. Il remonta au fallon à vingt-quatre croisées ; & quand il y fut , il montra aux jouailliers & aux orfevres qui l'avoient suivi , la croisée qui étoit imparfaite : Je vous ai fait venir , leur dit-il , afin que vous m'accommodiez cette croisée , & que vous la mettiez dans la même perfection que les autres : examinez-les , & ne perdez pas de temps à me rendre celle-ci toute semblable.

Les jouailliers & les orfevres examinèrent les vingt-trois autres jalousies avec une grande attention ; & après qu'ils eurent consulté ensemble , & qu'ils furent convenus de ce qu'ils pouvoient contribuer chacun de leur côté , ils revinrent se présenter devant le sultan ; & le jouaillier ordinaire du palais qui prit la parole , lui dit : Sire , nous sommes prêts d'employer nos soins & notre industrie pour obéir à votre majesté ; mais entre tous tant que nous sommes de notre profession , nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. J'en ai , dit le sultan , & au-delà de ce qu'il en faudra : venez à mon palais , je vous mettrai à même , & vous choisirez.

Quand le sultan fut de retour à son palais , il fit apporter toutes les pierreries ,

& les jouailliers en prirent une très-grande quantité, particulièrement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employèrent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, & en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du sultan, avec ce que le grand-visir lui prêta des siennes; & tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le sultan s'efforçoit inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, & que jamais il n'en viendroit à bout à son honneur, fit venir les orfèvres, & leur dit non-seulement de cesser leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, & de reporter au sultan toutes ses pierreries avec celles qu'il avoit empruntées du grand-visir.

L'ouvrage que les jouailliers & les orfèvres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent, & laisserent Aladdin seul dans le fallon. Il tira la lampe qu'il avoit sur lui, & il la frota. Aussi-tôt le génie se présenta : Génie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laisser une des vingt-quatre jalousies de ce fallon imparfaite, & tu avois exécuté mon ordre; présentement je t'ai

fait venir pour te dire que je souhaite que tu la rendes pareille aux autres. Le génie disparut, & Aladdin descendit du fallon. Peu de moments après comme il y fut remonté, il trouva la jaloufie dans l'état qu'il l'avoit souhaité, & pareille aux autres.

Les jouailliers & les orfevres cependant arriverent au palais, & furent introduits & présentés au sultan dans son appartement. Le premier jouaillier, en lui présentant les pierreries qu'ils lui rapportoient, dit au sultan au nom de tous : Sire, votre majesté fait combien il y a de temps que nous travaillons de toute notre industrie à finir l'ouvrage dont elle nous a chargés. Il étoit déjà fort avancé, lorsqu'Aladdin nous a obligés non-seulement de cesser, mais même de défaire tout ce que nous avons fait, & de lui rapporter ces pierreries & celles du grand-visir. Le sultan leur demanda si Aladdin ne leur en avoit pas dit la raison ; & comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre sur le champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amene, il le monte, & part sans autre suite que de ses gens, qui l'accompagnerent à pied. Il arrive au palais d'Aladdin, & il va mettre pied à terre au bas de l'escalier qui conduisoit au fallon à vingt-quatre croisées. Il y monte sans faire avertir Aladdin ; mais Aladdin s'y

trouva fort à propos ; & il n'eut que le temps de recevoir le sultan à la porte.

Le sultan, sans donner à Aladdin le temps de se plaindre obligeamment de ce que sa majesté ne l'avoit pas fait avertir, & qu'elle l'avoit mis dans la nécessité de manquer à son devoir, lui dit : Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raison vous avez de vouloir laisser imparfait un salon aussi magnifique & aussi singulier que celui de votre palais.

Aladdin dissimula la véritable raison ; qui étoit que le sultan n'étoit pas assez riche en pierreries pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connoître combien le palais, tel qu'il étoit, surpassoit non-seulement le sien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puisqu'il n'avoit pu le parachever dans la moindre de ses parties, il lui répondit : Sire, il est vrai que votre majesté a vu ce salon imparfait, mais je la supplie de voir présentement si quelque chose y manque.

Le sultan alla droit à la fenêtre dont il avoit vu la jaloufie imparfaite ; & quand il eut remarqué qu'elle étoit semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étoient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre, & quand il fut convaincu que la jaloufie à laquelle il avoit

fait employer tant de temps, & qui avoit coûté tant de journées d'ouvriers, venoit d'être achevée dans le peu de temps qui lui étoit connu, il embrassa Aladdin, & le baïsa au front entre les deux yeux. Mon fils, lui dit-il, rempli d'étonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choses si surprenantes, & presque en un clin d'œil ? vous n'avez pas votre semblable au monde ; & plus je vous connois, plus je vous trouve admirable.

Aladdin reçut les louanges du sultan avec beaucoup de modestie, & il lui répondit en ces termes : Sire, c'est une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance & l'approbation de votre majesté ; ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une & l'autre de plus en plus.

Le sultan retourna à son palais de la manière qu'il y étoit venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant, il trouva le grand-visir qui l'attendoit. Le sultan, encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le sultan la racontoit ; mais qui confirmèrent le visir dans la croyance où il étoit déjà, que le palais d'Aladdin étoit l'effet d'un enchantement, dont il s'étoit ouvert au sultan presque dans le moment que

ce palais venoit de paroître. Il voulut lui répéter la même chose. Vifir, lui dit le sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose, mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils.

Le grand-vifir vit bien que le sultan étoit prévenu; il ne voulut pas entrer en contestation avec lui, & il le laissa dans son opinion. Tous les jours réglément dès que le sultan étoit levé, il ne manquoit pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvroit tout le palais d'Aladdin, & il y alloit encore plusieurs fois, pendant la journée, pour le contempler & l'admirer.

Aladdin cependant ne demeuroit pas renfermé dans son palais; il avoit soin de se faire voir par la ville plus d'une fois chaque semaine; soit qu'il allât faire sa priere tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand-vifir, qui affectoit d'aller lui faire sa cour à certains jours réglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régaloit souvent dans son palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortoit, il faisoit jeter par deux de ses esclaves qui marchaient en troupe autour de son cheval, des piéces d'or à poignées dans les rues & dans les places par où il passoit, & où le peu-

ple se rendoit toujours en grande foule.

D'ailleurs, pas un pauvre ne se présentoit à la porte de son palais, qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisoit par ses ordres.

Comme Aladdin avoit partagé son temps de maniere qu'il n'y avoit pas de semaine qu'il n'allât à la chasse au moins une fois, tantôt aux environs de la ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la même libéralité par les chemins & par les villages. Cette inclination généreuse lui fit donner par-tout le peuple mille bénédictions, & il étoit ordinaire de ne jurer que par sa tête. Enfin, sans donner aucun ombrage au sultan, à qui il faisoit fort régulièrement sa cour, on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par ses manieres affables & libérales toute l'affection du peuple, & que généralement parlant, il étoit plus aimé que le sultan même. Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur & un zele pour le bien de l'état qu'on ne sauroit assez louer. Il en donna même des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plutôt appris que le sultan levoit une armée pour la dissiper, qu'il le supplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés; & il se conduisit en toute cette

expédition avec tant de diligence , que le sultan apprit plutôt que les révoltés avoient été défaits , châtiés ou dissipés , que son arrivée à l'armée. Cette action qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume , ne changea point son cœur. Il revint victorieux , mais aussi affable qu'il avoit toujours été.

Il y avoit déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernoit comme nous venons de le dire , quand le magicien qui lui avoit donné sans y penser , le moyen de s'élever à une si haute fortune , se souvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin étoit mort misérablement dans le souterrain où il l'avoit laissé , il lui vint néanmoins en pensée de savoir précisément quelle avoit été sa fin. Comme il étoit grand géomancien , il tira d'une armoire un quarré en forme de boîte couverte dont il se servoit pour faire ses observations de géomance. Il s'assit sur son sofa , met le quarré devant lui , le découvre ; & après avoir préparé & égalé le sable , avec l'intention de savoir si Aladdin étoit mort dans le souterrain , il jette les points , il en tire les figures , & il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement , au-lieu de découvrir qu'Aladdin fût mort dans le souterrain , il découvre qu'il en étoit sorti ,

& qu'il vivoit sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré & respecté.

Le magicien afriquain n'eut pas plutôt appris par les regles de son art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage il dit en lui-même : Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret & la vertu de la lampe : j'avois cru sa mort certaine, & le voilà qu'il jouit du fruit de mes travaux & de mes veilles ! j'empêcherai qu'il n'en jouisse long-temps, ou je périrai. Il ne fut pas long-temps à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe qu'il avoit dans son écurie, & il se mit en chemin. De ville en ville & de province en province, sans s'arrêter qu'autant qu'il en étoit besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arriva à la Chine & bientôt dans la capitale du sultan, dont Aladdin avoit épousé la fille. Il mit pied à terre dans un khan ou hôtellerie publique, où il prit une chambre à louage. Il y demeura le reste du jour & la nuit suivante, pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain avant toute chose, le magicien afriquain voulut savoir ce que l'on disoit d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fameux & le

plus fréquenté par les personnes de grande distinction, où l'on s'assembloit pour boire d'une certaine boisson chaude qui lui étoit connue dès son premier voyage. Il n'y eut pas plutôt prit place, qu'on lui versa de cette boisson dans une tasse, & qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtoit l'oreille à droite & à gauche, il entendit qu'on s'entretenoit du palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenoient; & en prenant son temps il lui demanda en particulier ce que c'étoit que ce palais dont on parloit si avantageusement. D'où venez-vous, lui dit celui à qui il s'étoit adressé? il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin? On n'appelloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épousé la princesse Badroulboudour. Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'est une des merveilles du monde, mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde; jamais on n'y a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique. Il faut que vous veniez de bien loin, puisque vous n'en avez pas encore entendu parler. En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il est bâti. Voyez-le, & vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité. Pardonnez à

mon ignorance, reprit le magicien africain, je ne suis arrivé que d'hier; & je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venue jusque-là quand je suis parti. Et comme par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu autre vue dans mon voyage que d'arriver au plutôt sans m'arrêter & sans faire aucune connoissance, je n'en savois que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est si grande, que je suis prêt de satisfaire ma curiosité dès-à-présent, si vous vouliez bien me faire la grace de m'en enseigner le chemin.

Celui à qui le magicien africain s'étoit adressé, se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il falloit qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin; & le magicien africain se leva & partit dans le moment. Quand il fut arrivé, & qu'il eut examiné le palais de près & de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savoit bien qu'il n'appartenoit de faire de semblables merveilles qu'à des génies esclaves de la lampe, dont l'acquisition lui avoit échappé. Piqué au vif du bonheur & de la grandeur d'Alad-

din , dont il ne faisoit presque pas de différence d'avec celle du sultan , il retourna au khan où il avoit pris logement.

Il s'agissoit de savoir où étoit la lampe , si Aladdin la portoit avec lui , ou en quel lieu il la conservoit , & c'est ce qu'il falloit que le magicien découvrit par une opération de géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeoit , il prit son quarré & son sable , qu'il portoit en tous ses voyages. L'opération achevée , il connut que la lampe étoit dans le palais d'Aladdin ; & il eut une joie si grande de cette découverte , qu'à peine il se sentoit lui même. Je l'aurai cette lampe , dit-il , & je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever , & de le faire descendre jusqu'à la basseesse d'où il a pris un si haut vol.

Le malheur pour Aladdin voulut , qu'alors il étoit allé à une partie de chasse pour huit jours , & qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti , & voici de quelle manière le magicien africain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venoit de lui donner tant de joie , il alla voir le concierge du khan , sous prétexte de s'entretenir avec lui , & il en avoit un fort naturel , qu'il n'étoit pas besoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venoit de voir le palais d'Aladdin ; & après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus surprenant & tout

ce qui l'avoit frappé davantage , & qui frappoit généralement tout le monde : *Ma curi* s'ité, ajouta-t-il, va plus loin , & je ne ferai pas satisfait que je n'aye vu le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. Il ne vous sera pas difficile de le voir , reprit le concierge , il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion, quand il est dans la ville ; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse, qui en doit durer huit.

Le magicien afriquain ne voulut pas en savoir davantage ; il prit congé du concierge ; & en se retirant : Voilà le temps d'agir , dit-il en lui-même , je ne dois pas le laisser échapper. Il alla à la boutique d'un faiseur & vendeur de lampes. Maître , dit-il , j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre ; pouvez vous me la fournir ? Le vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques-unes, mais s'il vouloit se donner patience jusqu'au lendemain , qu'il la fourniroit complete à l'heure qu'il voudroit. Le magicien le voulut bien ; il lui recommanda qu'elles fussent propres & bien polies : après lui avoir promis qu'il le payeroit bien, il se retira dans son khan.

Le lendemain la douzaine de lampes fut livrée au magicien afriquain , qui les paya au prix qui lui fut demandé , sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il

s'étoit pourvu exprès ; & avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, & quand il s'en fut approché, il se mit à crier : *Qui veut changer des vieilles lampes pour des neuves ?* A mesures qu'il avançoit, & d'aussi loin que les petits enfants qui jouoient dans la place l'entendirent, ils accoururent, & ils s'assemblerent autour de lui avec de grandes huées, & le regarderent comme un fou. Les passants rioient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginoient. Il faut, disoient-ils, qu'il ait perdu l'esprit, pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles.

Le magicien africain ne s'étonna ni des huées des enfants, ni de tout ce qu'on pouvoit dire de lui ; & pour débiter sa marchandise, il continua de crier : *Qui veut changer de vieilles lampes pour des neuves ?* Il répéta si souvent la même chose en allant & venant dans la place, devant le palais & à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui étoit alors dans le fallon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme ; mais comme elle ne pouvoit distinguer ce qu'il crioit, à cause des huées des enfants qui le suivoient, & dont le nombre augmentoit de moment en moment, elle envoya une de ses femmes esclaves qui l'approchoit de plus près, pour voir ce que c'étoit que ce bruit.

La femme esclave ne fut pas long-temps à remonter ; elle entra dans le fallon avec de grands éclats de rire. Elle rioit de si bonne grace , que la princesse ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant. Hé bien , folle , dit la princesse , veux-tu me dire pourquoi tu ris ? Princesse , répondit la femme esclave en riant toujours , qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras , plein de belles lampes toutes neuves , qui ne demande pas à les vendre , mais à les changer contre des vieilles. Ce sont les enfants dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer , qui font tout le bruit qu'on entend , en se moquant de lui.

Sur ce récit , une autre femme esclave , en prenant la parole : A propos de vieilles lampes , dit-elle , je ne sais si la princesse a pris garde qu'en voilà une sur la corniche ; celui à qui elle appartient , ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au-lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien , elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille , sans en rien demander de retour.

La lampe dont la femme esclave parloit , étoit la lampe merveilleuse dont Aladdin s'étoit servi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé ; & il l'avoit mise

lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse , dans la crainte de la perdre , & il avoit pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes esclaves , ni les eunuques , ni la princesse même , n'y avoient pas fait attention une seule fois jusqu'alors pendant son absence : hors du temps de la chasse , il la portoit toujours sur lui. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne , mais au moins qu'il auroit dû enfermer la lampe. Cela est vrai , mais on a fait de semblables fautes de tout temps , on en fait encore aujourd'hui , & l'on ne cessera d'en faire.

La princesse Badroulboudour qui ignoroit que la lampe fût aussi précieuse qu'elle l'étoit , & qu'Aladdin , sans parler d'elle-même , eût un intérêt aussi grand qu'il l'avoit qu'on n'y touchât pas & qu'elle fût conservée , entra dans la plaisanterie , & elle commanda à un eunuque de la prendre & d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit. Il descendit du fallon ; & il ne fut pas plutôt sorti de la porte du palais , qu'il apperçut le magicien africain ; il l'appella ; & quand il fut venu à lui , & en lui montrant la vieille lampe : Donne-moi , dit-il , une lampe neuve pour celle-ci.

Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchoit ; il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le palais

d'Aladdin, où toute la vaisselle n'étoit que d'or ou d'argent; il la prit promptement de la main de l'eunuque; & après l'avoir fourrée bien avant dans son sein, il lui présenta son panier, & lui dit de choisir celle qu'il lui plairoit. L'eunuque choisit; & après avoir laissé le magicien, il porta la lampe neuve à la princesse Badroulboudour; mais l'échange ne fut pas plutôt fait, que les enfants firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avoient encore fait en se moquant, selon eux, de la bêtise du magicien.

Le magicien africain les laissa crier tant qu'ils voulurent; mais sans s'arrêter plus long-temps aux environs du palais d'Aladdin, il s'en éloigna insensiblement & sans bruit; c'est-à-dire sans crier, & sans parler davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles; il n'en vouloit pas d'autres que celle qu'il emportoit; & son silence enfin fit que les enfants s'écartèrent, & qu'ils le laisserent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui étoit entre les deux palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées; & comme il n'avoit plus besoin des autres lampes ni du panier, il posa le panier & les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avoit personne. Alors dès qu'il eut enfilé une autre rue, il pressa le pas jusqu'à ce qu'il ar-

riva à une des portes de la ville. En continuant son chemin par le fauxbourg, qui étoit fort long, il fit quelques provisions avant qu'il en sortît. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin dans un lieu à l'écart, hors de la vue du monde, où il resta jusqu'au moment qu'il jugea à propos, pour achever d'exécuter le dessein qui l'avoit amené. Il ne regretta pas le barbe qu'il laissoit dans le khan où il avoit pris logement; il se crut bien dédommagé par le trésor qu'il venoit d'acquérir.

Le magicien africain passa le reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit, que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein, & il la frotta. A cet appel, le génie lui apparut. *Que veux tu*, lui demanda le génie, *me voilà prêt à t'obéir, comme ton esclave, & de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi & ses autres esclaves.* Je te commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais, que toi ou les autres esclaves de la lampe ont bâti dans cette ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivant, & que tu le transportes avec moi en même-temps dans un tel endroit de l'Afrique. Sans lui répondre, le génie avec l'aide d'autres génies, esclaves de la lampe comme lui, le transporterent en très-peu de temps, lui & son palais en

son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avoit été marqué. Nous laisserons le magicien africain & le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du sultan.

Dès que le sultan fut levé, il ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre au cabinet ouvert, pour avoir le plaisir de contempler & d'admirer le palais d'Aladdin. Il jeta la vue du côté où il avoit coutume de voir ce palais, & il ne vit qu'une place vide, telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût bâti: il crut qu'il se trompoit, & il se frotta les yeux; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le temps fût serain, le ciel net, & que l'aurore qui avoit commencé de paroître rendît tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite & à gauche, & il ne vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand, qu'il demeura long-temps dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avoit été, & où il ne le voyoit plus, en cherchant ce qu'il ne pouvoit comprendre; savoir, comment il se pouvoit faire qu'un palais aussi grand & aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avoit vu presque chaque jour depuis qu'il avoit été bâti avec sa permission, & tout récemment le jour de devant, se fût évanoui de manière qu'il n'en paroît.

foit pas le moindre vestige. Je ne me trompe pas, disoit-il en lui-même, il étoit dans la place que voilà : s'il s'étoit écroulé, les matériaux paroïtroient en monceaux ; & si la terre l'avoit englouti, on en verroit quelque marque. De quelque maniere que cela fût arrivé, & quoique convaincu que le palais n'y étoit plus, il ne laissa pas néanmoins d'attendre encore quelque temps, pour voir si en effet il ne se trompoit pas. Il se retira enfin ; & après avoir regardé encore derriere lui avant de s'éloigner, il revint à son appartement ; il commanda qu'on lui fît venir le grand visir en toute diligence ; & cependant il s'assit, l'esprit agité de pensées si différentes, qu'il ne savoit quel parti prendre.

Le grand-visir ne fit pas attendre le sultan ; il vint même avec une si grande précipitation, que ni lui ni ses gens ne firent pas réflexion en passant, que le palais d'Aladdin n'étoit plus à sa place : les portiers mêmes, en ouvrant la porte du palais, ne s'en étoient pas aperçus.

En abordant le sultan : Sire, lui dit le grand-visir, l'empressement avec lequel votre majesté m'a fait appeller, m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire étoit arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de conseil, & que je ne devois pas manquer de me rendre à mon

devoir dans peu de moments. Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire, comme tu le dis, & tu vas en convenir. Dis-moi où est le palais d'Aladdin ? Le palais d'Aladdin, sire, répondit le grand-visir avec étonnement ? je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il étoit à sa place ; des bâtimens aussi solides que celui-là, ne changent pas de place si facilement. Va voir au cabinet, répondit le sultan, & tu viendras me dire si tu l'auras vu.

Le grand-visir alla au cabinet ouvert, & il lui arriva la même chose qu'au sultan. Quand il se fut bien assuré que le palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, & qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige, il revint se présenter au sultan. Hé bien, as-tu vu le palais d'Aladdin, lui demanda le sultan ? Sire, répondit le grand-visir, votre majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faisoit le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'étoit qu'un ouvrage de magie & d'un magicien ; mais votre majesté n'a pas voulu y faire attention.

Le sultan qui ne pouvoit disconvenir de ce que le grand-visir lui représentoit, entra dans une colere d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit défavouer son incrédulité. Où est, dit-il, cet imposteur, ce scélérat, que je lui fasse couper la tête ? Sire, reprit le

grand-visir, il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre majesté; il faut lui envoyer demander où est son palais; il ne doit pas l'ignorer. Ce seroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le sultan; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. Le grand-visir alla donner l'ordre du sultan aux cavaliers, & il instruisit leur officier de quelle maniere ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât pas. Ils partirent, & ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenoit en chassant. L'officier lui dit en l'abordant, que le sultan impartient de le revoir, les avoit envoyés pour le lui témoigner, & revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avoit amené ce détachement de la garde du sultan; il continua de revenir en chassant: mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, & l'officier, en prenant la parole, lui dit: Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter, & de vous mener à lui en criminel d'état; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, & de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un sujet de grande

surprise à Aladdin, qui se sentoît innocent; il demanda à l'officier s'il savoit de quel crime il étoit accusé? à quoi il répondit que ni lui ni ses gens n'en savoient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étoient de beaucoup inférieurs au détachement, & même qu'ils s'éloignoient, il mit pied à terre. Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du sultan, ni envers l'état. On lui passa aussi-tôt au cou une chaîne fort grosse & fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête de sa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne; & en marchant après l'officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de le suivre à pied, & dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le fauxbourg, les premiers qui virent qu'on menoit Aladdin en criminel d'état, ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il étoit aimé généralement, les uns prirent le sabre & d'autres armes, & ceux qui n'en avoient pas, s'armerent de pierres, & ils suivirent les cavaliers. Quelques-uns qui étoient à la queue, firent volte-face, en faisant mine de vouloir les disperser; mais bientôt ils grossirent en si grand nombre,

nombre , que les cavaliers prirent le parti de dissimuler , trop heureux s'ils pouvoient arriver jusqu'au palais du sultan sans qu'on leur enlevât Aladdin. Pour y réussir , selon que les rues étoient plus ou moins larges , ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrain , tantôt en s'étendant , tantôt en se resserrant ; de la sorte ils arrivèrent à la place du palais , où ils se mirent tous sur une ligne , en faisant face à la populace armée , jusqu'à ce que leur officier & le cavalier qui menoit Aladdin , fussent entrés dans le palais , & que les portiers eussent fermé la porte , pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sultan , qui l'attendoit sur un balcon , accompagné du grand-visir ; & si-tôt qu'il le vit , il commanda au bourreau , qui avoit eu ordre de se trouver-là , de lui couper la tête , sans vouloir l'entendre , ni tirer de lui aucun éclaircissement.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin , il lui ôta la chaîne qu'il avoit au cou & autour du corps ; & après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avoit exécutés , il l'y fit mettre à genoux , il lui banda les yeux. Alors il tira son sabre , il prit sa mesure pour donner le coup , en s'essayant & en faisant flamboyer le sabre en l'air par trois

fois, & il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment, le grand-visir apperçut que la populace, qui avoit forcé les cavaliers, & qui avoit rempli la place, venoit d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, & commençoit à les démolir pour faire brèche. Avant que le sultan donnât le signal, il lui dit : Sire, je supplie votre majesté de penser mûrement à ce qu'elle va faire : elle va courir risque de voir son palais forcé ; & si ce malheur arrivoit, l'événement pourroit en être funeste. Mon palais forcé, reprit le sultan, qui peut avoir cette audace ? Sire, repartit le grand-visir, que votre majesté jette les yeux sur les murs de son palais & sur la place, elle connoitra la vérité de ce que je lui dis.

L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émotion si vive & si animée, que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin, & de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux chiaoux de crier que le sultan lui faisoit grace, & que chacun eut à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà montés au haut des murs du palais, témoins de ce qui venoit de passer, abandonnerent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instants ;

& pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimoient véritablement, ils publièrent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux; elle passa bientôt à toute la populace qui étoit dans la place du palais; & les cris des chiaoux, qui annonçoient la même chose du haut des terrasses où ils étoient montés, acheverent de la rendre publique. La justice que le sultan venoit de rendre à Aladdin en lui faisant grâce, désarma la populace, fit cesser le tumulte, & insensiblement chacun se retira chez lui.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon; & comme il eut apperçu le sultan: Sire, dit-il en élevant sa voix d'une manière touchante, je supplie votre majesté d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'elle vient de me faire, c'est de vouloir bien me faire connoître quel est mon crime. Quel est ton crime, perfide, répondit le sultan, ne le fais-tu pas? Monte jusqu'ici, continua-t-il, je te le ferai connoître.

Aladdin monta, & quand il se fut présenté: Suis-moi, lui dit le sultan, en marchant devant lui sans le regarder. Il le mena jusqu'au cabinet ouvert; & quand il fut arrivé à la porte: Entre, lui dit le sultan; tu dois savoir où étoit ton palais, regarde de tous côtés, & dis-moi ce qu'il est devenu.

Aladdin regarde, & ne voit rien; il s'ap-

perçoit bien de tout le terrain que son palais occupoit ; mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pu disparaître , cet événement extraordinaire & surprenant le mit dans une confusion & dans un étonnement qui l'empêcherent de pouvoir répondre un seul mot au sultan.

Le sultan impatient : Dis-moi donc , répéta-t-il à Aladdin , où est ton palais , & où est ma fille ? Alors Aladdin rompit le silence. Sire , dit-il , je vois bien , & je l'avoue , que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il étoit ; je vois qu'il a disparu , & je ne puis dire à votre majesté où il peut être ; mais je puis l'affurer que je n'ai aucune part à cet événement.

Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu , reprit le sultan , j'estime ma fille un million de fois davantage ; je veux que tu me la retrouves , autrement je te ferai couper la tête , & nulle considération ne m'en empêchera.

Sire , repartit Aladdin , je supplie votre majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences ; & si dans cet intervalle je n'y réussis pas , je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône , afin qu'elle en dispose à sa volonté. Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes , lui dit le sultan ; mais ne crois pas abuser de la grace que je te fais ,

en pensant échapper à mon ressentiment ; en quelqu'endroit de la terre que tu puisses être , je saurai bien te retrouver.

Aladdin s'éloigna de la présence du sultan dans une grande humiliation & dans un état à faire pitié ; il passa au travers des cours du palais la tête baissée , sans oser lever les yeux ; dans la confusion où il étoit ; & les principaux officiers de la cour , dont il n'avoit pas désobligé un seul , quoiqu'amis , au lieu de s'approcher de lui pour le consoler ou pour lui offrir une retraite chez eux , lui tournerent le dos , autant pour ne le pas voir , qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais quand ils se furent approchés de lui pour lui dire quelque chose de consolant , ou pour lui faire offre de service , ils n'eussent plus reconnu Aladdin ; il ne se reconnoissoit pas lui même , & il n'avoit plus la liberté de son esprit. Il le fit bien connoître quand il fut hors du palais ; car sans penser à ce qu'il faisoit , il demandoit de porte en porte , & à tous ceux qu'il rencontroit , si l'on n'avoit pas vu son palais , ou si on ne pouvoit pas lui en donner des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avoit perdu l'esprit ; quelques-uns n'en firent que rire : mais les gens les plus raisonnables , & particulièrement ceux qui avoient eu quelque liaison

d'amitié & de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compassion. Il demeura trois jours dans la ville, en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & en ne mangeant que ce qu'on lui présentoit par charité, & sans prendre aucune résolution.

Enfin, comme il ne pouvoit plus, dans l'état malheureux où il se voyoit, rester dans une ville où il avoit fait une si belle figure, il en sortit, & il prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes ; & après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une riviere, là il lui prit une pensée de désespoir : Où irai-je chercher mon palais, dit-il en lui-même ? En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi-bien que ma chere princesse que le sultan me demande ? Jamais je n'y réussirai ; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, & de tous les chagrins cuisants qui me rongent. Il alloit se jeter dans la riviere, selon la résolution qu'il venoit de prendre ; mais il crut en bon musulman fidele à sa religion, qu'il ne devoit pas le faire, sans avoir auparavant fait sa priere. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains & le

visage, suivant la coutume du pays; mais comme cet endroit étoit un peu en pente, & mouillé par l'eau qui y battoit, il glissa, & il seroit tombé dans la riviere s'il ne se fut retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux pieds. Heureusement pour lui il portoit encore l'anneau que le magicien afriquain lui avoit mis au doigt avant qu'il descendit dans le souterrain pour aller enlever la précieuse lampe qui venoit de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant; dans l'instant le même génie qui lui étoit apparu dans ce souterrain, où le magicien afriquain l'avoit enfermé, lui apparut encore : *Que veux-tu*, lui dit le génie? *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, & de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi & les autres esclaves de l'anneau.*

Aladdin, agréablement surpris par une apparition si peu attendue dans le désespoir où il étoit, répondit : Génie, sauve moi la vie une seconde fois, en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il étoit. Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est pas de mon ressort; je ne suis esclave que de l'anneau, adresse-toi à l'esclave de la lampe. Si cela est, repartit Aladdin, je te commande donc par la puissance de l'anneau, de me transporter jusqu'au lieu où

est mon palais , en quelqu'endroit de la terre qu'il soit , & de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. A peine eut-il achevé de parler , que le génie le prit & le transporta en Afrique , au milieu d'une grande prairie où étoit le palais , peu éloigné d'une grande ville , & le posa précisément au-dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse , où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit , Aladdin reconnut fort bien son palais & l'appartement de la princesse Badroulboudour ; mais comme la nuit étoit avancée , & que tout étoit tranquille dans le palais , il se retira un peu à l'écart , & il s'assit au pied d'un arbre. Là rempli d'espérance , en faisant réflexion à son bonheur , dont il étoit redevable à un pur hasard , il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible , que depuis qu'il avoit été arrêté , amené devant le sultan , & délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque temps dans ces pensées agréables ; mais enfin comme il y avoit cinq ou six jours qu'il ne dormoit point , il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'accabloit , & s'endormit au pied de l'arbre où il étoit.

Le lendemain , dès que l'aurore commença à paroître , Aladdin fut éveillé agréablement , non-seulement par le ramage des

oiseaux qui avoient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il étoit couché, mais même sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, & alors il se sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, & en même-temps de posséder encore une fois sa chère princesse Badroulboudour. Il se leva, & se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous ses fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle, & qu'on pût l'appercevoir. Dans cette attente il cherchoit en lui-même d'où pouvoit être venue la cause de son malheur; & après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute son infortune ne vînt d'avoir quitté sa lampe de vue. Il s'accusa lui-même de négligence & du peu de soin qu'il avoit eu de ne s'en pas dessaisir un seul moment. Ce qui l'embarrassoit d'avantage, c'est qu'il ne pouvoit s'imaginer qui étoit le jaloux de son bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût su que lui & son palais se trouvoient alors en Afrique; mais le génie, esclave de l'anneau, ne lui en avoit rien dit, il ne s'en étoit point informé lui-même. Le seul nom de l'Afrique lui eût rappelé dans sa mémoire le magicien africain, son ennemi déclaré.

La princesse Badroulboudour se levoit

plus matin qu'elle n'avoit coutume depuis son enlèvement & son transport en afrique par l'artifice du magicien afriquain, dont jufqu'alors elle avoit été contrainte de fupporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il étoit maître du palais; mais elle l'avoit traité fi durement chaque fois, qu'il n'avoit encore osé prendre la hardieffe de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de fes femmes, en regardant au travers d'une jaloufie, apperçoit Aladdin. Elle court auffitôt en avertir fa maîtrefse. La princesse qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vient vite fe présenter à la fenêtre, & apperçoit Aladdin. Elle ouvre la jaloufie. Au bruit que la princesse fait en l'ouvrant, Aladdin leve la tête; il la reconnoît, & il la falue d'un air qui exprimoit l'excès de fa joie. Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte fecrete, entrez & montez, & elle ferma la jaloufie.

La porte fecrete étoit au-deffous de l'appartement de la princesse; elle fe trouva ouverte, & Aladdin monta à l'appartement de la princesse. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentirent ces deux époux de fe revoir après s'être crus séparés pour jamais. Ils s'embrasserent plusieurs fois, & fe donnerent toutes les marques d'amour & de tendresse qu'on peut s'imaginer, après

une séparation aussi triste & aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassements, mêlés de larmes de joie, ils s'affirent; & Aladdin en prenant la parole: Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre chose, je vous supplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt & pour celui du sultan votre respectable pere, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe que j'avois mise sur la corniche du fallon à vingt-quatre croisées, avant d'aller à la chasse.

Ah! cher époux, répondit la princesse, je m'étois bien doutée que notre malheur réciproque venoit de cette lampe; & ce qui me désole, c'est que j'en suis la cause moi-même. Princesse, reprit Aladdin; ne vous en attribuez pas la cause, elle est toute sur moi, & je devois avoir été plus soigneux de la conserver; ne songeons qu'à réparer cette perte; & pour cela faites-moi a grace de me raconter comment la chose s'est passée, & en quelles mains elle est tombée.

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'étoit passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve qu'elle fit apporter, afin qu'il la vît; & comme la nuit suivante, après s'être aperçue du transport du palais, elle s'étoit

trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parloit, & qui étoit l'Afrique, particularité qu'elle avoit apprise de la bouche même du traître qui l'y avoit fait transporter par son art magique.

Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître le traître en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le temps, ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe, & où il l'a mise. Il la porte dans son sein enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, & je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée & développée en ma présence, pour m'en faire un trophée.

Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue, elles sont également importantes pour vous & pour moi. Pour venir à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant & aussi perfide. Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour; & je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne

m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée , & de le prendre pour époux , en voulant me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais ; que vous ne vivez plus , & que le sulran mon pere vous a fait couper la tête. Il ajoute pour se justifier que vous êtes un ingrat , que votre fortune n'est venue que de lui , & mille autre choses que je lui laisse dire.

Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses & mes larmes , il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs , dans l'espérance que je changerai de sentiment , & à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais , cher époux , votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes.

Princesse , interrompit Aladdin , j'ai confiance que ce n'est pas en vain , puisqu'elles sont dissipées , & que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi & du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi , & alors je vous communiquerai quel est mon dessein , & ce qu'il faudra

que vous fassiez pour contribuer à le faire réussir. Mais afin que vous en foyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, & donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. La princesse lui promit qu'on l'attendroit à la porte, & que l'on seroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut descendu de l'appartement de la princesse, & qu'il fut sorti par la même porte, il regarda de côté & d'autre, & il apperçut un paysan qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le paysan alloit au-delà du palais, & qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin pressa le pas; & quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit, & il fit tant que le paysan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson; & quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut rentré, il enfila la rue qui aboutissoit à la porte; & se détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands & d'artisans avoient leur rue particulière. Il entra dans celle des droguistes, & en s'adressant à la boutique la plus grande & la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avoit une certaine poudre qu'il lui nomma.

Le marchand , qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre , à le regarder par son habit , & qu'il n'avoit pas assez d'argent pour la payer , lui dit qu'il en avoit , mais qu'elle étoit chere. Aladdin pénétra dans la pensée du marchand , il tira sa bourse , & en faisant voir de l'or , il demanda une demi-dragme de cette poudre. Le marchand la pesa , l'enveloppa , & en la présentant à Aladdin il en demanda une piece d'or ; Aladdin la lui mit entre les mains ; & sans s'arrêter dans la ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture , il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrette , elle lui fut ouverte d'abord , & il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Princesse , lui dit-il , l'averfion que vous avez pour votre ravisseur , comme vous me l'avez témoigné , fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire , qu'il est à propos que vous dissimuliez , & même que vous vous fassiez violence , si vous voulez vous délivrer de sa persécution , & donner au sultan votre pere & mon seigneur , la satisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc suivre mon conseil , continua Aladdin , vous commencerez dès à présent à vous habiller d'un de vos plus beaux habits ; & quand le magicien afri-

quain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil possible, sans affectation & sans contrainte, avec un visage ouvert, de maniere néanmoins que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse appercevoir qu'il se dissipera avec le temps. Dans la conversation, donnez-lui à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier, & afin qu'il soit persuadé davantage de votre sincérité, invitez le à souper avec vous, & marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne, quand le buffet sera mis, mettez dans un des gobelets pareil à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici; & en le mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire, de vous l'apporter plein de vin au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, & de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le magicien sera revenu, & que vous serez à table, après avoir mangé & bu autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, & changez votre gobelet avec le sien; il trouvera la faveur que vous lui ferez, si grande, qu'il ne la refusera pas: il boira même sans rien laisser dans

le gobelet; & à peine l'aura-t-il vuïdé, que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la répugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte; l'effet de la poudre fera si prompt, qu'il n'aura pas le temps de faire attention si vous buvez ou si vous ne buvez pas.

Quand Aladdin eut achevé : Je vous avoue, lui dit la princesse, que je me fais une grande violence, en consentant de faire au magicien les avances que je vois bien qu'il est nécessaire que je fasse; mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi? Je ferai donc ce que vous me conseillez, puisque de-là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. Ces mesures prises avec la princesse, Aladdin prit congé d'elle, & il alla passer le reste du jour aux environs du palais, en attendant la nuit qu'il se rapprocha de la porte secrète.

La princesse Badroulboudour inconsolable, non-seulement de se voir séparée d'Aladdin, son cher époux, qu'elle avoit aimé d'abord, & qu'elle continuoit d'aimer encore, plus par inclination que par devoir, mais même d'avec le sultan son pere qu'elle chériffoit, & dont elle étoit tendrement aimée, étoit toujours demeurée dans une grande négligence de sa personne depuis le

moment de cette douloureuse séparation. Elle avoit même, pour ainsi dire, oublié la propreté qui sied si bien aux personnes de son sexe, particulièrement après que le magicien afriquain se fut présenté à elle la première, & qu'elle eut appris par ses femmes qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit pris la vieille lampe en échange de la neuve, & que par cette fourberie infigne, il lui fut devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance, comme il le méritoit, & plutôt qu'elle n'avoit osé l'espérer, fit qu'elle résolut de contenter Aladdin. Ainsi, dès qu'il se fut retiré, elle se mit à sa toilette, se fit coëffer par ses femmes, de la maniere qui lui étoit la plus avantageuse, & elle prit un habit le plus riche & le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit, n'étoit qu'or & que diamants enchâssés, les plus gros & les mieux assortis; & elle accompagna la ceinture d'un collier de perles seulement, dont les six de chaque côté étoient d'une telle proportion avec celle du milieu qui étoit la plus grosse & la plus précieuse, que les plus grandes sultanes & les plus grandes reines se feroient estimées heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites, de celui de la princesse. Les brasselets, entre-mêlés de diamants & de rubis, répondoient merveil-

leusement bien à la richesse de la ceinture & du collier.

Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes sur tout son ajustement; & après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquoit aucun des charmes qui pouvoient flatter la folle passion du magicien africain, elle s'assit sur son sofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt-quatre croisées où elle l'attendoit, elle se leva avec tout son appareil de beauté & de charmes, & elle lui montra de la main la place honorable où elle attendoit qu'il se mit, pour s'asseoir en même temps que lui; civilité distinguée qu'elle ne lui avoit pas encore faite.

Le magicien africain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse, que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort surpris. Son air majestueux, & un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit reçu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa; mais comme il vit que la princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fût assis où elle souhaitoit, il obéit.

Quand le magicien afriquain fut placé, la princesse, pour le tirer de l'embarras où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, & elle lui dit : Vous vous étonnerez, sans doute, de me voir aujourd'hui toute autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent ; mais vous n'en ferez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancolie, aux chagrins & aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plutôt qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin ; & de l'humeur dont je connois le sultan mon pere, je suis persuadé comme vous, qu'il na pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtrerois à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feroient pas revivre ; c'est pour cela qu'après lui avoir rendu, même jusques dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je lui rendisse, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me consoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement, & persuadée

que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, & que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, & j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur.

Le magicien africain qui avoit regardé comme impossible le bonheur de parvenir si promptement & si facilement à entrer dans les bonnes graces de la princesse Baidroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés; & en effet, pour finir au plutôt un entretien dont il eût eu peine à se retirer s'il s'y fut engagé plus avant, il se jeta sur le vin d'Afrique dont elle venoit de lui parler, & il lui dit que parmi les avantages dont l'Afrique pouvoit se glorifier, celui de produire d'excellent vin étoit un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvoit; qu'il en avoit une piece de sept ans qui n'étoit pas encore entamée, & que, sans le trop priser, c'étoit un vin qui surpassoit en bonté les vins les plus excellents du monde. Si ma princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, & je serai de retour incessamment. Je serois fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse, il faut

droit mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien africain; personne que moi ne sait où est la clef du magasin, & personne que moi aussi n'a le secret de l'ouvrir. Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc & revenez promptement. Plus vous mettrez de temps, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, & songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour.

Le magicien africain plein d'espérance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, & il revint for promptement. La princesse qui n'avoit pas douté qu'il ne fît diligence, avoit jetté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avoit apportée, dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, & elle venoit de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de maniere que le magicien avoit le dos tourné au buffet. En lui présentant ce qu'il y avoit de meilleur, la princesse lui dit: Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instruments & des voix; mais comme nous ne sommes que vous & moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. Le magicien regarda ce choix de la princesse pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques mor-

ceaux , la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien ; & quand elle eut bu : Vous aviez raison , dit-elle , de faire éloge de votre vin , jamais je n'en avois bu de si délicieux. Charmante princesse , répondit-il , en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de lui présenter , mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. Buvez à ma santé , reprit la princesse , vous trouverez vous-même que je m'y connois. Il but à la santé de la princesse. Et en rendant le gobelet : Princesse , dit-il je me tiens heureux d'avoir réservé cette piece pour une si bonne occasion ; j'avoue moi-même que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une maniere.

Quand ils eurent continué de manger & de boire trois autres coups, la princesse qui avoit achevé de charmer le magicien africain par ses honnêtetés & par ses manieres toutes obligeantes, donna enfin le signal à la femme qui lui donnoit à boire, en disant en même temps qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on remplît de même celui du magicien africain, & qu'on le lui présentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main : Je ne fais , dit-elle au magicien africain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien, & qu'on boit ensemble comme nous le faisons. Chez

nous à la Chine, l'amant & l'amante se présentent réciproquement à chacun leur gobelet, & de la sorte ils boivent à la santé l'un de l'autre. En même temps elle lui présenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main pour recevoir le sien. Le magicien africain se hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaisir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princesse, ce qui le mit au comble de son bonheur. Avant qu'il bût : Princesse, dit-il le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos africains soient aussi raffinés dans l'art d'affaïsonner l'amour de tous ses agréments que les chinois ; & en m'instruisant d'une leçon que j'ignorois, j'apprend aussi à quel point je dois être sensible à la grace que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse, d'avoir retrouvé en buvant dans votre gobelet une vie dont votre cruauté m'eut fait perdre l'espérance, si elle eut continué.

La princesse Badroulboudour qui s'ennuyoit du discours à perte de vue du magicien africain : Buons, dit-elle, en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. En même temps elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien africain se pressa si fort de la prévenir

prévenir, qu'il vuida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vuidier, comme il avoit un peu penché la tête en arriere pour montrer sa diligence, il demeura quelque temps en cet état, jusqu'à ce que la princesse, qui avoit toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournoient, & qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes qui avoient le mot, s'étoient disposées d'espace en espace depuis le salon jusqu'au bas de l'escalier; de maniere que le magicien afriquain ne fut pas plutôt tombé à la renverse, que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta, & il entra dans le salon. Dès qu'il eut vu le magicien afriquain étendu sur le sofa, il arrêta la princesse Badroulboudour qui s'étoit levée, & qui s'avançoit pour lui témoigner sa joie en l'embrassant: Princesse, dit-il, il n'est pas encore temps, obligez-moi de vous retirer à votre appartement, & faites qu'on me laisse seul, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée.

En effet, quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes & ses eunuques,

Aladdin ferma la porte ; & après qu'il se fut approché du cadavre du magicien africain, qui étoit demeuré sans vie, il ouvrit sa veste, & il en tira la lampe enveloppée de la manière que la princesse lui avoit marqué. Il la développa, & il la frotta : aussi-tôt le génie se présenta avec son compliment ordinaire. Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé, pour t'ordonner de la part de la lampe ta bonne maîtresse, que tu vois, de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine, au même lieu & à la même place d'où il a été apporté ici. Le génie, après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, disparut. En effet, le transport se fit, & on ne le sentit que par deux agitations fort légères ; l'une, quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, & l'autre, quand il fut posé dans la Chine vis-à-vis le palais du sultan ; ce qui se fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse ; & alors en l'embrassant : Princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joie & la mienne seront complètes demain matin. Comme la princesse n'avoit pas achevé de souper, & qu'Aladdin avoit besoin de manger, la princesse fit apporter du fallon aux vingt-quatre croisées les mets qu'on y avoit servis, & auxquels on

n'avoit presque pas touché, La princesse & Aladdin mangerent ensemble, & burent du bon vin vieux du magicien africain ; après quoi, sans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très-satisfaisant, ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin & de la princesse Badroulboudour, le sultan, pere de cette princesse, étoit inconsolable de l'avoir perdue, comme il se l'étoit imaginé. Il ne dormoit presque ni nuit ni jour ; & au-lieu d'éviter tout ce qui pouvoit l'entretenir dans son affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec plus de soin. Ainsi, au-lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au cabinet ouvert de son palais, pour se satisfaire par l'agrément de cette vue dont il ne pouvoit se rassasier ; il y alloit plusieurs fois le jour renouveler ses larmes, & se plonger de plus en plus dans ses profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avoit tant plu, & d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'aurore ne faisoit encore que paroître, lorsque le sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à sa place. En y entrant, il étoit si recueilli en lui-même & si pénétré de sa douleur, qu'il jeta les yeux d'une manière

triste du côté de la place où il ne croyoit voir que l'air vuide, sans appercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, & il connoît à n'en pas douter, que c'étoit le palais d'Aladdin. Alors la joie & l'épanouissement du cœur succéderent aux chagrins & à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, & il commande qu'on lui selle & qu'on lui amene un cheval. On le lui amene, il le monte, il part, & il lui semble qu'il n'arrivera pas assez tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin, qui avoit prévu ce qui pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour; & dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garde-robe, il étoit monté au fallon aux vingt-quatre croisées, d'où il apperçut que le sultan venoit. Il descendit, & il fut assez à temps pour le recevoir au bas du grand escalier, & à l'aider à mettre pied à terre. Aladdin, lui dit le sultan, je ne puis vous parler que je n'aie vu & embrassé ma fille.

Aladdin conduisit le sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Et la princesse qu'Aladdin en se levant avoit avertie de se souvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique, mais dans la Chine & dans la ville capitale du sultan son pere, voisine

de son palais, venoit d'achever de s'habiller. Le sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joie, & la princesse de son côté lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le sultan fut quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche pour parler, tant il étoit attendri d'avoir retrouvé sa chere fille, après l'avoir pleurée sincérement comme perdue; & la princesse de son côté étoit toute en larmes de la joie qu'elle avoit de revoir le sultan son pere.

Le sultan prit enfin la parole : Ma fille, dit-il, je veux croire que c'est la joie que vous avez de me revoir qui fait que vous me paroissez aussi peu changée que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je suis persuadé néanmoins que vous avez beaucoup souffert. On n'est pas transporté dans un palais tout entier, aussi subitement que vous l'avez été, sans de grandes allarmes & de terribles angoisses. Je veux que vous me racontiez ce qui en est, & que vous ne me cachiez rien.

La princesse se fit un plaisir de donner au sultan son pere la satisfaction qu'il demandoit. Sire, dit la princesse, si je paroiss si peu changée, je supplie votre majesté de considérer que je commençai à respirer dès hier de grand matin par la pré-

sence d'Aladdin mon cher époux & mon libérateur, que j'avois regardé & pleuré comme perdu pour moi, & que le bonheur que je viens d'avoir de l'embrasser, me remet à-peu-près dans la même assiette qu'auparavant.

Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre majesté & à mon cher époux, non-seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquiétude où j'étois sur les tristes effets du courroux de votre majesté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être exposé, tout innocent qu'il étoit. J'ai moins souffert de l'insolence de mon ravisseur, qui m'a tenu des discours qui ne me plaisoient pas. Je les ai arrêtés par l'ascendant que j'ai su prendre sur lui. D'ailleurs j'étois aussi peu contrainte que je le suis présentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part; j'en suis la cause moi seule, mais très-innocente. Pour persuader au sultan qu'elle disoit la vérité, elle lui fit le détail du déguisement du magicien africain en marchand de lampes neuves à changer contre les vieilles, & du divertissement qu'elle s'étoit donné en faisant l'échange de la lampe d'Aladdin, dont elle ignoroit le secret & l'importance; de l'en-

levement du palais & de sa personne après cet échange , & du transport de l'un & de l'autre en Afrique avec le magicien africain qui avoit été reconnu par deux de ses femmes & par l'eunuque qui avoit fait l'échange de la lampe , quand il avoit pris la hardiesse de venir se présenter à elle la première fois après le succès de son audacieuse entreprise , & de lui faire la proposition de l'épouser ; enfin de la persécution qu'elle avoit soufferte jusqu'à l'arrivée d'Aladdin ; des mesures qu'ils avoient prises conjointement pour lui enlever la lampe qu'il portoit sur lui ; comment ils y avoient réussi , elle particulièrement en prenant le parti de dissimuler avec lui , & enfin de l'inviter à souper avec elle ; jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit présenté. Quant au reste , ajouta-t-elle , je laisse à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de chose à dire au sultan : Quand , dit-il , on m'eut ouvert la porte secrète , que j'eus monté au salon aux vingt-quatre croisées , & que j'eus vu le traître étendu mort sur le sofa par la violence de la poudre ; comme il ne convenoit pas que la princesse restât davantage , je la priai de descendre à son appartement avec ses femmes & ses eunuques. Je restai seul ; & après avoir tiré la lampe du sein du magicien , je me servis du même secret

dont il s'étoit servi pour enlever ce palais en ravissant la princesse. J'ai fait en sorte que le palais se trouve en sa place, & j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre majesté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impose pas à votre majesté; & si elle veut se donner la peine de monter au fallon, elle verra le magicien puni comme il le méritoit.

Pour s'affurer entièrement de la vérité, le sultan se leva & monta, & quand il eut vu le magicien africain mort, le visage déjà livide par la violence du poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de tendresse, en lui disant : Mon fils, ne me sachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai usé contre vous; l'amour paternel m'y a forcé, & je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me suis porté. Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre sujet de plainte contre la conduite de votre majesté, elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce magicien, cet infâme, ce dernier des hommes, est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre majesté en aura le loisir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que celle-ci, dont j'ai été préservé par une grace de Dieu toute particulière. Je prendrai ce loisir exprès, repartit le sultan, & bientôt. Mais songeons à nous

réjouir, & faites ôter cet objet odieux

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien afriquain, avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux & aux oiseaux. Le sultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes, & les autres instruments annonçassent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudour & d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois du danger presque inévitable de perdre la vie; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troisième dont nous allons rapporter les circonstances.

Le magicien afriquain avoit un frere cadet qui n'étoit pas moins habile que lui dans l'art magique; on peut même dire qu'il le surpassoit en méchanceté & en artifices pernicieux. Comme ils ne demeuroient pas toujours ensemble ou dans la même ville, & que souvent l'un se trouvoit au levant, pendant que l'autre étoit au couchant, chacun de son côté, ils ne manquoient pas chaque année de s'instruire par la géomance, en quelle partie du monde ils étoient, en quel état ils se trouvoient, & s'ils n'avoient pas besoin du secours l'un de l'autre.

Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet qui n'avoit pas eu de ses nouvelles depuis un an, & qui n'étoit pas en Afrique, mais dans un pays très-éloigné, voulut savoir en quel endroit de la terre il étoit, comment il se portoit, & ce qu'il y faisoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toujours avec lui son quarré géomantique aussi-bien que son frere. Il prend ce quarré, il accommode le sable, il jette les point, il en tire les figures, & enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque maison, il trouve que son frere n'étoit plus au monde; dans une autre maison, qu'il avoit été empoisonné, & qu'il étoit mort subitement; dans une autre, que cela étoit arrivé dans la Chine, & dans un autre, que c'étoit dans une capitale de la Chine située en tel endroit; & enfin, que celui par qui il avoit été empoisonné étoit un homme de basse naissance, qui avoit épousé une princesse fille d'un sultan.

Quand le magicien eut appris de la sorte quelle avoit été la triste destinée de son frere, il ne perdit pas de temps en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur le champ de venger sa mort, il monte à cheval, & il se met

en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts; & après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, & peu de temps après à la capitale que la géomance lui avoit enseignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il n'avoit pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale & il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée, le magicien sort, & en se promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étoient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mesures pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduisit dans des lieux les plus fréquentés, & il prêta l'oreille à ce que l'on disoit. Dans un lieu où l'on passoit le temps à jouer à plusieurs sortes de jeux, & où pendant que les uns jouoient, d'autres s'entretenoient, les uns de nouvelles & des affaires du temps, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on s'entretenoit & qu'on racontoit des merveilles de la vertu & de la piété d'une femme retirée du monde, nommée *Fatime*, & même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque chose dans ce qu'il

méditoit, il prit à part un de ceux de la compagnie, & il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle étoit cette sainte femme, & quelle sorte de miracle elle faisoit.

Quoi ! lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle ? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes, par ses austérités & par le bon exemple qu'elle donne. A la réserve du lundi & du vendredi, elle ne sort pas de son petit hermitage ; & les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, & il n'y a personne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains.

Le magicien ne voulut pas en savoir davantage sur cet article ; il demanda seulement au même homme en quel quartier de la ville étoit l'hermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna ; sur quoi, après avoir conçu & arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt, afin de le savoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit, après avoir fait cette enquête, sans la perdre de vue jusqu'au soir, qu'il la vit rentrer dans son hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvoit d'une certaine boisson chaude, &

où l'on pouvoit passer la nuit si l'on vouloit, particulièrement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher sur la natte que dans un lit.

Le magicien après avoir contenté le maître du lieu, en lui payant le peu de dépense qu'il avoit faite, sortit vers le minuit, & il alla droit à l'hermitage de Fatime, la sainte femme; nom sous lequel elle étoit connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte, elle n'étoit fermée qu'avec un loquet; il le referma sans faire de bruit quand il fut entré, & il apperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air, & qui dormoit sur un sofa garni d'une méchante natte, & appuyée contre sa cellule. Il s'approcha d'elle, & après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder; en lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à le lui enfoncer: Si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue; mais leve-toi, & fais ce que je te dirai.

Fatime qui étoit couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne le-moi & prends le mien. Ils firent l'échange d'habit; & quand le

magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit : Colore-moi le visage comme le tien , de maniere que je te ressemble , & que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle trembloit encore , pour la rassurer , & afin qu'elle fit ce qu'il souhaitoit avec plus d'assurance , il lui dit : Ne crains pas , te dis-je encore une fois , je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans sa cellule , elle alluma sa lampe ; & en prenant d'une certaine liqueur dans un vase avec un pinceau , elle lui en frotta le visage , & elle lui assura que la couleur ne changeroit pas & qu'il avoit le visage de la même couleur qu'elle , sans différence : elle lui mit ensuite sa propre coëffure sur la tête , avec un voile , dont elle lui enseigna comment il falloit qu'il s'en cachât le visage en allant par la ville. Enfin , après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet qui lui pendoit par-devant jusqu'au milieu du corps , elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avoit coutume de porter , & en lui présentant un miroir : Regardez , dit-elle , vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. Le magicien se trouva comme il l'avoit souhaité ; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avoit fait si solennellement. Afin qu'on ne vît pas de

fang en la perçant de son poignard, il l'étrangla, & quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame, il traîna son cadavre par les pieds jusqu'à la citerne de l'hermitage, & il la jetta dedans.

Le magicien déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'hermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour que la sainte femme n'avoit pas coutume de sortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là-dessus, & au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premières choses qu'il avoit faite en arrivant, avoit été d'aller reconnoître le palais d'Aladdin, & que c'étoit là qu'il avoit projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eut apperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandoient à ses prieres, d'autres lui baisoient la main, d'autres plus réservés ne lui baisoient que le bas de la robe; & d'autres, soit qu'ils eussent mal à la tête, ou que leur intention fût seulement d'en être préservés, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains; ce qu'il faisoit en

marmottant quelques paroles en guise de prières, & il imitoit si bien la sainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens, qui ne recevoient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition de mains, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où comme l'affluence fut plus grande, l'empressement fut aussi plus grand à qui s'approcheroit de lui. Les plus forts & les plus zélés fendoient la foule pour se faire place; & de-là s'émurent des querelles, dont le bruit se fit entendre du fallon aux vingt-quatre croisées où étoit la princesse Badroulboudour.

La princesse demanda ce que c'étoit que ce bruit; & comme personne ne put lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir, & qu'on vînt lui en rendre compte. Sans sortir du fallon, une de ses femmes regarda par une jaloufie, & elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde qui environnoit la sainte femme pour se faire guérir du mal de tête par l'imposition de ses mains.

La princesse qui depuis long-temps avoit entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme, mais qui ne l'avoit pas encore vue, eut la curiosité de la voir & de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunu-

ques qui étoit présent , lui dit que si elle le souhaitoit , il étoit aisé de la faire venir , & qu'elle n'avoit qu'à commander. La princesse y consentit ; & aussi-tôt il détache quatre eunuques , avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin , & qu'on eut vu qu'ils venoient du côté où étoit le magicien déguisé , la foule se dissipa ; & quand il fut libre , & qu'il eut vu qu'ils venoient à lui , il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyoit que sa fourberie prenoit un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole , lui dit : Sainte femme , la princesse veut vous voir ; venez , suivez-nous. La princesse me fait bien de l'honneur , reprit la feinte Fatime , je suis prête à lui obéir , & en même temps elle suivit les eunuques , qui avoient déjà repris le chemin du palais.

Quand le magicien , qui sous un habit de sainteté , cachoit un cœur diabolique , eut été introduit dans le salon aux vingt-quatre croisées , & qu'il eut apperçu la princesse , il débuta par une priere qui contenoit une longue énumération de vœux & de souhaits pour sa santé , pour sa prospérité , & pour l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit desirer. Il déploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur &

d'hypocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse, sous le manteau d'une grande piété ; & il lui fut d'autant plus aisé de réussir, que la princesse qui étoit bonne naturellement, étoit persuadée que tout le monde étoit bon comme elle, ceux & celles particulièrement qui faisoient profession de servir Dieu dans la retraite.

Quand la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : Ma bonne mere, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prieres, j'y ai grande confiance, & j'espere que Dieu les exaucera ; approchez-vous, & asseyez-vous près de moi. La fausse Fatime s'assit avec une modestie affectée ; & alors, en reprenant la parole : Ma bonne mere, dit la princesse, je vous demande une chose qu'il faut que vous m'accordiez, ne me refusez pas, je vous en prie, c'est que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entretenez de votre vie, & que j'apprenne de vous & par vos bons exemples, comment je dois servir Dieu.

Princesse, dit alors la feinte Fatime, je vous supplie de ne pas exiger de moi une chose à laquelle je ne puis consentir sans me détourner & me distraire de mes prieres & de mes exercices de dévotion. Que cela ne vous fasse pas de peine, reprit la princesse, j'ai plusieurs appartements qui

ne sont pas occupés, vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux, & vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre hermitage.

Le magicien qui n'avoit d'autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin, où il lui feroit plus aisé d'exécuter la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant sous les auspices & la protection de la princesse, que s'il eut été obligé d'aller & de venir de l'hermitage au palais, & du palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre obligeante de la princesse. Princesse, dit-il, quelque résolution qu'une femme pauvre & misérable comme je le suis, ait faite de renoncer au monde, à ses pompes & à ses grandeurs, je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté & au commandement d'une princesse si pieuse & si charitable.

Sur cette réponse du magicien, la princesse en se levant elle-même, lui dit : Levez-vous, & venez avec moi, que je vous fasse voir les appartements vuides que j'ai, afin que vous choisissiez. Il suivit la princesse Badroulboudour; & de tous les appartements qu'elle lui fit voir, qui étoient très-propres & très-bien meublés, il choisit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en disant par hypocrisie qu'il étoit trop

bon pour lui, & qu'il ne le choisiroit que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut remener le fourbe au fallon aux vingt-quatre croisées, pour le faire dîner avec elle; mais comme pour manger il eût fallu qu'il se fût découvert le visage qu'il avoit toujours en voilé jusqu'alors, & qu'il craignoit que la princesse ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la sainte femme comme elle croyoit, il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeoit que du pain & quelques fruits secs, & de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le lui accorda. Ma bonne mere, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme si vous étiez dans votre hermitage; je vais vous faire apporter à manger; mais souvenez-vous que je vous attends, dès que vous aurez pris votre repas.

La princesse dîna, & la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit sortie de table. Ma bonne mere, lui dit la princesse, je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce palais. A propos de ce palais, comment le trouvez-vous? mais avant que je vous le fasse voir piece par piece, dites-

moi premièrement ce que vous pensez de ce fallon ?

Sur cette demande la fausse Fatime, qui pour mieux jouer son rôle, avoit affecté jusqu'alors d'avoir la tête baissée, sans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la leva enfin, & parcourut le fallon des yeux d'un bout jusqu'à l'autre ; & quand elle l'eut bien considéré : Princesse, dit-elle, ce fallon est véritablement admirable & d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une solitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me semble qu'il y manque une chose. Quelle chose, ma bonne mere, reprit la princesse Badroulboudour ? Apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi j'ai cru, & l'avois entendu dire ainsi, qu'il n'y manquoit rien ; s'il y manque quelque chose, j'y ferai remédier.

Princesse, repartit la fausse Fatime avec une grande dissimulation, pardonnez-moi la liberté que je prends ; mon avis, s'il peut être de quelque importance, feroit, que si au haut & au milieu de ce dôme, il y avoit un œuf de roc suspendu, ce fallon n'auroit point de pareil dans les quatre parties du monde, & votre palais feroit la merveille de l'univers.

Ma bonne mere, demanda la princesse, quel oiseau est-ce que le roc, & où pour-

roit-on en trouver un œuf ? Princesse , répondit la fausse Fatime , c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse , qui habite au plus haut du mont Caucase , & l'architecte de votre palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis , à ce qu'elle croyoit , la princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets ; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc , qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il seroit revenu de la chasse. Il y avoit six jours qu'il y étoit allé ; & le magicien qui ne l'avoit pas ignoré , avoit voulu profiter de son absence. Il revint le même jour sur le soir , dans le temps que la fausse Fatime venoit de prendre congé de la princesse , & de se retirer à son appartement. En arrivant , il monta à l'appartement de la princesse , qui venoit d'y rentrer. Il la salua , & il l'embrassa ; mais il lui parut qu'elle le recevoit avec un peu de froideur. Ma princesse , dit-il , je ne retrouve pas en vous la même gaieté que j'ai coutume d'y trouver. Est-il arrivé quelque chose pendant mon absence qui vous ait déplu & causé du chagrin ou du mécontentement ? Au nom de Dieu , ne me le cachez pas , il n'y a rien que je ne fasse pour vous le faire dissiper , s'il est en mon pouvoir. C'est peu

de chose , reprit la princesse , & cela me donne si peu d'inquiétude , que je n'ai pas cru qu'il eût réjailli sur mon visage pour vous en faire appercevoir. Mais puisque contre mon attente vous y appercevez quelque altération , je ne vous en dissimulerai pas la cause , qui est de très-peu de conséquence.

J'avois cru avec vous , continua la princesse Badroulboudour , que notre palais étoit le plus superbe , le plus magnifique & le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le fallon au vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas comme moi , qu'il n'y auroit plus rien à désirer , si un œuf de roc étoit suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme. Princesse , repartit Aladdin , il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc , pour y trouver le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer , qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous.

Dans le moment , Aladdin quitta la princesse Badroulboudour , il monta au fallon aux vingt-quatre croisées ; & là , après avoir tiré de son sein la lampe qu'il portoit toujours sur lui , en quelque lieu qu'il allât , depuis le danger qu'il avoit couru pour avoir négligé de prendre cette pré-

caution, il la frotta. Aussi-tôt le génie se présenta devant lui. Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc suspendu au milieu de l'enfoncement, je te demande au nom de la lampe, que je tiens, que tu fasses en sorte que ce défaut soit réparé.

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le génie fit un cri si bruyant & si épouvantable, que le fallon en fut ébranlé, & qu'Aladdin en chancela prêt à tomber de son haut. Quoi, misérable, lui dit le génie d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré, ne te suffit-il pas que mes compagnons & moi nous ayons fait toute chose en ta considération, pour me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon maître & que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme? Cet attentat mériteroit que vous fussiez réduits en cendre sur le champ, toi, ta femme & ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, & que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprends quel en est le véritable auteur. C'est le frere du magicien afriquain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il est dans ton palais déguisé sous l'habit de Fatime la sainte femme, qu'il a assassinée; & c'est lui qui a suggéré à ta femme de faire la demande

mande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer ; c'est à toi d'y prendre garde. Et en achevant ces mots, il disparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du génie ; il avoit entendu parler de Fatime la sainte femme, & il n'ignoroit pas de quelle maniere elle guérissoit le mal de tête , à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la princesse ; & sans parler de ce qui venoit de lui arriver , il s'assit en disant qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout-à-coup, & en s'appuyant la main contre le front. La princesse commanda aussi-tôt qu'on fît venir la sainte femme ; & pendant qu'on alla l'appeller, elle raconta à Aladdin à quelle occasion elle se trouvoit dans le palais, où elle lui avoit donné un appartement.

La fausse Fatime arriva ; & dès qu'elle fut entrée : Venez, ma bonne mere, lui dit Aladdin, je suis bien aise de vous voir, & de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prieres, & j'espère que vous ne me refuserez pas la grace que vous faites à tant d'affligés de ce mal. En achevant ces paroles, il se leva en baissant la tête ; & la fausse Fatime s'avança

de son côté, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avoit à sa ceinture sous sa robe. Aladdin qui l'observoit, lui saisit la main avant qu'elle l'eût tiré, & en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

Mon cher époux, qu'avez-vous fait, s'écria la princesse dans la surprise ? vous avez tué la sainte femme. Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime, mais un scélérat qui m'alloit assassiner, si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez, ajouta-t-il, en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort, & qui s'étoit déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoissiez mieux, il étoit frère du magicien africain votre ravisseur. Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avoit appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux frères magiciens. Peu d'années après, le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfants mâles, la princesse Badroulboudour, en qualité de légitime héritière, lui succéda, & communiqua la puissance suprême à Aladdin. Ils régnerent ensemble

de longues années, & laisserent une illustre postérité.

Sire, dit la sultane Scheherazade, en achevant l'histoire des aventures arrivées à l'occasion de la lampe merveilleuse, votre majesté, sans doute, aura remarqué dans la personne du magicien africain, un homme abandonné à la passion démesurée de posséder des trésors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenses, dont il ne jouit point parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui, d'une basse naissance, s'élève jusqu'à la royauté en se servant des mêmes trésors qui lui viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le sultan, elle aura appris combien un monarque bon, juste & équitable, court de dangers & risque même d'être détrôné, lorsque par une injustice criante, & contre toutes les règles de l'équité, il ose par une promptitude déraisonnable condamner un innocent sans vouloir l'entendre dans sa justification. Enfin, elle aura eu horreur des abominations de deux scélérats magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posséder des trésors, & l'autre sa vie & sa religion à la vengeance d'un scélérat com-

me lui, & qui comme lui aussi reçoit le châtiment de sa méchanceté.

Le sultan des Indes témoigna à la sultane Scheherazade, son épouse, qu'il étoit très-satisfait des prodiges qu'il venoit d'entendre de la lampe merveilleuse, & que les contes qu'elle lui faisoit chaque nuit, lui faisoient beaucoup de plaisir. En effet, ils étoient divertissans, & presque toujours assaisonnés d'une bonne morale. Il voyoit bien que la sultane les faisoit adroitement succéder les uns aux autres, & il n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occasion, par ce moyen, de tenir en suspens à son égard, l'exécution du serment qu'il avoit fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, & de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit presque plus d'autre pensée que de voir s'il ne viendroit point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin & de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avoit été raconté jusqu'alors, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, & il l'éveilla lui-même, en demandant à la sultane qui venoit de s'éveiller aussi, si elle étoit à la fin de ses contes.

A la fin de mes contes, Sire, répondit la sultane en s'écriant sur la demande !

j'en fais bien éloignée ; le nombre en est si grand, qu'il ne me seroit pas possible à moi-même d'en dire le compte précisément à votre majesté. Ce que je crains, sire, c'est qu'à la fin votre majesté ne s'ennuie & ne se lasse de m'entendre, plutôt que je manque de quoi l'entretenir sur cette matiere.

Otez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le sultan, & voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter.

La sultane Scheherazade, encouragée par ces paroles du sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes : Sire, dit-elle, j'ai entretenu plusieurs fois votre majesté de quelques aventures arrivées au fameux calife Haroun Alraschid : il lui en est arrivé grand nombre d'autres, dont celle que voici n'est pas moins digne de votre curiosité.



LES AVENTURES

Du Calife Haroun Alraschid.

QUELQUEFOIS, comme votre majesté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi nous sommes dans une mélancolie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes, & que bien-loin d'en pouvoir dire la cause si on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le calife étoit un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar, son grand-vizir, fidele & aimé, vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivoit rarement; & comme il s'aperçut en s'avançant, qu'il étoit enseveli dans une humeur sombre, & même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jeter sur lui.

Le calife enfin leva les yeux, & regarda Giafar; mais il les détourna aussi-tôt, en demeurant dans la même posture, aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand-visir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du calife qui le regardât personnellement, il prit la parole: Commandeur des croyans, dit-il, votre majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paroître, & dont il m'a toujours paru qu'elle étoit si peu susceptible?

Il est vrai, visir, répondit le calife en échangeant de situation, que j'en suis peu susceptible, & sans toi, je ne me serois pas apperçu de celle où tu me trouves, & dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper.

Commandeur des croyans, reprit le grand-visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici; & je prends la liberté de faire souvenir à votre majesté qu'elle s'est imposé elle-même un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut être observée dans sa capitale & aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine; & c'est l'occasion la

plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaieté ordinaire.

Je l'avois oublié, repliqua le calife, & tu m'en fais souvenir fort à propos : va donc changer d'habit pendant que je ferai la même chose de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger ; & sous ce déguisement ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnoit sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre. Ils traverserent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta ; & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Ils passerent ce pont, au bout duquel ils rencontrerent un aveugle assez âgé qui demandoit l'aumône. Le calife se détourna & lui mit une piece de monnoie d'or dans la main.

L'aveugle à l'instant lui prit la main & l'arrêta. Charitable personne, dit-il, qui que vous soyez, que Dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grace

que je vous demande, de me donner un soufflet; je l'ai mérité, & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet; mais de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le calife surpris de la demande & de l'action de l'aveugle: Bon-homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétends que je te fasses; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle.

L'aveugle, qui s'étoit douté de la répugnance de son bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-temps, fit un plus grand effort pour le retenir. Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardiesse & mon importunité; donnez-moi, je vous prie, un soufflet, ou reprenez votre aumône; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevenir à un serment solennel que j'en ai fait devant Dieu; & si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi, que la peine en est très-légère.

Le calife, qui ne vouloit pas être retardé plus long-temps, céda à l'importunité de l'aveugle, & il lui donna un soufflet assez

léger. L'aveugle quitta prise aussi-tôt en le remerciant & en le bénissant. Le calife continua son chemin avec le grand-visir ; mais à quelques pas de-là, il dit au visir : Il faut que le sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec tous ceux qui lui font l'aumône, soit un sujet grave. Je serois bien aise d'en être informé, ainsi retourne & dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais, au temps de la priere de l'après-dînée, & que je veux lui parler.

Le grand-visir retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle ; & après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre, & il revint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville ; & en passant par une place, ils y trouverent grand nombre de spectateurs qui regardoient un homme jeune & bien mis, monté sur une cavale qu'il pouffoit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet & d'éperons, sans aucun relâche, de maniere qu'elle étoit tout en écume & tout en sang.

Le calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale, & il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y avoit déjà quelque temps que chaque jour à la même heure

il lui faisoit faire ce pénible exercice.

Ils continuerent de marcher, & le calife dit au grand-visir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au palais, dans une rue par où il y avoit long-temps qu'il n'avoit passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand-visir s'il favoit à qui il appartenoit; le grand-visir répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin qui lui dit que cette maison appartenoit à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de sa profession de cordier, qu'il lui avoit vu lui-même exercer dans une grande pauvreté, & que sans savoir par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soutenoit fort honorablement & splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand-visir alla rejoindre le calife, & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. Le

grand-visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife entra dans son appartement, & le grand-visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, & les présenta au calife.

Ils se prosternerent tous trois devant le trône du sultan; & quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appelloit. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi, je t'aurois empêché dès lors de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; & sur ce que tu vas me dire, je jugerai si tu as bien fait, & si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, sans me rien déguiser, d'où t'est venu cette pensée extravagante: ne me cache rien, car je veux le savoir absolument.

Baba-Abdalla, intimidé par cette re-

primande , se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du calife ; & après s'être relevé : Commandeur des croyans ; dit-il aussi tôt , je demande très-humblement pardon à votre majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle & la forcer de faire une chose qui , à la vérité , paroît hors du bon sens. Je reconnois mon crime , mais comme je ne connoissois pas alors votre majesté , j'implore sa clémence , & j'espere qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance , j'avoue que c'en est une ; & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes ; mais à l'égard de Dieu , c'est une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je suis coupable , & que je n'expierois pas , quand tous les mortels m'accableroient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi votre majesté sera le juge elle-même , quand , par le récit de mon histoire que je vais lui raconter , en obéissant à ses ordres , je lui aurai fait connoître quelle est cette faute énorme.



HISTOIRE

De l'aveugle Baba-Abdalla.

COMMANDEUR des croyans, continua Baba-Abdalla, je suis né à Bagdad, avec quelques biens dont je devois hériter de mon pere & de ma mere, qui moururent tous deux en peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins & par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingts chameaux, que je louois aux marchands des caravannes, & qui me valoient de grosses sommes chaque voyage que je faisois en différents endroits de l'étendue de l'empire de votre majesté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puissant desir de devenir encore plus riche, un jour comme je venois de Balsora à vuide, avec mes chameaux que j'y avois

conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, & que je les faisois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un derviche à pied qui alloit à Balsora, vint m'aborder, & s'affit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit, il me fit les mêmes demandes; & après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part & d'autre, nous mîmes nos provisions en commun, & nous mangeâmes ensemble.

En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avoit connoissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses, que quand mes quatre-vingts chameaux seroient chargés de l'or & des pierreries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit presque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me surprit & me charma en même temps : la joie que je ressentis en moi-même, faisoit que je ne me possédois plus. Je ne croyois pas le derviche capable de m'en faire accroître; ainsi je me jettai à son cou, en lui disant : Bon derviche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde;

ainsi à quoi peut vous servir la connoissance de ce trésor ? vous êtes seul , & vous ne pouvez en emporter que très-peu de chose ; enseignez moi où il est , j'en chargerai mes quatre-vingts chameaux , & je vous en ferai présent d'un , en reconnaissance du bien & du plaisir que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de chose, il est vrai , mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroissoit , par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé tout-à-coup de mon cœur , depuis qu'il m'avoit fait cette confiance ; & je regardois les soixante-dix-neuf charges, qui me devoient rester , comme presque rien , en comparaison de celle dont je me priverois , en la lui abandonnant.

Le derviche qui vit ma passion étrange pour les richesses , ne se scandalisant pourtant pas de l'offre déraisonnable que je venois de lui faire : Mon frere , me dit-il sans s'émouvoir , vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'est pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me dispenser de vous parler du trésor & garder mon secret ; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire , peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois & que j'ai encore de vous obliger & de vous donner lieu de vous souvenir de moi à jamais ,

en faisant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre proposition plus juste & plus équitable à vous faire ; c'est à vous de voir si elle vous accommode.

Vous dites, continua le derviche, que vous avez quatre-vingts chameaux ; je suis prêt de vous mener où est le trésor, nous les chargerons vous & moi d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié ; après quoi nous nous séparerons, & les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, & que si vous me faites grace de quarante chameaux, vous aurez aussi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois disconvenir que la condition que le derviche me proposoit, ne fût très-équitable ; sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir, en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérois que le derviche ne seroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bien-

fait purement gratuit que je n'avois pas encore reçu du derviche : mais il n'y avoit pas à balancer ; il falloit accepter la condition, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je rassemblai mes chameaux, & nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent passer qu'un à un ; mais comme le terrain s'élargissoit, ils trouverent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarasser. Les deux montagnes qui formoient ce vallon en se terminant en un demi-cercle à l'extrémité, étoient si élevées, si escarpées & si impraticables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin, me dit le derviche, arrêtez vos chameaux, & faites-les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez ; afin que nous n'ayons pas de peine à les charger ; & quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor.

Je fis ce que le derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre aussi-tôt. Je le trouvai un fusil à la main qui amassoit un peu

de bois sec pour faire du feu. Si-tôt qu'il en eut fait, il y jetta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, & aussi-tôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée : & dans le moment quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit néanmoins une comme une espee de porte à deux battants, pratiquée dans le même roc & de la même matiere, avec un artifice admirable.

Cette ouverture exposa à nos yeux, dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes : car il ne paroissoit pas que des hommes eussent pu même s'aviser d'une entreprise si hardie & si surprenante.

Mais, commandeur des croyans, c'est après coup que je fais cette observation à votre majesté ; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richesses infinies que je voyois de tous côtés ; & sans m'arrêter à observer l'économie qu'on avoit gardée dans l'arrangement de tant de trésors, comme l'aigle fond sur sa proie, je me jettai sur le pre-

mier tas de monnoie d'or qui se présenta devant moi, & je commençai à en mettre dans un sac dont je m'étois déjà fait, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les sacs étoient grands, & je les eusse volontiers emplis tous; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le derviche fit la même chose que moi; mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries; & comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute sorte de pierres précieuses que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne restoit plus qu'à refermer le trésor & à nous en aller.

Avant que de partir, le derviche entra dans le trésor; & comme il y avoit plusieurs grands vases d'orfèvrerie de toutes sortes de façons, & d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une espece de pommade.

Le derviche fit la même cérémonie pour fermer le trésor, qu'il avoit faite pour l'ouvrir; & après avoir prononcé certaine paroles, la porte du trésor se re-

ferma , & le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étoit réservés, & le derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon , & nous marchâmes ensemble jusqu'au grand chemin où nous devions nous séparer, le derviche pour continuer sa route vers Balsora , & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnaissance, de m'avoir préféré à tout autre mortel pour me faire par de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie ; & après nous être dit adieu , nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelque pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchaient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur ; je déplorais la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richesses dont ils étoient chargés. Le derviche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disois-je

en moi-même, il est le maître des trésors, & il en aura tant qu'il voudra ; ainsi je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout-à-coup à lui enlever ses chameaux avec leurs charges.

Pour exécuter mon dessein, je commençai par faire arrêter mes chameaux, ensuite je courus après le derviche, que j'appelois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque chose à lui dire, & je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens & de m'attendre. Il entendit ma voix, & il s'arrêta.

Quand je l'eus rejoint : Mon frere, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai considéré une chose à laquelle je n'avois pas pensé auparavant, & à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon derviche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde, & sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

Je crois que vous avez raison , reprit le derviche , qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer ; & j'avoue , ajouta-t-il , que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira , emmenez-les , & allez à la garde de Dieu.

J'en mis à part dix ; & après les avoir détournés , je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité , & je me flattai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet , au lieu de le remercier du riche présent qu'il venoit de me faire : Mon frere , lui dis-je encore , par l'intérêt que je prends à votre repos je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous , sans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener ; à un homme comme vous particulièrement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis , comme vous le voyez , n'est pas tant pour l'amour de moi & pour mon intérêt , que

pour vous faire un plus grand plaisir ; soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi , à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

Mon discours fit l'effet que je souhaitois , & le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandois , de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt ; & je me vis maître de soixante charges , dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devois être content.

Mais , commandeur des croyans , semblable à un hydropique , qui , plus il boit , plus il a soif , je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restoient encore au derviche.

Je redoublai mes sollicitations , mes prières & mes importunités , pour faire condescendre le derviche de m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grace ; & quant aux dix autres qui lui restoient , je l'embrassai , je le baisai & je lui fis tant de caresses , en le conjurant de ne me les pas refuser , & de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement , qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentoit.

sentoit. Faites-en un bon usage, mon frere, ajouta-t-il, & souvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres, qu'il se plaît à laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit si grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingts chameaux, & de savoir qu'ils étoient chargés d'un trésor inestimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'étoit saisi & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étois redevable. L'endroit où le derviche l'a prise, disois-je en moi-même, & le soin qu'il a eu de s'en saisir, me fait croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venois de l'embrasser en lui disant adieu : A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade ? Elle me paroît si peu de chose, ajoutai-je, qu'elle

ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire présent; aussi-bien un derviche comme vous qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas besoin de pommade.

Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée cette boîte ! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me possédois plus, j'étois plus fort que lui, & bien résolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entière satisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

Loin de me la refuser, le derviche la tira d'abord de son sein, & en me la présentant de la meilleure grace du monde : Tenez, mon frere, me dit-il, la voilà; qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content; si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prêt de vous satisfaire.

Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris; & en considérant la pommade: Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui dis-je, & que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade.

L'usage en est surprenant & merveilleux, repartit le derviche. Si vous appli-

quez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & sur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moi même l'expérience d'un effet si admirable. Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui présentant, & appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi; je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paroît incroyable.

Le derviche voulut bien se donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche, & m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de trésors remplis de richesses si prodigieuses & si diversifiées, qu'il ne me seroit pas possible d'en faire un détail au juste. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le derviche de m'appliquer aussi de cette pommade autour de cet œil.

Je suis prêt de le faire, me dit le derviche, mais vous devez vous souvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit, vous deviendrez

aveugle aussi-tôt. Telle est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me persuader que le derviche me dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau mystere qu'il vouloit me cacher. Mon frere, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire ; il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si opposés l'un à l'autre.

La chose est pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, en prenant le nom de Dieu à témoin, & vous devez m'en croire sur ma parole ; car je ne fais point déguiser la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parloit en homme d'honneur ; l'envie insurmontable de contempler à mon aise tous les trésors de la terre, & peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaisir, fit que je ne voulus pas écouter ses remontrances ni me persuader d'une chose qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer que si cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les trésors de la terre en l'appliquant sur l'œil gauche,

elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma disposition en l'appliquant sur le droit. Dans cette pensée, je m'obstinai à presser le derviche à m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refusa constamment de le faire. Après vous avoir fait un si grand bien, mon frere, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal; considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, & ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je pouffai mon opiniâtreté jusqu'au bout. Mon frere, lui dis-je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites; vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent; voulez-vous que je me sépare de vous mal satisfait, pour une chose de si peu de conséquence? Au nom de Dieu, accordez-moi cette dernière faveur, quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, & la faute en sera sur moi seul.

Le derviche fit toute la résistance possible; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer: Puisque vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade

fatale, & me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenois fermé; mais hélas! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses de mes deux yeux, & je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah, malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment, ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai! Fatale curiosité, ajoutai-je, desir insatiable des richesses, dans quel abyme de malheurs m'allez vous jeter! Je sens bien à présent que je me les suis attirés; mais vous, cher frere, m'écriai-je encore, en m'adressant au derviche, qui êtes si charitable & bienfaisant, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connoissance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue?

Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur; mais tu n'as que ce que tu mérites, & c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il est vrai que j'ai des secrets; tu l'as pu connoître dans le peu de temps que j'ai été avec toi; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un; il n'y a que lui qui puisse te la rendre: il t'avoit donné des richesses dont tu étois indigne; il te les a ôtées, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas méconnoissants comme toi.

Le derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui repliquer : il me laissa seul accablé de confusion, & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer ; & après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena, & poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane ; mais il fut sourd à mes prières & à mes cris. Ainsi privé de la vue & de tout ce que je possédois au monde, je serois mort d'affliction & de faim, si le lendemain une caravane qui revenoit de Balsora, ne m'eut bien voulu recevoir charitablement, & me remener à Bagdad.

D'un état à m'égalier à des princes, sinon en forces & en puissance, au moins en richesses & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, & c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent ; mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'imposai en même-temps la peine d'un soufflet de la part de chaque personne charitable, qui auroit compassion de ma misère.

Voilà enfin, commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté, & de ce qui doit m'avoir

392 *Les mille & une Nuits*,
fait encourir son indignation; je lui en demande pardon encore une fois comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère, & beaucoup au-dessous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : Baba-Abdalla, ton péché est grand; mais Dieu soit loué que tu en as connu l'énormité, & de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion; & afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnaie, que mon grand-vifir te fera donner; ainsi ne t'en retourne pas, & attends qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles, Baba-Abdalla se prosterna devant le trône du calife, & en se relevant il lui fit son remerciement, en lui souhaitant toute sorte de bonheur & de prospérité.

Le calife Haroun Alraschid, content de l'histoire de Baba-Abdalla & du derviche,

s'adressa au jeune homme, qu'il avoit vu maltraiter sa cavale, & il lui demanda son nom, comme il avoit fait à l'aveugle; le jeune homme lui dit qu'il s'appelloit Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, & souvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu pouffois hier ta cavalle en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuroient hautement; je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, & il s'en fallut peu que je ne me fisse connoître contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare & cruel; je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet; puisque je fais que ce n'est pas la première fois, & qu'il y a déjà bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, & je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes; sur-tout dis-moi la chose comme elle est, & ne me déguise rien.

Sidi Nouman comprit aisément ce que le calife exigeoit de lui; ce récit lui faisoit de la peine; il changea de couleur plusieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il se trouvoit.

Il fallut pourtant se résoudre à en dire le sujet : ainsi , avant que de parler , il se prosterna devant le trône du calife ; & après s'être relevé , il essaya de commencer pour satisfaire le calife ; mais il demeura comme interdit , moins frappé de la majesté du calife , devant lequel il paroïssoit , que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ses volontés , il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman ; il vit bien qu'il falloit , ou qu'il manquât de hardiesse devant lui , ou qu'il fut intimidé du ton dont il lui avoit parlé , ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire , il pouvoit y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman , lui dit le calife pour le rassurer , reprends tes esprits , & fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande , mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine , & dont tu crois que je pourrois être offensé , je te le pardonne dès à présent ; défais-toi donc de toutes tes inquiétudes ; parle moi à cœur ouvert , & ne me dissimule rien , non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman rassuré par les dernières

paroles du calife , prit enfin la parole :
Commandeur des croyans , dit-il , quel-
que faifissement dont tout mortel doit
être frappé à la seule approche de la ma-
jesté & de l'éclat de son trône , je me sens
néanmoins assez de force pour croire que
ce faifissement respectueux ne m'interdira
pas la parole , jusqu'au point de manquer
à l'obéissance que je lui dois , en lui don-
nant satisfaction sur toute autre chose que
ce qu'elle exige de moi présentement. Je
n'ose pas me dire le plus parfait des hom-
mes ; je ne suis pas assez méchant pour
avoir commis , & même pour avoir eu la
volonté de commettre rien contre les loix
qui puisse me donner lieu d'en redouter
la sévérité. Quelque bonne néanmoins que
soit mon intention , je reconnois que je
ne suis pas exempt de pécher par igno-
rance , cela m'est arrivé. En ce cas-là je
ne dis pas que j'aye confiance au pardon
qu'il a plu à votre majesté de m'accor-
der , sans m'avoir entendu. Je me sou-
mets au contraire à sa justice , & à être
puni , si je l'ai mérité. J'avoue que la ma-
niere dont je traite ma cavale depuis quel-
que temps , comme votre majesté en a
été témoin , est étrange , cruelle & de
très-mauvais exemple ; mais j'espere qu'elle
en trouvera le motif bien fondé , & qu'elle
jugera que je suis plus digne de compassion

396 *Les mille & une Nuits,*
que de châtement ; mais je ne dois pas la-
tenir en suspens plus long-temps par un
préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est
arrivé.

HISTOIRE

De Sidi Nouman.

COMMANDEUR des croyans, conti-
nua Sidi Nouman, je ne parle pas à vo-
tre majesté de ma naissance ; elle n'est pas
d'un assez grand éclat, pour mériter qu'elle
y fasse attention. Pour ce qui est des biens
de la fortune, mes ancêtres par leur
bonne économie, m'en ont laissé autant
que j'en pouvois souhaiter pour vivre en
honnête homme sans ambition, & sans
être à charge à personne.

Avec ces avantages, la seule chose que
je pouvois desirer, pour rendre mon bon-
heur accompli, étoit de trouver une fem-
me aimable, qui eût toute ma tendresse,
& qui en m'aimant véritablement, vou-
lût bien le partager avec moi ; mais il
n'a pas plu à Dieu de me l'accorder. Au
contraire, il m'en a donné une qui dès
le lendemain de mes noces a commencé
d'exercer ma patience d'une manière qui

ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir & sans connoître celles que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue, n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon esprit & la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eût amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté; je la trouvai à mon gré, & elle me plut.

Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîné de plusieurs mets: je me rendis où la table étoit mise, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler; après m'avoir fait attendre long-temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table; je commençai par le riz, que je pris avec une cuiller comme à l'ordinaire.

Ma femme au contraire, au-lieu de se servir d'une cuiller, comme tout le monde

fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans sa poche, une espece de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre du riz & de le porter à sa bouche grain à grain; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette maniere de manger: Amine, lui dis-je, car c'étoit son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte? le faites-vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre? Si vous en usez ainsi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, & je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grace de Dieu de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas, ma chere Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faisois ces remontrances, sembloit devoir m'attirer quelque réponse obligante; mais sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même maniere, & afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin en loin; & au-lieu de manger des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de temps en temps un

peu de pain émieté, à-peu-près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

Son opiniâtreté me scandalisa : je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir & pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enseigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle pouffoit trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvoit avoir déjeûné ; ou si elle ne l'avoit pas fait, qu'elle se réservoir à manger seule & en liberté : ces considérations m'empêcherent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîné, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très-mal satisfait de ses manières extraordinaires, & je la laissai seule.

Le soir au souper ce fut la même chose ; le lendemain, & toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, & qu'il y avoit là-dessous quelque mystère qui m'étoit inconnu ; cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le temps elle s'ac-

coutumeroit à vivre avec moi, comme je le souhaitois; mais mon espérance étoit vaine, & je ne fus pas long-temps à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller; je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son repos; & la curiosité de savoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, & un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

Dans l'instant qu'elle fut sortie, je me levai en jettant ma robe sur mes épaules; j'eus le temps d'appercevoir par une fenêtre qui donnoit sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, & qu'elle sortit.

Je courus aussi-tôt à la porte, qu'elle avoit laissée entr'ouverte; & à la faveur du clair de la lune, je la suivis, jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetièrè qui étoit voisin de notre maison; alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminoit au cimetièrè; & après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'apperçus Amine avec une goule.

• Votre majesté n'ignore pas que les gou-

les de l'un & de l'autre sexe sont des démons errants dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtiments ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passants qu'ils tuent & dont ils mangent la chair. Au défaut des passants, ils vont la nuit dans les cimetières, se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule; elles déterrerent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & la goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangerent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenoient fort tranquillement, en faisant un repas si cruel & si inhumain; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetterent le reste du cadavre dans la fosse qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée; je les laissai faire, & je regagnai en diligence notre maison. En entrant, je laissai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avois trouvée; & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis semblant de dormir.

Amine rentra peu de temps après, sans

faire de bruit ; elle se déshabilla , & elle se recoucha de même avec la joie , comme je me l'imaginai , d'avoir si bien réuſſi , ſans que je m'en fuſſe apperçu.

L'eſprit rempli de l'idée d'une action auſſi barbare & auſſi abominable que celle dont je venois d'être témoin , avec la répu gnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commiſe , je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant ; mais d'un ſommeil ſi léger , que la première voix qui ſe fit entendre pour appeller à la priere publique de la pointe du jour , me réveilla , je m'habillai , & je me rendis à la moſquée.

Après la priere , je ſortis hors de la ville , & je paſſai la matinée à me promener dans les jardins , & à ſonger au parti que je prendrois , pour obliger ma femme à changer de manière de vie : je rejettai toutes les voies de violence qui ſe préſenterent à mon eſprit , & je réſolus de n'employer que celles de la douceur , pour la retirer de la malheureuſe inclination qu'elle avoit. Ces penſées me conduiſirent inſenſiblement juſques chez moi , où je rentrai juſtement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit , elle fit ſervir , & nous nous mîmes à table ; comme je vis qu'elle perſiſtoit toujours à ne manger le riz que grain à grain : Amine , lui

dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez que du riz en si petite quantité, & d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé, vous savez aussi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faisoit, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, & que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce temps-là, vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, & jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même, & de me faire la même peine; j'ai gardé le silence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre, & je serois fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine, mais, Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous sert ici ne valent-elle pas mieux que de la chair de mort ?

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination :

son visage s'enflamma , les yeux lui sortirent presque hors de la tête , & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois , me remplit d'épouvante , je devins comme immobile , & hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi , & dont votre majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement , elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main , elle y plongea ses doigts , en marmotant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas ; & en me jettant de cet eau au visage , elle me dit d'un ton furieux : *Malheureux , reçois la punition de ta curiosité , & deviens chien.*

A peine Amine , que je n'avois pas encore connue pour magicienne , eut-elle vomi ces paroles diaboliques , que tout-à-coup je me vis changé en chien. L'étonnement & la surprise où j'étois d'un changement si subit & si peu attendu , m'empêcherent de songer d'abord à me sauver , ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet , elle m'en appliqua de si grands coups , que je ne fais comment je ne demeurai pas mort sur la place : je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour , mais elle m'y poursuivit avec la même fureur , & de quelque souplesse que je pus me ser-

vir en courant de côté & d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, & il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper & de me poursuivre, & au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle avoit envie; elle imagina un nouveau moyen de le faire, elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser en la passant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de son pernicieux dessein; & comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps, en observant sa contenance & ses mouvements, que je trompai sa vigilance, & que je passai assez vite pour me sauver la vie & éluder sa méchanceté, & j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier & aboyer en courant le long de la rue; ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues & de pieds de moutons cuit, où je me sauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, en chassant les chiens qui me poursuivoient & qui vouloient pénétrer jusques dans sa maison.

Pour moi, mon premier soin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobaï à leur vue : je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'asyle & la protection que j'avois espérés. C'étoit un de ces superstitieux à outrance, qui sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chasse furent retirés, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois, pour me chasser dès le même jour ; mais j'étois caché & hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, & j'avois besoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer votre majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose ; je lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant parti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues & de pieds de moutons, & qu'après avoir ouvert sa boutique, & pendant qu'il étaloit sa marchandise, je sortis de mon coin, & je m'en allois lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés

par l'odeur de ces viandes , assemblés autour de la boutique de mon hôte en attendant qu'il leur jettât quelque chose , je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

Mon hôte , autant qu'il me le parut , par la considération que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois sauvé chez lui , me distingua en me jettant des morceaux plus gros & plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités , je voulus rentrer dans sa boutique , en le regardant & remuant la queue d'une manière qui pouvoit lui marquer que je le suppliois de me faire encore cette faveur ; mais il fut inflexible , & il s'opposa à mon dessein le bâton à la main , & d'un air si impitoyable , que je fus contraint de m'éloigner.

A quelques maisons plus loin , je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger , qui tout au contraire du vendeur de têtes de moutons que la mélancolie dévorait , me parut un homme gai & de bonne humeur , & qui l'étoit en effet. Il déjeûnoit alors ; & quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger , il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité , comme font les autres chiens , je le regardai avec un signe de tête & un mouvement de queue ;

pour lui témoigner ma reconnoissance. Il me fut bon gré de cette espece de civilité, & il sourit. Je n'avois pas besoin de manger; cependant pour lui faire plaisir je pris le morceau de pain & je le mangeai assez lentement pour lui faire connoître que je le faisois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis & tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandois autre chose que sa protection.

Il me l'accorda, & même il me fit des caresses qui me donnerent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une maniere à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais; au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer sans lui être incommode, & je me mis en possession de la place que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui.

J'y fus toujours fort bien traité, & il ne déjeûnoit, dînoit & ne soupoit pas, que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache & toute la fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

Mes yeux étoient toujours attachés sur lui, & il ne faisoit pas un pas dans la maison que je ne fusse derriere lui à le suivre.

Je

Je faisois la même chose quand le temps lui permettoit de faire quelque vóyage dans la ville pour ses affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois apperçu que mon attention lui plaisoit, & que souvent, quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en appercevoir, il m'appelloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

A ce nom, je m'élançois aussi-tôt de ma place dans la rue; je sautois, je faisois des gambades & des courses devant la porte. Je ne cessois toutes ces caresses que quand il étoit parti; & alors je l'accompagnois fort exactement en le suivant ou en courant devant lui; & en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

Il y avoit déjà du temps que j'étois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une piece d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger qui s'apperçut de la piece fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refusa de la reprendre, & prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte soutint le contraire; & dans la contestation: La piece, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y

tromperoit pas. Viens ça, Rougeau, dit-il aussi-tôt en m'appellant. A sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir, & le boulanger en jettant devant moi les pieces d'argent : Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une piece fausse ? Je regarde toutes ces pieces, & en mettant la patte dessus la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le boulanger qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par maniere d'acquit, & pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avois si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa piece, n'eut rien à dire, & fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appella ses voisins, & il leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit passé.

Les voisins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les pieces fausses qu'ils me montrèrent mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une sur laquelle je ne misse la patte, & que je ne séparasse d'avec les bonnes.

La femme, de son côté, ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connoissance qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le

bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnoie , se répandit en peu de temps , non-seulement dans le voisinage , mais même dans tout le quartier , & insensiblement dans toute la ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée : il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître , & leur faire voir ce que je savois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde , & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques , qu'à peine pouvoit-il suffire à les contenter. Cela dura long-temps , & mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins & à ses amis que je lui valois un trésor.

Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever , & il étoit obligé de me garder à vue. Un jour une femme attirée par cette nouveauté , vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors sur le comptoir ; elle y jeta six pieces d'argent devant moi , parmi lesquelles il y en avoit une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres ; & en mettant la patte sur la piece fausse , je la regardai comme pour lui demander si ce ne l'étoit pas là.

Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-temps à me regarder & à me considérer avec admiration pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venue acheter; & quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque chose de mon infortune & de l'état malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laissai pourtant en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna; & voyant que je ne faisois que la regarder sans branler de ma place, elle me fit encore signe de la suivre.

Alors, sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer son four pour une cuisson, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je sautai à bas du comptoir, & je suivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuse.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à sa maison. Elle en ouvrit la porte;

& quand elle fut entrée : Entre me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivie. Quand je fus entré & qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à sa chambre, où je vis une jeune demoiselle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile & expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

Ma fille, lui dit la mere, je vous amene le chien fameux du boulanger qui fait si bien distinguer la fausse monnoie d'avec la bonne. Vous savez que je vous ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, & j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille ? me suis-je trompée dans ma conjecture ? Vous ne vous êtes pas trompée, ma mere, répondit la fille ; je vais vous le faire voir.

La demoiselle se leva ; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main ; & en me jettant de cette eau, elle dit : *Si tu es né chien, demeure chien ; mais si tu es né homme, reprends la forme d'homme*

par la vertu de cette eau. A l'instant l'enchantement fut rompu ; je perdis la figure de chien , & je me vis homme comme auparavant.

Pénétré de la grandeur d'un si grand bienfait , je me jettai aux pieds de la demoiselle ; & après lui avoir baisé le bas de sa robe : Ma chere libératrice , lui dis-je , je sens si vivement l'excès de votre bonté qui n'a pas d'égal envers un inconnu tel que je suis , que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnaissance , ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre : je ne suis plus à moi , je suis à vous ; & afin que vous connoissiez celui qui vous est acquis , je vous dirai mon histoire en peu de mots.

Alors , après lui avoir dit qui j'étois , je lui fis le récit de mon mariage avec Amine , de ma complaisance & de ma patience à supporter son humeur ; de ses manieres toutes extraordinaires , & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable ; & je finis en remerciant la mere du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman , me dit la fille , ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez ; la seule connoissance d'avoir fait

plaisir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme ; je l'ai connue avant votre mariage ; & comme je favois qu'elle étoit magicienne , elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque connoissance du même art , puisque nous avions pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas , j'avois un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle ; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir , que par la même raison elle évitoit de son côté d'en avoir avec moi. Je ne suis donc pas surprise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde , ce que je viens de faire pour vous , ne suffit pas ; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet , ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclus si méchamment de la société des hommes ; il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient , & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mere , je vais revenir.

Ma libératrice entra dans un cabinet ; & pendant qu'elle y resta , j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mere com-

bien je lui étois obligé, aussi-bien qu'à la fille. Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine; mais elle en fait un si bon usage, que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait & qu'elle fait presque chaque jour par le moyende la connoissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissée faire, & que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirois pas si je m'appercevois qu'elle en abusât en la moindre chose.

La mere avoit commencé à me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand sa fille rentra avec une petite bouteille à la main; Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres que je viens de consulter m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est, mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la dissimulée fait semblant devant vos domestiques d'être dans une grande inquiétude de votre absence; & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez souvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de sortir sans différer; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, & qu'un chien étoit entré & étoit venu jusques dans la salle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chassé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maison sans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour, & présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite; alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête; & en la jettant, prononcez hardiment ces paroles : *Reçois le chatiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de sa mere, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, & une protestation sincere que je me souviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournai chez moi.

Les choses se passerent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me présentai à elle, l'eau dans la main prête à la lui jeter. Elle fit un grand cri; & comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je lui jet-

ta l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enseignées, & aussi-tôt elle fut changée en une cavale, & c'est celle que votre majesté vit hier.

A l'instant & dans la surprise où elle étoit, je la saisis au crin; & malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou, & après l'avoir attachée en lui reprochant son crime & sa méchanceté, je la châtai à grands coups de fouet, si long-temps, que la lassitude enfin m'obligea de cesser; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre majesté ne désapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme si méchante & si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire: Ton histoire est singulière, lui dit le sultan, & la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi je ne condamne pas absolument le châtiment que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu consideres combien son supplice est grand, d'être réduite au rang des bêtes, & je sou-

haïté que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet-état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adresser à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoser de la sorte, pour faire cesser l'enchantement, si l'opiniâreté & la dureté incorrigibles des magiciens & des magiciennes qui abusent de leur art, ne m'étoient connues, & que je ne craignisse de sa part contre toi un effet de sa vengeance, plus cruel que le premier.

Le calife naturellement doux & plein de compassion envers ceux qui souffrent, même selon leurs mérites, après avoir déclaré sa volonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisieme que le grand-visir Giafar avoit fait venir. Cogia Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel, il me parut si magnifique, que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenoit : j'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profession d'un métier qui te produisoit à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnoissois pas, que tu faisois un bon usage des richesses que Dieu t'a données, & que tes voisins disoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le calife, & je suis bien persuadé que les voies dont il a plu à la providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraor-

dinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, & c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité; afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connoissance. Et afin que ma curiosité ne te soit point suspecte, & que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir, en toute sûreté.

Sur ces assurances du calife, Cogia Haffan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il étoit couvert, & après qu'il se fut relevé: Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure & aussi nette que je me la sens, auroit pu être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentiments de respect & de vénération, & que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les loix, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins sur la bonté avec laquelle la renommée publique que votre majesté reçoit

& écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, & je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage & la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'est, commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire expérimenter, en m'accordant sa puissante protection, sans savoir si je la mérite. J'espère néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux, quand pour satisfaire à son commandement je lui aurai fait le récit de mes aventures.

Après ce petit compliment, pour se concilier la bienveillance & l'attention du calife, & après avoir, pendant quelques moments, rappelé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE.

De Cogia Hassan Alhabbal.

COMMANDEUR des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui par-

ler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en suis redevable après Dieu, le premier auteur de tout bien & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de biens & de grandes richesses, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses, autant qu'elles sont nécessaires à la vie; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, sans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir, & pour en faire des libéralités selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre, & il vit très-heureux & très-content dans l'état où il se trouve; quoique Saadi, pour ainsi dire; soit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins est très-sincère, & le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre; ils n'ont jamais eu de contestation, que sur ce seul point, en toute chose leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien , à-peu-près sur la même matière , comme je l'ai appris d'eux-mêmes , Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres , que parce qu'ils étoient nés dans la pauvreté , ou que nés avec des richesses , ils les avoient perdues ou par débauche , ou par quelque une des fatalités imprévues , qui ne sont pas extraordinaires. Mon opinion , disoit-il , est que ces pauvres ne le sont , que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amasser une somme d'argent assez grosse pour se tirer de la misère , en employant leur industrie à la faire valoir ; & mon sentiment est , que s'ils venoient à ce point , & qu'ils fissent un usage convenable de cette somme , ils ne deviendroient pas seulement riches , mais même très-opulents avec le temps.

Saad ne convint pas de la proposition de Saadi. Le moyen que vous proposez , reprit-il , pour faire qu'un pauvre devienne riche , ne me paroît pas aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque , & je pourrois appuyer mon sentiment contre le vôtre de plusieurs bonnes raisons , qui nous meneroient trop loin. Je crois au moins , avec autant de probabilité , qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une somme d'argent ; on fait souvent ,

par un hasard, une fortune plus grande & plus surprenante qu'avec une somme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvres de pere en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, & qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne réussis pas, nous verrons si vous réussirez mieux de la maniere que vous l'entendez.

Quelques jours après cette contestation, il arriva que les deux amis, en se promenant, passerent par le quartier où je travaillois de mon métier de cordier, que j'avois appris de mon pere, & qu'il avoit appris lui-même de mon ayeul, & ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage & mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit: Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi,

voilà un homme, ajouta-t-il en me désignant, qu'il y a long-temps que je vois faisant le métier de cordier, & toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre libéralité, & tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, & je n'attendois que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, & que vous en fussiez témoin; abordons-le, & sachons si véritablement il en a besoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je cessai mon travail; ils me donnerent l'un & l'autre le salut ordinaire du souhait de paix; & Saadi en prenant la parole, me demanda comment je m'appellois.

Je leur rendis le même salut; & pour répondre à la demande de Saadi: Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan, & à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhabbal.

Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise, & même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait

quelqu'épargne, & que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre insensiblement plus au large.

Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille, de pain & de quelques légumes. J'ai une femme & cinq enfants dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose; il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer: quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages; sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez, seigneur, ajouta-t-il, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi & ma famille; il nous suffit que nous soyons contents du peu que Dieu nous donne, & qu'il nous

ôte la connoissance & le desir de ce qui nous manque ; mais nous ne trouvons pas que rien nous manque , quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir , & que nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne.

Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : Hassan, me dit-il , je ne suis plus dans l'étonnement où j'étois , & je comprends toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisois présent d'une bourse de deux cents pieces d'or , n'en feriez-vous pas un bon usage , & ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession ?

Seigneur , repris-je , vous me paroissez un si honnête homme , que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi , & que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire sans trop présumer de moi , qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit , non-seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession , mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul , qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette grande ville de Bagdad , aussi grande & aussi peuplée qu'elle est.

Le généreux Saadi me fit voir sur le

champ qu'il m'avoit parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, & en me la mettant entre les mains : Prenez, dit-il, voilà la bourse, vous y trouverez les deux cents piéces d'or bien comptées : je prie Dieu qu'il y donne sa bénédiction, & qu'il vous fasse la grace d'en faire le bon usage que je souhaite ; & croyez que mon ami Saad que voici, & moi, nous aurons un très-grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse, & que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joie si grand, & je fus si fort pénétré de ma reconnoissance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas possible d'en donner autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de sa robe & la baiser ; mais il la retira en s'éloignant, & ils continuerent leur chemin lui & son ami.

En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint, fut d'aviser où je mettrois la bourse pour être en sûreté. Je n'avois dans ma petite & pauvre maison, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne seroit pas découverte si je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois coutume, avec les pauvres gens de ma forte, de cacher le peu de monnoie que j'avois, dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage & je rentrai chez moi sous prétexte de le raccommoder. Je pris si bien mes précautions, que sans que ma femme & mes enfants s'en apperçussent, je tirai dix piéces d'or de la bourse que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, & j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

La principale dépense que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avoit long-temps qu'on n'avoit vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie, & j'en achetai pour le souper.

En m'en revenant, je tenois ma viande à ma main, lorsqu'un milan affamé, sans que je pusse me défendre fondit dessus, & me l'eut arrachée de la main, si je n'eusse tenu ferme contre lui. Mais, hélas ! j'aurois bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourse. Plus il trouvoit en moi de résistance, plus il s'opiniâtroit de la vouloir avoir. Il me traînoit de côté & d'autre, pendant qu'il se soutenoit en l'air sans quitter prise; mais il arriva malheureusement que dans les efforts que je faisois, mon turban tomba par terre.

Aussi-tôt le milan lâcha prise & se jetta sur mon turban avant que j'eusse eu le temps de le ramasser, & l'enleva. Je pouffai des cris si perçants, que les hommes, femmes & enfants du voisinage en furent effrayés, & joignirent leurs cris aux miens pour tâcher de faire quitter prise au milan.

On réussit souvent, par ce moyen, à forcer ces fortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé ; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan : il emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eût lâché. Ainsi, il eût été inutile de me donner la peine & la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix piéces d'or que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déjà dépensé pour l'achat du chanvre, & ce qui me restoit ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme

incroyable , & par conséquent comme une vaine excuse.

Tant que dura le peu des pieces d'or qui me restoit , nous nous en ressentîmes ma petite famille & moi ; mais je retombai bientôt dans le même état & dans la même impuissance de me tirer hors de misere , qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu , disois-je , a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendois le moins ; il me l'a ôté presque dans le même temps , parce qu'il lui a plu ainsi , & qu'il étoit à lui. Qu'il en soit loué , comme je l'avois loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'a favorisé , tels qu'il lui avoit plu aussi : je me soumets à sa volonté.

J'étois dans ces sentiments pendant que ma femme , à qui je n'avois pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite , & par quel endroit elle m'étoit venue , étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi , dans le trouble où j'étois , de dire à mes voisins , qu'en perdant mon turban , je perdois une bourse de cent quatre-vingt-dix pieces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connue , & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail , il ne firent qu'en rire , & les enfants plus qu'eux.

Il y avoit environ six mois que le milan

m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal ; passons-y, & voyons si les deux cents piéces d'or que vous lui avez données, ont contribué quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu.

Je le veux bien, reprit Saadi ; il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je pensois à lui en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'attends que nous aurons de la peine à le reconnoître.

Les deux amis s'étoient déjà détournés, & ils entroient dans la rue en même temps que Saadi parloit encore. Saad qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami : il me semble que vous prenez gain de cause trop tôt. Je vois Hassan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en sa personne. Il est aussi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé ensemble. La différence que j'y vois, c'est que son turban est un peu moins mal-propre :

pre : voyez vous-même si je me trompe.

En approchant, Saadi qui m'avoit aperçu aussi, vit bien que Saad avoit raison ; & il ne savoit sur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma personne. Il en fut même si fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le salut ordinaire ; Eh bien, Hassan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu. Elles ont pris sans doute un meilleur train ; les deux cents piéces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adressant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos souhaits, vos vœux & vos espérances aussi-bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur de l'exposer à votre majesté.

Saadi rejetta mon discours bien loin : Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi, & vous voulez me tromper, ce que vous me dites est une chose incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'il n'attendoient pas, leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se régalent, ils font bonne chère tant que l'argent dure; & dès qu'ils ont tout mangé, ils se trouvent dans la même nécessité & dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère, que parce que vous le méritez, & que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je je souffre tous ces reproches, & je suis prêt d'en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire; mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impose pas, J'avoue que je n'avois pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans; mais

la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans, non moins surprenantes, dont quelques-unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il m'en compta deux cents pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein faute de bourse. Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme : Haffan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cents pièces d'or ; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, & de faire en sorte qu'elles vous procure l'avantage que les premières devoient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obligation que je lui avois de cette seconde grace, étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé ; & que je n'oublierois rien pour profiter de son bon conseil. Je voulois poursuivre, mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, & il continua sa promenade avec son ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfants ne se trouvoient pas alors. Je

mis à part dix piéces d'or des deux cents, & j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agissoit de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien songé, je m'avifai de le mettre au fond d'un grand vase de terre, plein de son, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après; & comme il ne me restoit que très-peu de chanvre, sans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

Fin du Tome cinquieme.

T A B L E

DES HISTOIRES DU TOME V.

<i>Le Dormeur éveillé,</i>	page 2
<i>Histoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleuse,</i>	153
<i>Les Aventures du Calife Haroun Alraschid,</i>	366
<i>Histoire de l'Aveugle Baba-Abdalla,</i>	374
<i>Histoire de Sidi Nouman,</i>	396
<i>Histoire de Cogia Hassan Alhabbal,</i>	421

